







CAMPAGNE

DE ROME.

Du même Auteur.

ROME SOUTERRAINE. 6e édition, 1 vol. grand in-18.
UNE ANNÉE EN ESPAGNE. 2 vol. in-8.
CHAVORNAY. 2e édition, 2 vol. in-8.
LE CHEVALIER ROBERT. 2 vol. in-8.
THÉCLA. 2 vol. in-8.
NATIONALITÉ FRANÇAISE. In-32.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

CAMPAGNE

DE ROME

PAR

CHARLES DIDIER

Deuxième Édition



PARIS

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI VOLTAIRE, 3

1844

PRÉFACE.



Les voyageurs qui ont habité, qui ont compris Rome forment entre eux une espèce de confrérie qui a ses mots consacrés et ses signes de ralliement. Se rencontrent-ils quelque part, ils se reconnaissent aux premières paroles, ils s'entendent, ils s'aiment presque; on dirait de vieux amis, et pourtant ils ne se sont jamais vus. Mais leurs souvenirs les unissent, et quel lien plus puissant que celui des souvenirs?

Je confesse que le présent ouvrage a été publié en vue principalement des adeptes de la confrérie romaine, à laquelle je me fais gloire d'appartenir. Je les reconnais pour mes seuls juges compétents; que j'obtienne leur suffrage, leur sympathie, le jugement des profanes m'est au fond assez indifférent.

Rome n'est pas une ville comme une autre; on ne l'aborde pas sans émotion, on ne la quitte pas

sans regret. C'est une seconde patrie pour tous les esprits cultivés et nourris aux lettres antiques. Ils s'y attachent, pour ainsi dire, malgré eux, je ne sais par quel charme irrésistible, et il n'y a dans cet amour intellectuel, on peut l'affirmer, ni affectation ni pédantisme; les cœurs les plus simples, les plus sincères, en sont atteints.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas à Rome des gens affectés et des pédants. Il y en a bon nombre au contraire, à Rome encore plus qu'ailleurs; M. le président Dupaty a fait école, et le révérend touriste Eustace, ou tel autre que l'on pourrait nommer ne sont pas là sans avoir laissé des disciples. Mais cette espèce en *us* ou en *oh !!!...* ne fait point partie. grâce aux dieux, de notre confrérie, et les adeptes les fuient avec soin. J'exhorte tous les voyageurs à en faire autant; je parle des voyageurs dignes de ce titre; pour les autres, qu'importe?

La grande loi des voyages est d'éviter les intermédiaires. On perd toujours plus qu'on ne gagne à substituer les impressions d'autrui aux siennes propres; car enfin, si peu qu'on vaille, on a sa personnalité;

« Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. »

On ne sent vivement et l'on n'exprime de même qu'à la condition expresse de se mettre en communication immédiate avec les choses, qu'on soit en présence de la nature ou des œuvres de l'homme.

On produit beaucoup de volumes, mais combien peu méritent d'être lus! Pourquoi? Parce que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des livres sont fabriqués avec d'autres livres. Il y a une recette pour cela comme pour toute autre manutention. Pour peu qu'on ait quelque lecture, on est contristé de la rareté des œuvres spontanées et dégoûté de la stérile abondance des entrepreneurs littéraires ou soi-disant tels. A peine un sentier est-il frayé, qu'ils s'y jettent en foule, et ils y passent tous les uns après les autres, comme les oies de Sancho Pança. Le sentier le plus frais, le plus mystérieux, ne tarde pas à devenir, grâce à eux, une grande route banale et poudreuse. *Servùm pecus!*

Lorsqu'on a feuilleté par désœuvrement ou par métier quelques milliers de ces pages nauséabondes, incolores, on devient indifférent à force de déceptions, et l'on n'a plus que des regards dédaigneux pour ces *nouveautés* (c'est le mot consacré) affichées aux coins des murs et des jour-

naux. Hélas! rien n'est moins nouveau que les nouveautés de cette espèce! Avec quelle joie, quand on en est là, avec quelle gratitude, on salue le moindre éclair d'originalité! Si fugitif qu'il soit, il suffit pour illuminer tout un livre, ce livre d'ailleurs n'eût-il pas une grande valeur intrinsèque. Une page peut faire vivre un volume, et l'on pourrait citer tel poëme qu'un seul vers a sauvé de l'oubli. Madame de Staël a dit que ce qui recommande un ouvrage est moins l'absence des défauts que la présence des beautés.

Quant aux voyages en particulier, j'entends les voyages écrits, ils pèchent en général par le défaut d'individualité. Il est bien rare qu'on aperçoive l'homme derrière le voyageur. Il est presque admis en principe qu'un voyageur est dispensé de manifester son moi, pour parler comme les Allemands; c'est une machine qui remue et qui regarde. Mais voit-elle toujours? C'est une question. Aussi la plupart des voyages ne sont-ils guère que des procès-verbaux ou des inventaires. Chargez de cette besogne un commissaire-priseur; il fera pâlir, j'en suis sûr, l'étoile de bien des touristes, même des plus célèbres.

Et puis c'est ici que les redites sont fastidieuses.

Le second voyageur copie infailliblement le premier, pour être copié à son tour par le troisième, qui est copié par le quatrième, qui est copié par le cinquième, et ainsi de suite à l'infini. La chose ainsi copiée est souvent une erreur, n'importe; elle a cours et fait le tour du monde, comme une monnaie passe de main en main, encore qu'elle soit fausse.

Un exemple pris au hasard entre mille : tous les voyageurs, les uns après les autres, qu'ils viennent du sud ou du septentrion, se pâment d'admiration devant la fameuse coupe d'émeraude conservée dans la cathédrale de Gênes; il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'elle n'est pas d'émeraude. C'est l'histoire de la dent d'or de la jeune fille de Silésie. Après avoir servi de thème à une polémique fort longue et fort animée entre les savants de l'Europe, il fut reconnu à l'examen qu'elle n'existait pas.

La véracité est donc une vertu bien difficile! Pour Dieu! regardez les choses avant de dire que vous les avez vues. Mais il y a dans le : *J'ai vu!* tant de vanité satisfaite, qu'on le risque d'abord, sauf ensuite à regarder, ou plutôt à ne pas regarder. Tous les voyageurs en sont là, même les plus dé-

vots, témoin le pieux Enée : ne disait-il pas à Didon qu'il avait vu... Dieu sait ce qu'il avait vu! *Quæque ipse vidi.* Croyez-moi, lecteur, défiez-vous des voyageurs, c'est un voyageur qui nous le dit. Il n'y a pas d'article du Code ou du *Credo*, qui oblige à croire les gens sur parole, surtout quand ils viennent de loin. Vous savez le proverbe : A beau mentir, etc.

Je conviens qu'en m'exprimant avec tant de liberté, de franchise, sur le compte des voyages et des voyageurs, je donne des armes contre moi-même, et que je me fais la partie difficile; car enfin moi aussi je suis un voyageur. *Ego quoque in Arcadiâ!* Mais je me pique d'être dans l'exception et je dis comme Montaigne : « C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. » Quand je déclare que j'ai vu, c'est que j'ai vu réellement. Je ne m'en rapporte guère en général au témoignage d'autrui ; je suis de l'école de saint Thomas; pour croire, il faut que j'aie touché; et le voyage excite en moi une recrudescence d'incrédulité. J'ai l'horreur du *Guide*, et la vue, le nom seul du cicerone me glace jusqu'à la moelle des os.

Pour bien voir, il faut que je voie seul; j'ai fait en ma vie, tant au midi qu'au nord, neuf à dix

mille lieues toujours seul ; je m'en suis bien trouvé; car, de cette manière, je ne me suis imposé à personne et personne ne s'est imposé à moi. Voulais-je aller à droite? J'allais à droite, sans qu'un compagnon quelconque vînt me dire : Si nous prenions à gauche? De plus, je n'avais à subir aucune influence directe ou indirecte, volontaire ou involontaire ; je voyais par mes yeux propres, et mes impressions étaient bien miennes. Aussi puis-je affirmer en toute sincérité que je me suis incorporé les pays que j'ai parcourus. Ils sont devenus une partie de moi-même.

Pour ne parler ici que de celui qui fait l'objet de ce livre, on peut le connaître mieux que moi; mais l'aimer, le sentir davantage, c'est impossible; et il fallait, en effet, toute la témérité d'un amour passionné pour oser parler de la Campagne de Rome après les maîtres qui l'ont illustrée. Mais je m'encourage et je cherche à me faire illusion à moi-même en me disant que Byron, Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, ont rivalisé avec la poésie de ces lieux augustes, tandis que je m'en tiens, moi, à la réalité toute nue; je m'attache à elle; je l'étreins corps à corps, au risque d'être vaincu dans la lutte; mais cette lutte me plaît pour elle-même,

quel qu'en soit le résultat; et même en succombant, je trouve des compensations dans ma défaite. Je me console en songeant que certains revers honorent plus que certains succès.

Pour parler sans figures, je me suis étudié à peindre le désert romain jusque dans ses verrues, comme dit Montaigne, et ses vulgarités; j'ai voulu faire, avant tout, un tableau vrai, et, tout orgueil à part, je me flatte d'avoir atteint mon but. J'en appelle hardiment, sur ce point, à tous ceux qui connaissent le pays; ceux qui ne le connaissent pas voudront bien me croire mieux informé qu'eux. Un jour le roi Philippe critiquait la versification d'un poëte : « Sire, répondit le nourrisson des » Muses à sa majesté macédonienne, vous savez » bien des choses mieux que moi, mais j'ai le mal» heur de savoir celle-là mieux que vous. »

I.

I.

A M. Liszt.

Je me flatte, mon cher ami, qu'au milieu des retentissantes ovations de votre vie d'artiste, il ne vous déplaira pas d'entendre parler de ces campagnes romaines dont l'austère silence et la mâle beauté nous ont tous émus si puissamment. La voix de la nature est toujours pleine de charme; mais elle n'en a jamais tant que lorsqu'elle nous vient surprendre au sein du monde,

comme ces souvenirs vagues et lointains de l'enfance que l'âge mûr accueille avec une joie mélancolique. Plus le contraste est brusque, plus vive est l'émotion. Moi-même, il me sera doux de me reporter par la pensée à ces jours, à ces lieux dont la mémoire m'est toujours chère; et puis cette lettre est une vieille dette que j'ai contractée envers vous, et qui me charge la conscience, vous savez trop depuis quand. Il est temps enfin de l'acquitter. Armez-vous donc, si vous voulez bien me suivre dans mes pérégrinations vagabondes, armez-vous de courage et de patience, vous en aurez besoin. Nous allons faire tant de tours et de détours, que la route pourrait bien vous paraître longue. Plaise au ciel qu'il n'en soit pas ainsi!

Sur les premiers gradins septentrionaux du mont Cimino, qui ferme au nord la Campagne de Rome, s'élève une ville informe, assise, ou, pour mieux dire, juchée sur une énorme masse volcanique, avec laquelle elle se confond, au point qu'à distance on ne les distingue pas l'une de l'autre. Cette ville est Corneto, autrefois Coriton. De vieux murs écroulés, des tours lézar-

dées et tronquées, quelques lambeaux de fortifications démantelées, témoignent qu'en d'autres temps elle eut la position ou du moins la prétention d'une place de guerre. En revanche, rien n'est plus pacifique que son existence actuelle : elle compte un convent pour quatre cents habitants, et ses nombreux clochers ne sonnent plus d'autre tocsin que l'angélus et les matines. Mais le site est pittoresque, et la vue du dehors rachète la nullité du dedans. D'un côté se déroule un vaste horizon de mer; de l'autre, l'œil se perd sur une plaine immense et solitaire qui lie les maremmes toscanes aux maremmes romaines. Quelques bouquets de bois, dévastés par la cognée ou brûlés par les feux des pâtres, sont les seuls accidents de ces tristes lieux : on n'y découvre pas une habitation, pas un habitant. Çà et là seulement errent à l'aventure de grands troupeaux de vaches grises surveillés par des chiens, ou quelques escadrons de juments sauvages, dont les gardiens, vêtus de peaux et la lance au poing, sont les rois du désert comme leurs ancêtres. Deux rivières muettes traversent ces solitudes : la Marta, qui passe au pied de Cor-

neto, et, plus au nord, la Fiora, qui baigne les murs de Montalto, méchante bourgade frontière encombrée de campagnards farouches et de douaniers faméliques.

C'est non loin de la Fiora, au milieu d'un champ mélancolique et stérile, qu'en des jours perdus pour l'histoire s'élevait Vétulonia, ville étrusque à laquelle Silius Italicus paie un vif tribut d'admiration. « C'est elle, dit-il en vers remarquablement harmonieux et concis, qui la première fit marcher en avant les douze faisceaux, et y ajouta autant de haches, pour frapper d'une terreur muette; c'est elle qui orna d'ivoire les siéges curules et la robe souveraine de la pourpre de Tyr; c'est elle encore qui la première enflamma les armées par le son de l'airain (1). » Mais il est évident que le poëte prend ici, par

(1) Mæoniæque decus quondam Vetulonia gentis.
Bissenos hæc prima dedit præcedere fasces,
Et junxit totidem tacito terrore secures;
Hæc altas eboris decoravit honore curules,
Et princeps Tyrio vestem prætexuit ostro :
Hæc eadem pugnas accendere protulit ære.
(Sil. Ital., ch. viii.)

L'historien Florus (I, 5) dit les mêmes choses à peu près dans les mêmes termes.

une licence un peu forte, une seule ville pour la nation en général; car Vétulonia était déjà détruite avant la fondation de Rome. Elle ne put donc lui enseigner directement toutes ces choses, et moins encore venir à son aide contre le terrible Annibal, comme l'affirme le chantre des *Puniques*. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Vétulonia des vases d'une rare élégance et des peintures d'un fini précieux. Ainsi donc, avant que l'art fleurît en Grèce, il avait atteint en Étrurie un haut degré de perfection. On a, de plus, trouvé à Vétulonia des inscriptions en caractères grecs. Or ce fait semble justifier une hypothèse déjà presque passée à l'état de certitude, c'est que les Grecs et les Étrusques ont un berceau commun. Mais ce berceau quel est-il? Tout donne à penser que ce fut l'Égypte. Les constructions étrusques sauvées de la destruction ont une physionomie tout-à-fait égyptienne. Sur tous les points de l'ancienne Étrurie, on exhume journellement des scarabées (1), des statuettes,

(1) Je citerai à ce propos un scarabée égyptien que j'ai vu entre les mains du savant abbé Lanci, professeur de langues orientales à l'université de Rome. Ce scarabée portait pour légende

des idoles, qui portent tous plus ou moins le même caractère; et, sans aller bien loin, nous trouverions ici même, à Corneto, des preuves en faveur de cette opinion.

A un mille ou deux de la ville moderne, sur un monticule circulaire hérissé de rochers, s'élevait l'antique Tarquinii (1), qui a laissé son nom à un champ voisin appelé encore aujourd'hui Tarquinia. Cette importante cité, l'une des douze métropoles de l'Étrurie, était la capitale des Tarquiniens, nation puissante alors, et qui dut son origine aux Pélages. Elle donna le jour et baptisa de son nom le premier des Tarquins; le second y trouva asile et protection; elle épousa sa querelle avec ardeur, et lutta pour lui contre Rome avec un acharnement dont l'histoire a conservé le souvenir; on incendiait les maisons, on massacrait les prisonniers, les prêtres même

le nom hébreu de Dieu, le JEHOVAH mystérieux; ce qui pourrait faire croire que la langue de Moïse était la vieille langue, et peut-être la langue sacerdotale de l'Égypte. Cette opinion est celle de l'abbé Lanci.

(1) .... superbi
Tarchontis domus.....
(SIL. ITAL., VIII.)

combattaient comme de simples soldats; ils se précipitaient dans la mêlée, les mains armées, non d'épées, mais de serpents, et portaient la terreur au cœur des Romains, déjà épouvantés par les superstitions formidables dont le mont Cimino était le théâtre. Mais de si faibles obstacles ne pouvaient arrêter la fortune de Rome; elle en devait écarter bien d'autres : la cité des Tarquins succomba (1). Pourtant elle ne périt point, et des inscriptions déterrées de nos jours parmi les décombres prouvent qu'elle était encore debout et florissante au temps des Antonins. Dès lors on n'entendit plus parler d'elle; elle disparut même tout-à-fait du sol par suite de catastrophes inconnues, et demeura ensevelie des siècles dans les entrailles de la terre; enfin, de nos jours, son cadavre reparut par lambeaux sous la pioche des antiquaires. Et ce ne sont ni des théâtres, ni des temples que la terre a rendus à la lumière; ce sont des tombeaux : ainsi la vie s'est révélée par la mort. Les premières découvertes remontent à 1780, et sont dues au

(1) L'an de Rome 365, sept ans après la prise de Véies.

cardinal Garampi; depuis, la science a fouillé beaucoup, et tous les jours elle conquiert quelque nouveau trésor. Récemment encore une immense nécropole est sortie tout entière des limbes avec ses silencieux habitants. Mais, à peine exposés à l'air, les morts périssent une seconde fois et s'en vont en poussière.

Ce qui survit, ce que l'air ni la lumière n'altèrent, ce sont les innombrables vases, les armes, les bronzes de toute espèce, les inscriptions, les mosaïques dont les tombeaux sont remplis. Les parois sont ornées de peintures qui rivalisent avec ce que l'art antique a laissé de plus pur et de plus exquis; quelques unes représentent des jeux et des scènes de la vie; mais les plus nombreuses et les plus belles sont en harmonie avec la destination du lieu qu'elles décorent; elles reproduisent les symboles religieux des Étrusques. Tantôt c'est le combat des deux génies de l'homme, celui du bien et celui du mal, mythe oriental transporté sous le ciel européen; tantôt ce sont les tourments ou les récompenses qui attendent le crime et la vertu dans une vie de réparation ou de vengeance. Le dogme

de l'immortalité de l'âme est empreint là dans toute sa naïveté primitive, et, sous ce rapport, les peintures de Tarquinii jettent un grand jour sur le système religieux de ces peuples que tant de mystère environne encore. Les différents tableaux de ces fresques mortuaires sont encadrés dans des ornements gracieux, et des juges compétents, comme d'Agincourt en France, Micali en Italie, les attribuent (je parle des derniers) aux artistes que Démarate, père de Tarquin l'ancien, aurait amenés de Corinthe en Étrurie, dans le temps où Numa régnait à Rome. Malgré l'autorité des noms que je viens de citer, j'ai de la peine à me ranger à leur avis. Ne pouvant méconnaître entre les Grecs et les Étrusques une communauté d'origine que les monuments attestent non moins que les traditions, il m'est impossible de ne pas croire l'art étrusque indigène, autochtone, si j'ose ainsi parler, aussi bien que l'art grec : les deux arts ont dû se développer parallèlement, comme les rameaux d'un même tronc, et je vois un synchronisme où d'autres ne veulent voir qu'une imitation.

Les hypogées tarquiniens sont creusés, comme

les catacombes de Naples et de Syracuse, dans la roche volcanique, et tous affectent à peu près la même forme : une espèce de couloir étroit et bas conduit dans de vastes chambres souterraines, régulièrement étayées par des piliers taillés dans le roc, et surmontés d'impostes et de chapiteaux; les plafonds, ou plats tout-à-fait, ou légèrement concaves, sont décorés de grands caissons. Cette architecture monolithe a, dans son ensemble, une grandeur qui saisit, qui commande l'admiration, et c'est surtout là que l'on retrouve ce caractère de force massive et d'indestructible solidité qui appartient aux monuments de l'antique Égypte. L'analogie des deux systèmes architectoniques est tellement frappante, qu'il est impossible de ne la pas reconnaître.

J'avais pour guide dans les *grottes* (c'est ainsi qu'on nomme dans le pays ces sombres demeures du trépas) un prêtre, grand, maigre et voûté, aumônier du cardinal-évêque de Corneto et de Montefiascone. J'étais porteur de lettres pour son éminence; mais elle était pour lors au conclave, et, en son absence, dom Raffael (tel était le nom

de son aumônier) me fit les honneurs du lieu. Plus fort, soit dit sans l'offenser, à l'endroit de la sacristie que sur le chapitre des antiquités, dom Raffael professait une médiocre estime pour la mémoire de ses ancêtres, et foulait leurs cendres d'un pied peu filial; toutes ces idolâtries l'indignaient, et il ne trouvait pas trop orthodoxe qu'on vînt de si loin pour voir, quoi? des reliques de païens. Il ne le disait pas, il le donnait à entendre; à la fin il éclata, et c'est moi-même qui lui en fournis l'occasion. Je lui dis, je ne sais à quel propos, que j'étais protestant. L'apparition du grand tentateur des âmes ne l'aurait pas effarouché plus que de se trouver tête à tête avec un hérétique dans le séjour des mânes. Il s'arrêta tout court, se redressa de toute sa hauteur comme un de ces mannequins dont l'échine est à ressort; la torche qu'il tenait trembla entre ses doigts crispés; ses yeux, cherchant le ciel, s'attachèrent au plafond, et s'il ne cria pas *vade retro*, je dois confesser qu'il se signa. *Dunque non siete Christiano*, furent les premiers mots qu'il articula, et tout de suite il engagea une controverse qui ne laissait pas d'être

piquante, vu le lieu de la discussion. Certes l'écho de ces cryptes funèbres n'en avait jamais entendu de pareille, et pour peu que l'ombre des vieux Étrusques nous écoutât, elle dut être prise d'un grand étonnement, d'une grande pitié. Était-ce la peine de naître vingt-cinq siècles après eux pour n'en pas savoir davantage? Quand dom Raffael eut épuisé sur moi, en athlète passionné, mais convaincu, toutes les foudres un peu émoussées du Vatican; quand il eut pulvérisé l'athéisme en ma personne, car athée et protestant sont une seule et même chose aux yeux de l'orthodoxie cléricale, il eut un beau mouvement de charité évangélique, et s'écria en relevant les yeux aux sombres voûtes : *Iddio gli illumini tutti!*

En rentrant dans la ville, mon cicérone en soutane me fit passer par un couvent de sœurs passionistes, le seul, je crois, qui existe dans l'État Romain; sa fondation ne remonte pas à quatre-vingts ans. La règle en est d'une sévérité spartiate : les recluses ne déposent jamais le voile, ni le jour ni la nuit; toute communication avec le dehors leur est interdite; elles ne voient leur fa-

mille que quatre fois par année, et une heure seulement à chaque visite; leurs parents meurent-ils, on ne leur en fait point part individuellement; on se contente de rassembler la communauté, et sans désigner aucune sœur en particulier, on leur annonce que l'une d'elles a perdu son père, sa mère, son frère, puis on chante la litanie des morts. Aussi le couvent des Passionistes est-il, au dire de dom Raffael, *un vero giardino di santità*. L'aumônier remplissait et remplit sans doute encore auprès des élues les fonctions de directeur spirituel, et il devait même les confesser le lendemain. Confesser des saintes! Il ne parlait de cette grande œuvre qu'avec un trouble mêlé d'effroi, et il comptait, pour s'y préparer, passer toute la nuit en prière. Veillée des armes d'un nouveau genre! Dom Raffael me fit entrer dans l'église; il avait ses vues: la supérieure du monastère, la sœur Vincenza, y était exposée à l'adoration des fidèles, le visage découvert et les mains jointes sur la poitrine; des cierges brûlaient silencieusement autour du drap mortuaire, l'encens fumait sur l'autel, mais l'orgue était sans voix; et frappée à intervalles égaux

d'un coup brusque et sonore, la cloche jetait au loin dans l'espace un son formidable et plaintif, comme le dernier soupir d'un mourant. Quelques dévots agenouillés au pied du catafalque priaient avec componction; ils assistaient à un miracle, et c'était pour m'en rendre témoin moi-même que dom Raffael m'avait amené là. Quoique morte depuis huit jours, et morte de la gangrène, sœur Vincenza n'exhalait aucune odeur; saignée vingt-quatre heures après sa mort, son sang avait coulé; bien plus, elle avait sué; qui sait si elle n'allait pas ressusciter? Comment refuser les honneurs du calendrier à des signes de sainteté si convaincants? Dom Raffael croyait sincèrement au miracle, et il espérait que mon endurcissement de cœur allait enfin se rendre à cet argument sans réplique.

A peine sorti des nécropoles de Tarquinii, et encore tout ébranlé par les solennelles et redoutables pensées de la mort, je la retrouvai là sous une nouvelle forme, mais tout aussi impénétrable, tout aussi incompréhensible qu'au jour où le ciseau des Étrusques lui creusait des cités souterraines. Comme on mourait alors, on meurt

aujourd'hui, dans l'ignorance et dans le doute, sans que jusqu'ici une main révélatrice ait soulevé à nos regards un coin du rideau mystérieux. Après vingt-cinq siècles de luttes, de souffrances, d'études, de découvertes, la question est encore intacte et le problème sans solution. Pourtant que de générations ont sondé cet effrayant abîme; que de systèmes se sont produits, que de philosophies se sont déifiées, et tout cela pour qu'une foule crédule et abusée vînt adorer à genoux le cadavre d'une nonne en criant au miracle! Pauvre peuple! jusques à quand te prosterneras-tu donc aux pieds des idoles? La nouvelle sainte ne prévoyait pas sans doute au lit de mort les stériles honneurs qui attendaient sa froide dépouille, et peut-être les aurait-elle donnés tous pour une seule de ces émotions terrestres dont la rigueur du cloître avait déshérité sa jeunesse. Ses yeux éteints, ses traits décolorés avaient gardé l'empreinte d'une souffrance refoulée; une douleur secrète semblait cachée dans chacun des plis de son front livide. Que de drames muets, intimes, terribles peut-être, avaient bouleversé ce cœur désormais glacé! Que de poëmes enchantés n'a-

vait-il pas rêvés dans les froides ténèbres des nuits monastiques! Que de mélodies ravissantes n'avait-il pas entendues dans le silence implacable de la cellule! Et le cloître, le monde, elle-même peut-être, avait ignoré ces tentations, ces combats, et elle était morte sans avoir vécu; la vie pour elle n'avait été qu'une longue mort. Pauvre sexe opprimé, jusques à quand seras-tu victime de l'erreur et de la contrainte?

Les yeux fixés sur les restes de l'austère passioniste, j'étais tombé dans la rêverie. Dom Raffael respectait mon silence. Il ne doutait pas que la grâce d'en haut ne fût descendue sur moi, et qu'elle ne commençât à dessiller les yeux de mon incrédulité. Se croyant déjà presque exaucé, il répétait avec une pieuse ferveur sa prière : *Iddio gli illumini tutti!* Je faisais le même vœu dans mon cœur.

Mon hérésie n'empêcha pas le digne aumônier de pratiquer à mon égard les devoirs de l'hospitalité; il me conduisit dans sa maison pour réparer toutes les fatigues de la journée, et m'offrit un souper frugal, que sa jeune et charmante sœur, la signora Agata, partagea avec nous, après

l'avoir préparé elle-même, sous nos yeux. Les mains d'une femme poétisent les soins les plus vulgaires; elles consacrent tout ce qu'elles touchent, et notre aimable ménagère les avait si blanches! L'élégante noblesse de sa taille, la grâce exquise de ses formes, la pureté de ses traits, la douce expression de sa physionomie, justifiaient d'une manière éclatante la réputation de beauté qu'ont les populations du mont Cimino, et celle de Corneto en particulier. La noble Étrurie avait en elle une digne représentante. Sa présence faisait voler les heures, et la soirée s'écoula doucement au coin du feu, dans une causerie familière où, grâce à Dieu, la controverse n'avait plus de part. La sœur avait bien autre chose à faire vraiment que d'achever la conversion ébauchée par le frère! Elle n'était jamais sortie de sa ville natale, pas même pour aller à Rome; c'était la première fois qu'un voyageur venu de si loin s'asseyait à sa table et lui apportait des nouvelles du monde. Il n'était pas jusqu'à ma qualité d'hérétique qui ne fût un aiguillon pour sa curiosité. Que de questions indiscrètes! quelle ignorance! mais que cette

ignorance était adorable dans sa naïveté, et ces questions piquantes par leur indiscrétion même! Il fallait être prêt sur tout, répondre à tout, Dieu sait à quoi; jamais inquisition ne plus inquisitoriale.

L'heure de la retraite sonna trop tôt; force fut de se séparer, car je couchais à l'évêché. On m'y conduisit à travers de petites rues obscures et montueuses, au milieu des *qui vive* des carabiniers, qui respectaient en ma personne l'hôte de son éminence. Enfin la porte du palais s'ouvrit devant moi; je fus introduit dans une vaste et froide salle dont quelques meubles grossiers dissimulaient mal la nudité, et où l'une de ces lampes étrusques si communes en Toscane jetait de grandes ombres fantastiques. Une pensée d'orgueil devait rehausser à mes yeux la simplicité de l'ameublement: j'étais chez un prince de l'Église. Je ne trouvai là cependant pour me recevoir ni page ni camérier, mais trois vieilles duègnes, trois parques, trois siècles, dont la présence sous le toit épiscopal mettait à l'abri de tout soupçon malin la vertu de son éminence, qui d'ailleurs avait quatre-vingt-cinq ans. Les trois chambriè-

res, horrible trinité, me souhaitèrent la bienvenue avec l'effroyable sourire des sorcières de Macbeth. En voyant leurs formes anguleuses, leur profil décharné se dessiner en noir sur les parois blanches, je croyais assister à quelque évocation satanique, et je m'attendais à être emporté au sabbat sur l'aile des chauves-souris. Mais le souvenir de la signora Agata conjura ces visions incommodes; les fantômes s'évanouirent, et bientôt je n'eus plus devant les yeux de mon esprit que les formes suaves, les lignes pures d'un profil de vingt ans.

Ainsi finit une soirée remplie de tant d'émotions diverses. Agité des surprises de la journée, déjà préoccupé de celles que me promettait le lendemain, je m'endormis paisiblement dans le dernier lit que je dusse trouver jusqu'à Rome.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir retenu si long-temps sur les hauteurs du Cimino, au lieu de vous avoir fait descendre tout de suite et sans préparation dans la campagne de Rome, comme ces adeptes qu'on retient au seuil du temple avant de les laisser pénétrer dans l'intérieur. Les souvenirs de cette époque de ma vie

me sont encore si présents, ils sont si vivaces en moi, si jaloux, si tyranniques, que si je touche à un seul, mille s'éveillent incontinent, se pressent en foule dans ma mémoire, et je ne sais plus résister à tant d'ardentes sollicitations; ils n'admettent ni partage ni mesure; ils s'imposent, et force est de me livrer à leur merci tout entier. Je ne les choisis plus, je les subis. Mais enfin secouons la poussière des nécropoles, et avec elle les souvenirs de la vieille et de la moderne Tarquinii. Les champs romains nous appellent; le soleil, qui là est encore Phébus, a forcé les portes de l'orient et lancé son char radieux dans l'espace; le ciel est sans nuages, la matinée enchanteresse; partons, mais partons vite, et ne regardons pas derrière nous, de peur que les doux regards et le charmant sourire de la signora Agata ne fassent évanouir nos résolutions.

Les dernières pentes du Cimino sont doucement inclinées vers la Méditerranée. En examinant la nature du sol, on reconnaît qu'il est le produit d'alluvions récentes. Les rivières qui affluent vers ce point sont nombreuses et fortement chargées de limon; les résidus qu'elles déposent

s'accroissent dans une progression tellement rapide, qu'autrefois les flots baignaient, suivant toute probabilité, le murs de Tarquinii; une lieue maintenant les sépare de la mer (1). Ces terres si jeunes sont ombragées de taillis peu fourrés et d'oliviers dont l'ombre légère rappelle le demi-jour indécis et gazé que le poëte prête aux bocages mystérieux du Léthé. On touchait alors aux premiers jours du printemps. Les champs étaient d'un vert tendre, les violettes et les marguerites émaillaient les bois, d'innombrables voiles émaillaient les flots. Le pays est solitaire; on ne traverse ni villages ni hameaux. Tantôt un vieux clocher ruiné se dresse mélancoliquement au milieu des broussailles; tantôt quelque vieille tour du moyen âge reporte l'imagination aux jours turbulents des Colonne et des Orsini. On arrive ainsi à Cività-Vecchia, espèce de Livourne en miniature où nous ne ferons pas

(1) Voici quelques faits qui prouvent combien se forment rapidement les alluvions des fleuves qui baignent ces côtes. Le port construit par Trajan à l'embouchure du Tibre est aujourd'hui à 2,200 mètres du rivage; une tour bâtie par Alexandre VII au bord de la mer il y a deux siècles, en est maintenant à 554 mètres; une autre, élevée il y a peu d'années, s'en trouve déjà à 118.

long séjour. N'étant ni marchands ni caboteurs, contentons-nous d'une simple promenade au port (1). Les murs en sont couverts d'inscriptions

(1) Ce port, dû à l'art plus qu'à la nature, fut construit par Trajan, qui avait en ce lieu sa villa de *centum cellas*. Écoutons Pline le jeune nous dire comment s'y prit son auguste ami. Appelé par lui en visite dans la villa impériale et consulté sur les affaires de l'État par le maître du monde, il commence par se répandre en éloges sur l'affabilité, sur la munificence du prince, puis sur la beauté du site, qu'il appelle *locus perjucundus :* « Figurez-vous, dit-il, une villa magnifique, couronnée de vertes campagnes, et où se construit en ce moment un port ; de solides ouvrages en fortifient déjà la partie gauche ; on travaille à l'autre. A la bouche du port s'élève une île destinée à rompre les flots, que les vents poussent avec violence, et à protéger des deux côtés le passage des navires. Elle s'élève avec un art admirable ; d'énormes pierres, apportées là sur un large vaisseau et jetées les unes sur les autres, y demeurent fixées par leur propre poids, et s'emoncellent peu à peu en forme de digue. Déjà apparait et grandit la tête du rocher, qui brise et lance au loin dans l'espace les flots impétueux qui l'assaillent ; la mer blanchissante d'écume bouillonne autour avec un immense fracas. On lie cette masse pierreuse par des constructions propres à lui donner l'apparence d'une île naturelle. Ce port s'appellera du nom de celui qui l'a construit, et sera fort commode (IV, 31). » — Il est, en effet, assez commode, quoique n'ayant guère que quatre mètres d'eau ; mais l'espoir du fondateur a été déçu par le caprice qui préside aux baptêmes : Trajan aurait quelque peine à reconnaître son nom dans celui de Cività-Vecchia. J'ajouterai, pour clore cette longue note, que j'ai vu dans le port de Trajan un spectacle que Pline n'avait pas prévu : comme j'étais là, le premier bateau à vapeur qui eût paru dans ces parages y entrait à pleines..... roues. C'était en 1829.

emphatiques en l'honneur des papes. Sur les quais se pressent des galériens chargés de fers; ils ne sont pas moins de quinze cents, vêtus d'un uniforme brun rayé de blanc, et occupés aux gros travaux de la place. Ne vous approchez pas trop d'eux; leurs mains, quoique enchaînées, ont encore de la dextérité, et leur impudeur brave le bâton des gardes-chiourmes et la baïonnette des fusiliers. Il y a quelques années qu'ils pensèrent se révolter. Le complot fut vendu par un faux frère, et la ville sauvée du pillage et de l'incendie. La justice fit main-basse sur les mutins, et l'on en fusilla au hasard une trentaine; innocents ou coupables tombèrent indistinctement sous les balles des papalins : sur les terres de l'Église on n'y regarde pas de si près. Quelques forçats obtiennent, par une grâce toute spéciale de Sa Sainteté, la faveur de ne pas travailler, et ils passent leurs jours dans les délices d'un éternel *far niente*. De ce nombre était le fameux bandit Gasperoni. Fatigué de brigandages et voulant, comme il disait, se retirer des affaires, il avait offert au Saint-Père de déposer les armes, à la seule condition d'avoir la vie sauve; le gou-

vernement papal avait accepté la capitulation, et, ce qui est plus rare, l'avait observée. Gasperoni vivait à Cività-Vecchia dans une étroite captivité; mais il vivait; il avait même une cour, et recevait de nombreuses visites dans sa prison. On venait le voir par curiosité, et l'on y va sans doute encore aujourd'hui, s'il n'est pas mort, ou si quelque nouveau roi des montagnes ne l'a pas détrôné. Il racontait ses campagnes comme un général d'armée aime à rappeler les siennes, et je l'ai entendu se vanter d'avoir commis quarante-cinq homicides. Il disait les noms de ses victimes, n'avait oublié ni les lieux ni les circonstances, et il assaisonnait d'anecdotes piquantes le récit de ses épouvantables exploits. Les gardiens professent pour lui une haute estime et l'écoutaient avec admiration. Pour eux comme pour la chaîne, c'était le grand homme du siècle; il est vrai qu'ils faisaient trafic de ses paroles; chaque visiteur était cruellement rançonné. Telles sont les mœurs du pays. En présence de pareils faits, on se rappelle involontairement que le premier roi de Rome fut un chef de bandits. Gasperoni est venu trop tard de deux mille six cents ans.

Avant de quitter Cività-Vecchia, où nous ne demeurerons pas plus long-temps, il nous reste à faire un pèlerinage. Sur l'une des deux jetées construites à si grands frais par Trajan s'élève une citadelle qui fait face au phare. Ami, découvrons-nous : cette citadelle est l'œuvre de notre vieux Michel-Ange, génie universel, Titan de l'art, qui fut à la fois ingénieur, architecte, sculpteur, peintre et poëte. La main qui défendait Florence, et qui jetait dans l'espace la coupole du Vatican, cette même main donnait la vie aux divins marbres de Saint-Laurent, aux prophètes, aux sibylles de la chapelle Sixtine, et adressait à ses nobles et mystérieuses amours des sonnets pleins d'une chaste ardeur. Voilà de la puissance! Élevé à de telles proportions, l'art est vraiment divin, et l'artiste qui le conçoit, qui le pratique ainsi, a droit à la première place dans ce panthéon des gloires humaines devenu si bourgeois, si banal à force d'être usurpé par l'intrigue et par la médiocrité.

A peine hors des glacis de Cività-Vecchia, on entre tout d'un coup et sans transition dans le désert; ce côté de la campagne de Rome est le

plus désolé peut-être et le moins visité par les voyageurs; je ne sache même pas qu'il ait été décrit. La contrée était jadis traversée par la via Aurelia, qui allait de Rome à Arles dans les Gaules, tout le long du littoral de la Méditerranée. Cette œuvre gigantesque, l'une des vingt routes qui partaient de Rome pour l'Euphrate, la Clyde, le Tage, avait été entreprise par un simple particulier nommé Aurelius. La route moderne ne se distingue pas de la voie ancienne, dont elle suit servilement les sinuosités et les ondulations. Que de générations ont foulé cette route, depuis les légions de la république jusqu'à l'humble pèlerin qui va baiser les parvis du saint père! Pline qui, lui aussi, y a passé, s'y trouverait aujourd'hui étrangement dépaysé; au lieu de ces champs verdoyants, *viridissimis agris*, qui charmaient ses yeux de courtisan, il ne verrait qu'un sol malsain, sans arbre, sans culture, presque sans terre végétale, et si décharné qu'en plus d'un endroit on marche sur le roc vif. D'abruptes ravins le sillonnent profondément. D'un côté la mer, que l'on côtoie de près, se brise sur des bancs de rochers calcaires; de l'autre court

une chaîne de coteaux bas et arides. On fait plusieurs lieues dans ces ingrates solitudes. La vue cependant se développe et s'étend par degrés; au fond déjà pointent les noirs sommets du mont Albane, et en face, à l'autre extrémité de l'horizon, le mont Argentale se dresse comme une île au milieu des flots. Ce point est le seul où les deux monts rivaux soient visibles à la fois. Les petites îles toscanes des Formicole et de Gianutri apparaissent en mer comme d'imperceptibles écueils. Les seules habitations de ces tristes plages sont des tours de garde élevées de distance en distance pour la défense des côtes; les soldats qui y tiennent garnison ont bien de la peine à se défendre eux-mêmes, non point contre les corsaires ou les contrebandiers, mais contre la fièvre, qui les assiége et qui les mine : toutes ces marines sont infestées du poison de *la mal'aria*, et les rares habitants qu'y déporte la nécessité, soldats, postillons, laboureurs, tous sont indistinctement frappés du fléau. Leurs chairs molles et pendantes, leur teint hâve, leur démarche languissante, disent assez qu'ils portent le venin dans leurs veines. Ceux que la fièvre ne tue pas,

la faim souvent les achève, car ces mornes déserts sont frappés de toutes les plaies à la fois.

Santa-Marinella est un vaste domaine, *tenuta*, cédé à bail par le *Santo-Spirito* de Rome. Bâtie au fond d'un petit havre dont les Romains avaient fait un port (*castrum novum*), la maison de ferme a quelque apparence; une tour de garde s'élève auprès, plusieurs cabanes de paysans se groupent alentour. J'y entrai poussé par la faim; mais, au lieu du dîner pastoral que je m'étais promis, je n'y trouvai que du vin aigre et du pain si dur, qu'on le coupait à la hache. Cette misère même était du luxe; Santa-Marinella est renommée pour son abondance!... Si la chère fut maigre, l'accueil le fut bien davantage. La métayère, qui était seule au logis, daigna à peine jeter les yeux sur moi. Elle condescendit pourtant à me montrer du pied un escabeau boiteux, et à me servir, sur une table de sapin qui ne fut jamais lavée, le repas succulent que je viens de vous décrire. On n'eût pas jeté la pâture à un mendiant importun d'une manière plus disgracieuse; mais n'était-ce pas encore trop bon pour moi, qui arrivais à pied et seul, suivant ma coutume? Pouvais-je

être autre chose qu'un déserteur ou quelque employé subalterne à cinq écus par mois?

Cette femme inhospitalière avait la forte stature et le grand air des Romaines, mais elle paraissait déjà vieille, quoiqu'elle n'eût pas trente ans, et ses yeux caves et scintillants annonçaient la fièvre. Elle n'en eût pas moins offert à un peintre un admirable type d'épouse de bandit. J'essayai de vaincre ses façons dédaigneuses; cela ne fut pas possible, ses monosyllabes secs et tranchants coupaient court à tout entretien. Une vieille guitare détendue pendait à la muraille enfumée; faisant une dernière tentative pour lier la conversation, je demandai à la superbe fermière si c'était elle qui en jouait; elle me répondit par un *che t'importa?* si absolu, que je rentrai dans mon silence pour n'en plus sortir. En partant, je fis mine de vouloir payer mon écot. Oh! alors, ma rude hôtesse fut magnifique; elle se posa au milieu de sa cuisine, se croisa les bras dans l'attitude d'une matrone antique, et, me regardant cette fois, mais d'un œil qui semblait vouloir m'anéantir, elle me dit avec une dignité méprisante: « Tu crois donc, toi, qu'il n'y a qu'à mor-

tifier les gens! Tu n'es pas ici à la place d'Espagne (1), entends-tu?» Je me le tins pour dit.

A quelques milles de là, une énorme charrette attelée de buffles était jetée au travers du chemin, et ne laissait aux piétons qu'un étroit passage rempli de boue; je criai au paysan qui la conduisait de ranger ses buffles, et de me faire place; à quoi il me répondit fièrement : *Son una pecora, io?* Ce qui voulait dire que, puisqu'il passait dans la boue, je pouvais bien y passer aussi.

C'est là un des traits saillants du caractère national. Le peuple romain, même dans les campagnes, s'estime à une haute valeur; la misère ne lui fait rien perdre de sa dignité; il a gardé par tradition le souvenir de ce qu'il a été, et il ne souffre pas qu'on lui manque; nulle part le couteau n'est aussi prompt à venger l'orgueil offensé. Les femmes poussent encore plus loin que les hommes le fanatisme du nom romain; elles se croient toutes des Cornélie et des Agrippine; il est vrai que leur démarche grave et leur port ma-

(1) Quartier de Rome où sont les auberges.

jestueux justifient pleinement cette prétention. *Son Romana!* est un argument qui répond à tout, et quand une Trasteverine ou une habitante des Monts dit à un *forestiere* qu'il lui paraît *bello come un Romano*, on sait ce que cela signifie. Plus on descend, plus ce sentiment est fort; et s'il va s'affaiblissant quelque part, c'est dans les classes supérieures. Une princesse est moins fière d'être Romaine qu'une herbagère de la place Navone; les instincts natifs sont plus vivaces au cœur du peuple, parce que le peuple vit en lui-même et qu'il échappe au contact étranger. A la longue, le frottement de la société européenne efface le relief des traits nationaux.

Cependant le soir était venu; déjà les feux des pâtres brillaient dans la campagne comme des feux follets sur le gazon des cimetières. Tant que le soleil luit sur ces solitudes insalubres, il en neutralise les miasmes malfaisants; mais à peine a-t-il disparu, qu'une vapeur humide et lourde s'étend sur la plaine et y distille la fièvre. Shakspeare n'ignorait pas ce fait, et, dans *Cymbeline*, il fait dire à Cloten, en parlant de Posthumus qui partait pour Rome: « Puissent les vapeurs

du midi lui donner la mort (1)! » Le plus sûr moyen d'accomplir le vœu charitable du grossier Breton, serait de coucher à la belle étoile et sur la terre, après avoir marché tout le jour au soleil. Sans parler même de l'insalubrité, je n'aimais pas trop à me sentir seul et perdu la nuit dans ces déserts inconnus. Une faible clarté attira mes yeux du côté de la mer; je m'y dirigeai, et je tombai au milieu d'une troupe de soldats pontificaux qui bivouaquaient sur la grève. Leurs figures pâles, rendues plus pâles encore par les reflets du feu, prouvaient de reste que la fièvre les consumait : on eût dit des ombres accroupies au bord du Phlégéton. J'ignore ce qu'ils faisaient là, et quelle expédition mystérieuse ils préparaient; mais ils ne me permirent pas de partager leur bivouac, dans la crainte sans doute d'être obligés de partager aussi avec moi leur souper. Ils m'indiquèrent la métairie voisine de Santa-Severa, où je devais, selon eux, trouver bonne table, bon gîte, et le reste. Je m'y achemine, j'y

(1) Il fait prononcer le même vœu à Coriolan : « Puisse, dit-il aux Romains, l'épidémie du Midi vous consumer! » Ce grand homme a tout su, et ce qu'il n'a pas su il l'a deviné.

arrive. La porte était close; métayers et métayères, tout le monde était absent ou feignait de l'être. Tout ce que je pus obtenir à prix d'argent d'une espèce de cerbère qui gardait le logis, fut un souper frère du dîner de Santa-Marinella, et, pour lit, une place au fenil. Les voyages d'aventure ont cela de bon qu'ils enseignent la résignation. Je me résignai donc; il le fallait bien, et, m'enfonçant dans le foin jusqu'au cou, je m'imposai le sommeil, je l'invoquai comme une délivrance, non toutefois sans donner un regret au coin du feu hospitalier de l'honnête aumônier de Corneto, voire aux trois Parques du cardinal. Hélas! je n'étais pas au terme de mes épreuves.

Malgré l'incommodité du gîte, et grâce à la fatigue de la journée, je commençais à m'endormir, lorsque je fus réveillé en sursaut par quelque chose de chaud qui se posait sur ma tête; aussi surpris que moi de la rencontre, ce quelque chose s'échappa brusquement au moment où j'allais le saisir: c'était une main, laquelle appartenait à un nouveau-venu qui avait pris place dans le fenil pendant mon premier somme, et qui, en faisant son trou dans le foin comme le fourmi-lion dans

le sable, avait, sans le savoir, empiété sur ma place. Était-ce un ami, était-ce un ennemi? Les profondes ténèbres où j'étais plongé ne me permettaient pas d'en juger; mais l'inconnu parla, il blasphéma, veux-je dire, et, aux premières malédictions qu'il entonna, je reconnus en lui un voyageur assez peu ingambe que j'avais, le matin, laissé bien loin derrière moi, traînant l'aile et maugréant. C'était un *Romain de Rome;* tel est le titre qu'il s'était donné; et, plus tard, je le rencontrai dans le temple d'Antonin, où il remplissait les fonctions de *fachino della dogana.* Débarqué de Livourne à Cività-Vecchia, il regagnait pédestrement ses pénates. Jamais je n'ai vu d'homme plus désappointé. Il s'était attendu à trouver en route de bonnes hôtelleries, et, de temps en temps, des caritelles, ou pour le moins des baroches. Au lieu de cela il n'y avait, disait-il, que la terre pour cheminer et les yeux pour pleurer. Il s'en prenait à l'univers entier de son mécompte; il maudissait les bas violets, les robes rouges, les martyrs, et tous les saints du paradis. Pasquin ni Marforio ne vomirent jamais tant d'invectives; il ne respectait pas même le saint père, et moins

encore le Père Éternel, dont il ne craignait pas les sbires. C'était lui qui avait ruiné la maremme pour faire pièce au pauvre monde. « Je voudrais bien t'y voir, ajouta-t-il en prenant Dieu même à partie et en l'apostrophant comme un Titan révolté; oui, *per Bacco!* je voudrais bien voir ce qu'il dirait s'il lui fallait coucher ici sans souper, après avoir marché tout le jour sans boire sa feuillette ni manger sa pagnotte! » Cette impie et grotesque image du Père Éternel buvant du petit vin et couchant sur la dure n'avait rien qui effarouchât l'idolâtre orthodoxie de mon *fachino.* Enfin il s'apaisa par lassitude, le sommeil lui ferma la bouche, et au blasphème succéda un ronflement guttural que mon respect pour la dignité humaine ne me permet pas de comparer à certain grognement auquel pourtant il ressemblait beaucoup.

Ce râle incommode fut heureusement couvert par le bruit de la mer, dont nous n'étions qu'à quelques pas. Le vent s'était levé, et mêlait ses sanglots lamentables au sourd et lugubre mugissement des vagues. Cette harmonie sauvage avait quelque chose de désespéré au milieu des ténèbres et dans ces solitudes maudites du ciel.

Les murailles du misérable hangar qui m'abritait craquaient sous les coups de la tourmente; les tuiles mal jointes volaient dans l'espace, et s'allaient briser avec fracas. Tout-à-coup je sentis quelque chose de froid me tomber sur la tête : il pleuvait par torrents, et la pluie entrait à grands flots par les larges voies d'eau de la toiture. Ce nouvel épisode chassa définitivement le sommeil. Je n'eus plus d'autre occupation que de chercher les endroits restés secs, et d'échapper au déluge qui menaçait de me submerger. C'est ainsi que se passa ma première nuit au désert romain. Jugez des autres par celle-là.

Le jour, un jour terne et gris, vint éclairer l'inondation et les désastres de la nuit. Saisi de froid et baigné de pluie, je redescendis la haute échelle de ma grange à coucher. Il pleuvait toujours; le vent et la mer faisaient assaut de furie, et je ne trouvai pas un pauvre feu de paille dans tous les environs pour sécher mon manteau et réchauffer mes membres engourdis; je n'avais pour tout abri dans une plaine ouverte et nue, qu'un ciel noir et chargé d'eau. Je fus rencontré dans cet état par un pauvre bûcheron malade,

qui s'en allait couper du bois je ne sais où, car on ne découvrait pas un seul arbre à l'horizon. Ses entrailles s'émurent à ma vue : « *Fratello mio caro!* s'écria-t-il; quel péché as-tu donc commis pour aller en pèlerinage à Rome par un temps pareil? » Et il ajouta tout de suite, en me montrant un toit de chaume dans le lointain : « Voilà ma cabane là-bas; je suis trop fatigué pour y retourner avec toi; vas-y seul; tu y trouveras des braises sous la cendre et des racines pour faire du feu; mais, pour du pain, n'en cherche point; il n'y en a pas un morceau. » Là-dessus il me donna la clef de sa hutte, et me recommanda de la cacher, en m'en allant, sous une pierre qu'il me désigna. O instinct vivace de la propriété! Cet homme ne possédait rien, et il avait plus peur des voleurs que le millionnaire Torlonia. Je gagnai la hutte hospitalière, et j'y trouvai toutes choses comme on me les avait annoncées. Mon premier soin fut de jeter un fagot d'épines entre les deux cailloux qui formaient l'âtre. Un feu clair et pétillant, dont la fumée sortait par où elle pouvait, m'eut bientôt rendu la vie. Mais, grand Dieu! quelle détresse autour

de moi! la plus pauvre chaumière des Alpes est un palais auprès d'un pareil bouge, et ce qu'on appelle chez nous indigence est encore de la richesse, si on la compare à un dénûment si absolu. Tout le mobilier ne valait pas cent sous, en donnant encore la maison par-dessus le marché. Une natte en lambeaux figurait le lit; une planche servait à la fois de banc, de table et d'étagère; le reste était composé de gros ustensiles de terre ébréchés ou cassés et de quelques outres crevées, où il n'y avait ni huile ni vin. Des copeaux de bois résineux éclairaient la cabane pendant la nuit. C'est dans cet affreux abandon, brûlé l'été par le soleil et par la fièvre, battu l'hiver par tous les vents de la mer, c'est là que vivait... que dis-je? que mourait lentement et oublié par la société, au milieu de ces déserts putrides, un homme dont les ancêtres ont civilisé l'Europe, et qu'eût fait riche une seule pièce de cet or que l'on prodigue ailleurs. N'y a-t-il pas là, quoi qu'on pense et quoi qu'on dise, un affreux désordre? Un jour la porte de la cabane ne se sera pas ouverte, et quelque berger passant

là par hasard aura trouvé un homme mort de froid ou de faim (1).

Ne vous semble-t-il pas, mon cher ami, entendre raconter un voyage aux steppes d'Ukraine ou dans les pampas du Nouveau-Monde? Pour moi, j'ai peine à me persuader encore aujourd'hui que je fusse là aux portes de la ville éternelle, de la métropole des nations. Tant de misère et tant de gloire, quel contraste! Si j'ai risqué des détails si minutieux, si personnels, c'est que le contraste même les rehausse à mes yeux, et les fera, je l'espère, passer aux vôtres. Partout ailleurs je sens qu'ils seraient intolérables; mais cette grande figure de Rome ennoblit, transfigure tout ce qui l'approche; et quelle leçon d'humilité dans le tableau fidèle, trivial même, d'une pareille désolation! Peu de faits ici tiennent lieu de beaucoup de phrases.

(1) Un poëte du XIe siècle peint avec une sombre énergie, quoique en vers latins assez mauvais, toutes ces désolations de la campagne romaine :

Roma vorax hominum domat ardua colla virorum ;
Roma ferax febrium necis est uberrima frugum ;
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

(Saint-Pierre-Damien au pape Nicolas II.)

Cependant le temps s'était élevé; le soleil avait dissipé les nuées du ciel; mais le vent sifflait encore avec violence dans les bruyères, et la mer, d'un vert sombre, grondait sourdement comme un lion vaincu, mais indigné, qui se retire en rugissant dans sa tanière. La pluie était tombée en neige sur les collines, les monts lointains d'Albane et de la Sabine en étaient légèrement poudrés. Telle j'avais quitté la nature la veille, telle je la retrouvai le lendemain : même uniformité, même silence, même dépopulation. Toutefois j'aperçus au penchant des coteaux quelque chose qui ressemblait à un village : c'était Cervetri, bâti sur les ruines ou pour mieux dire sur l'emplacement de Cere-Vetus (1), ou Agylla, l'une des douze métropoles de l'Étrurie. La citadelle antique s'élevait sur cette grande masse volcanique isolée et percée de grottes, que vous voyez d'ici, et sur laquelle le soleil répand des

(1) Ce nom de *Cere-Vetus*, qu'on retrouve corrompu dans le nom moderne de *Cervetri*, fait supposer qu'il existait une *Cere-Nova*, qui n'était peut-être qu'une colonie de l'ancienne, et qui pourrait bien avoir laissé son site et son nom au village actuel de *Ceri*, situé à quelques milles dans les terres au bord du fleuve Sanguinara.

teintes si riches et si chaudes; mais vous chercheriez en vain les noirs sapins qui ombrageaient son bois sacré; et le fleuve aux fraîches ondes chanté par Virgile n'est qu'un méchant ruisseau (1). Céré est un des points lumineux de la primitive Italie; sa fondation, comme celle de la plupart des villes de cette côte, est attribuée aux mystérieux Pélasges, et ses premières traditions plongent dans l'ombre des temps héroïques et fabuleux. Bien long-temps avant Rome, et lorsque Énée apportait à l'Ausonie les dieux errants d'Ilion, Céré était gouvernée par Mézence, ce roi contempteur des dieux, comme l'appelle Virgile, qui tuait les vivants dans les embrassements des morts (2). Les Cérites ou Cérétains,

(1) Est ingens gelidum lucus prope Ceritis amnem.
Religione patrum late sacer : undique colles
Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingunt.
(*En.*, ch. VIII.)

(2) Écoutons Virgile nous raconter dans son grand style ces abominations :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus, atque oribus ora
(Tormenti genus), et sanie tabeque fluentes ;
Complexu in misero, longa sic morte necabat.
(*En.*, VIII.)

comme il vous plaira de les nommer, s'insurgèrent, et firent leur révolution ni plus ni moins qu'un peuple constitutionnel du XIXe siècle. Ils chassèrent leur prince, et s'allièrent aux Troyens contre les Latins, qui lui avaient donné asile. Aussi Virgile, en bon Romain, leur a-t-il fait une belle part dans son épopée patriotique (1). Dès ce temps-là, les Cérites étaient adonnés à la navigation; ils possédaient le port voisin de Pyrgos, qui, avant de devenir le Pyrée de Cère, *emporium Ceretanum*, avait eu, lui aussi, sa petite vie indépendante. Ces Pyrgiens se vantaient de descendre d'aïeux péloponésiens, et ils devaient être riches, car ils avaient élevé à la déesse marine Leucothée un temple si somptueux que Denys-le-Tyran y put prendre d'un seul coup de filet cinq cents talents. La ferme de Santa-Severa,

(1) Haud procùl hinc saxo colitur fundata vetusto
Urbis Agyllina sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis, etc., etc.
(*En.*, VIII.)

Il est à remarquer que Virgile attribue ici la fondation d'Agylla aux Lydiens; mais ce n'est pas la seule fois qu'il s'écarte de la vérité historique, et cela par des motifs qu'il est difficile de pénétrer à une si grande distance.

nom pour moi de fâcheuse mémoire, est bâtie sur le lieu même où fut Pyrgos.

Tout le littoral jusqu'au Tibre était peuplé de cités hellènes ou pélasgiques. A quelques milles de Pyrgos s'élevait Alsium, aujourd'hui Palo, ville fondée après les sanglantes catastrophes des Atrides par un fils d'Agamemnon, nommé Halesus, en qui Énée devait trouver, et trouva en effet, un ennemi acharné. Ce fut cet Halesus qui le premier enseigna aux peuples italiques le culte de Junon (1). Au temps de la république, les patriciens avaient adopté Alsium pour un de leurs lieux de plaisance; Pompée y avait une villa, Pline-le-Jeune aussi (2), et encore aujourd'hui les grands seigneurs de Rome y vont en *villegiatura*. Un peu plus loin, du côté du Tibre, était Fregence, encore une ville pélasgique qui appartenait aux Veïens, et dont Silius Italicus nous fait en moins d'un hémistiche (3) un tableau

(1) Silius Ital., ch. VIII. — *En.*, VII. — Ovid., *Am.* III, 13. — *Fastes*, IV.

(2) Liv. VI, lettre 1.

(3) .... Obsessæ campo squalente Fregenæ.
(Sil. Ital., VIII.)

hideux, plus vrai encore aujourd'hui que de son temps. Le triste château de Macarèse, qui a remplacé la ville ancienne, est le temple et le foyer du mauvais air; un vaste et fétide étang, qu'il baptise de son nom, entretient alentour une fièvre éternelle, et répand jusqu'à Rome ses exhalaisons vénéneuses. Ces déserts empoisonnés sont les champs lamentables du poëte, *campi lugentes*.

Je reviens à Cervetri, je veux dire à Céré, dont cette petite excursion archéologique nous a trop éloignés.

Quoique les Cérites eussent offert un asile à Tarquin, il paraît qu'ils avaient contracté avec la république naissante une étroite alliance; car nous voyons les vestales et les prêtres de Rome se retirer à Céré lors de l'invasion des Gaulois : aussi, après la délivrance, le premier soin de Camille fut-il de resserrer les nœuds d'une alliance si fidèlement observée. Alors s'établit entre les deux villes une union que le lien religieux, le plus fort de tous les liens, rendait plus intime et plus sacrée. Céré semble avoir été l'institutrice de Rome; c'est elle sans doute qui l'initia

aux dogmes, aux mystères, aux pratiques de l'Étrurie, qui lui enseigna l'art des sacrifices, celui des augures, et son nom resta même à plusieurs cérémonies du sacerdoce romain. Une civilisation nouvelle, fondée sur une nouvelle théologie, sortit d'une alliance qui, dans l'origine, n'avait été que politique et peut-être aussi commerciale; car Céré avait une marine, Rome n'en avait pas encore. Le rude et grossier matérialisme des enfants de Romulus se spiritualisa par degrés; les vieilles mœurs cédèrent à l'ascendant des jeunes idées, et en moins d'un siècle une transformation radicale s'opéra dans le sein de la république. On peut dire que Céré eut une part immense dans cette révolution; et maintenant, si l'on compare les deux cités alliées, quelle différence dans leur destinée! Vous savez ce que l'élève est devenue: l'institutrice n'est plus qu'un misérable hameau perdu dans un repli désert et peuplé de cent cinquante fiévreux en haillons.

Peut être, mon cher ami, me reprochez-vous de vous avoir jusqu'ici parlé beaucoup trop de l'Étrurie et trop peu des Romains. La force des choses l'a voulu ainsi. Toute la partie de la Cam-

pagne de Rome que nous avons jusqu'ici parcourue appartenait originairement aux Étrusques, dont le territoire s'étendait jusqu'au Tibre. Le Latium ne commençait qu'à la rive gauche. Ces limites furent, pendant deux siècles, celles des deux peuples. Ce fut Ancus Martius qui les changea. Il s'assura la rive droite par la conquête de la forêt Mesia, qui la protégeait, et prépara la future grandeur de Rome en lui livrant les embouchures du fleuve-roi : aussi peut-on dire qu'il fut le père et le créateur de la marine romaine. Indépendamment même des nécessités imposées par les lieux, parler de l'Étrurie n'est-ce pas parler de Rome? Les origines de la ville éternelle sont étrusques encore plus que latines. Il n'est pas jusqu'au Capitole que n'ait baptisé l'Étrurie. Et à ce propos permettez-moi encore une petite digression qui peut-être ne sera pas ici hors de place.

Arnobe l'Africain est, de tous les écrivains, celui qui raconte le plus longuement (dans son ouvrage *Adversus gentes*), et avec les particularités les plus remarquables, la légende connue du Capitole. Il ressort de son récit que la tête humaine trouvée sur le mont Saturnien, sous le

règne de Tarquin-le-Superbe, était celle d'un Tolus de Vulcia, lequel ayant été mis hors la loi, fut tué par les esclaves de son frère. Sa tête ne pouvant, suivant la loi étrusque, être inhumée sous le ciel paternel, fut ensevelie au-delà du Tibre sur le territoire romain, et, déterrée plus tard, elle baptisa le Capitole (*Caput Toli*).

Éclairé des triples lumières de la philologie, des traditions, des monuments, et guidé par un remarquable esprit d'investigation et de synthèse, un savant italien, M. Orioli, s'est attaché à prouver dans une brochure, que je recommande aux antiquaires (1), que ce Tolus, en étrusque *Thulu* ou *Thul*, était un des membres de cette illustre et nombreuse famille Tullius, originaire de Vulcia en Étrurie, qui donna des Lucumons à Veïes, et qui depuis prit un si grand accroissement à Rome et en divers lieux de l'Italie; ayant tenté d'usurper la dignité suprême, sa tête fut mise à prix, coupée, comme nous venons de le voir, par les esclaves de son frère, chez lequel il paraît qu'il s'était réfugié, et exposée,

(1) *Conghietture sopra l'antica leggenda del capo trovato nelle fondamenta del Campidoglio.* Roma, 1832.

suivant l'usage étrusque, avec la marque ordinaire d'infamie, c'est-à-dire avec son nom imprimé sur le front. Or ce Tolus serait le père de l'avant-dernier roi de Rome, Servius Tullius, et ce roi lui-même aurait rendu mystérieusement aux restes de son père les honneurs funèbres sur le haut du mont Saturnien, parmi les autels des dieux romains. Ceci explique ce que disent les historiens, que cette tête paraissait fraîchement coupée, puisque Tarquin-le-Superbe succéda immédiatement à Servius Tullius.

M. Orioli soutient que, dès l'âge de Romulus, Rome avait cessé d'être une cité seulement latino-sabine, comme le disent les historiens, mais qu'elle fut une véritable Tripolis latino-sabino-étrusque; que, sous les deux premiers règnes, le parti étrusque fut sacrifié, mais qu'il prit ensuite le dessus et triompha dans la personne de Tullius Hostilius. Ce Tullius paraît en effet n'être qu'un membre de cette même famille Thulus de Vulcia. Son surnom d'Hostilius pourrait bien venir d'*hostis*, étranger, et se rapporter à l'émigration étrusque contemporaine de Romulus. L'amour de Tullius Hostilius pour la science au-

gurale confirme, non moins que son nom, son origine toscane; sa guerre contre les Latins et la destruction d'Albe qui s'ensuivit viennent encore à l'appui de cette opinion. Il est probable qu'il eut à combattre en eux une puissante brigue tendant à expulser le parti étrusque, et à replacer la dignité suprême aux mains des Sabins et des Latins, qui seuls, dans l'origine, en avaient été investis.

Depuis cette époque, le parti toscan l'emporta tout-à-fait, et donna dès lors à Rome, jusqu'au temps de la république, tous ses chefs, à l'exception d'Ancus Martius.

L'Étrurie, cette aristocratie qu'on peut appeler théocratique, tant le rôle des augures et des aruspices y était considérable, paraît avoir fondé son existence civile et politique sur ce dogme mystique, que la terre n'est que la représentation et comme le miroir du ciel. Tout y était emblématique : le Lucumon n'était sur terre que l'image du Dieu suprême, et ainsi du reste. L'année, les dieux, chaque chose enfin, avait un triple nom, le nom civil ou vulgaire, le nom sacerdotal, et le nom mystérieux ou oc-

culte, arcane profond et terrible que nulle voix n'osait prononcer. Nous retrouvons cet usage étrusque dans le triple nom de Rome, dont parle Pline; le nom ineffable de la maîtresse du monde était *Amor* (Érôs), son nom sacerdotal *Flora* ou *Anthusa*, et son nom civil *Roma*. Münster a fait là-dessus un curieux travail (1).

Mais pour revenir et me borner ici à la tête de l'Etrusque Tolus, on sait que Rome en tira le présage de sa future grandeur. Que de motifs pour les augures! La tête est le sommet du corps humain; elle fut trouvée sur le mont Saturnien, qui commandait la ville, qui était l'*arx* de Rome, et *arx* vient d'αρχη, domination. Ce nom même de Tolus ou Thulus, écrit sur le front, signifiait chez les Latins, comme chez les Grecs, et aussi probablement chez les Étrusques, *faite* de la voûte, *comble* de l'édifice. Tout cela ne disait-il pas à Rome, suivant l'herméneutique du temps: « Tu seras le faîte du monde? » Un fait bien plus moderne prouve que l'interprétation des mots

(1) *De occulto urbis Romæ nomine.*

était un des chapitres importants de la science augurale : la foudre étant tombée sur la statue de Cæsar, effaça le C de son nom, et laissa seulement *æsar*. Les devins d'Étrurie déduisirent sur-le-champ de ce dernier mot, qui dans leur langue signifie *divin*, que César serait bientôt divin, c'est-à-dire que sa mort approchait.

Enfin, et cette circonstance complétait le présage de la tête mystérieuse de Tolus, elle était intacte et point corrompue, ce qui ne pouvait qu'indiquer l'éternelle durée de la domination romaine. Et quant au sang dont, au rapport de Dion, elle était encore souillée, les augures en conclurent que cette domination ne s'obtiendrait pas sans carnage. Les siècles l'ont bien prouvé. Tel fut le respect inspiré par la tête prophétique, qu'on la suspendit au faîte du temple de Jupiter Capitolin.

Je terminerai par une dernière remarque cette digression déjà trop longue, c'est qu'en général les peuples conquérants sont rarement inventeurs. Rome en est la preuve : elle n'a rien tiré de son propre fonds, et doit tout aux autres; elle est éminemment imitatrice; son ordre social

est tout entier d'emprunt, et composé, si j'ose parler ainsi, de pièces et de morceaux. Elle a mis à contribution tous ses voisins. A ceux-ci elle a pris leurs lois; à ceux-là, leurs arts et métiers; à d'autres, leur agriculture; à tous, quelque chose; et, quant aux Étrusques, nous avons vu quelle énorme dette elle a contractée envers eux, de l'aveu de ses historiens et même de ses poëtes, race toujours si vaine (1). Ce ne sont pas seulement quelques uns de leurs usages qu'elle s'est appropriés, ce sont leurs dieux, leurs arts, leurs meubles, leurs costumes, leurs cérémonies civiles et religieuses, c'est une civilisation tout entière. Il n'est pas jusqu'au clairon des légions romaines qui ne fût une importation étrusque. Mais si les

(1) Nous avons vu plus hautce que Silius Italicus et Florus disent de Vetulonia et des emprunts que Rome lui a faits. Quant à Virgile, il s'exécute en homme d'esprit. Qui ne connaît ces beaux vers, si fiers d'abord, puis si chrétiens?

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus;
Orabunt causas melius; cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent;
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

Romains n'étaient ni originaux, ni inventifs, ils avaient en revanche, sans parler de leur génie politique et de leur merveilleuse aptitude aux affaires, une puissance d'assimilation qu'aucun peuple n'a possédée au même degré, et qui a contribué plus que tout le reste à leur grande fortune. Ils s'imposaient moins aux vaincus qu'ils ne se les incorporaient. Là est tout le secret de la longue durée de leur domination. Ils avaient, pour sceller leurs conquêtes, un ciment moral non moins fort, non moins indestructible que le ciment matériel qui lie la pierre de leurs monuments.

Mais quittons enfin, mon cher ami, et cette fois pour n'y plus rentrer, quittons ces lointains et silencieux royaumes de l'histoire où j'aime trop à m'égarer. Enjambons vingt siècles, et retombons sur les dalles usées et solitaires de la voie Aurélia ; je vous promets de n'en plus sortir.

Nous voici de nouveau dans la réalité. Le désert, toujours semblable à lui-même, déroule devant nous ses larges ondulations, semblables aux vagues d'une mer houleuse Une grande maison de pierre, chose rare dans ces contrées,

s'élève au bord du chemin. C'est Monteroni, l'unique poste entre Rome et Cività-Vecchia (1). J'y entre. La solitude y règne; personne ne paraît pour me recevoir. J'appelle; un silence de mort répond à ma voix. Enfin j'aperçois deux postillons couchés au fond de la pièce sur un mauvais grabat; deux autres étaient roulés dans leurs manteaux, non pas au coin du feu, mais sur la cendre même du foyer. Tous avaient la fièvre, et ils étaient si faibles qu'il leur eût été impossible de monter à cheval. Je ne pus obtenir d'eux ni pain ni même de l'eau.

Je poussai jusqu'à la ferme de Palidoro, où, après trente-six heures d'une abstinence cénobitique, je trouvai quelque chose qui ressemblait à un déjeuner. Le mot ferme emporte pour nous l'idée d'aisance et d'un certain confort rustique. Dans la campagne de Rome, il n'en est pas ainsi: le *casale* est dénué de tout. Ce sont quatre murailles nues, surmontées d'un toit, et rien de plus. La raison en est simple : le fermier chez nous est laboureur, il vit dans sa ferme; le fer-

(1) Là déjà était une station romaine, *ad turres*.

mier romain n'y vit pas, ce n'est qu'un industriel qui fait travailler ses capitaux. Il prend à bail des propriétaires trois ou quatre domaines, souvent plus, selon l'importance de ses spéculations, et il les exploite de loin, comme une mine, par des agents ou facteurs, qui eux-mêmes ont leurs subalternes, appelés *caporali.* Palidoro et les fermes voisines de Torrimpietra et Castel di Guido comptent au nombre des exploitations les plus vastes et les plus fertiles de l'Agro Romano (1). C'est une terre à grande culture, alternativement couverte de froments vigoureux et d'admirables prairies. Un habile agronome de Genève, M. Lullin de Châteauvieux, a donné sur les habitudes grandioses de l'agriculture romaine

(1) La plupart des voyageurs, à commencer par Montaigne, qui aimait de Rome pourtant *jusqu'à ses taches et à ses verrues*, se sont mépris au point d'accuser le sol romain de stérilité; leur erreur vient de ce qu'ils ont pris des jachères pour des friches. L'*Agro Romano* est la propriété de 113 familles qui réunissent une étendue de 126,000 hectares, et de 64 corporations qui en possèdent 75,500. Cette surface se divise par son exploitation en 416 fermes, dont 178 ont moins de 100 hectares d'étendue, 186 de 100 à 500, 35 de 500 à 1,000, et 17 de 1,000 à 4,300 hectares.

N. B. Dans les premiers siècles de Rome, on n'assignait qu'un arpent (2 jugera) à chaque citoyen. Plus tard, le patrimoine d'une famille eut pour maximum une étendue de 250 arpents.

des notions si neuves, si exactes, et en même temps si pittoresques, qu'elles intéressent ceux-là mêmes qui, comme moi, ne sont point du métier, et qu'après lui il n'y a rien à dire sur la matière. Ses *Lettres*, trop peu connues, sont, à mon gré, ce qui a été écrit de mieux sur l'Italie. Lisez-les, faites-les lire à nos amis, vous m'en remercierez, et ils nous en remercieront tous.

Les besoins de la grande culture ont introduit dans les pays où elle règne, et notamment ici, plusieurs usages, dont un surtout m'a frappé : je veux parler des confédérations agricoles. Autour des villages où les propriétés sont morcelées, une convention écrite ou tacite considère les divers domaines comme une seule et même propriété divisée en assolements réguliers et forcés. Chaque propriétaire partiel est contraint d'ensemencer sa portion à l'époque prescrite à tous, et à l'abandonner après la récolte à la dépaissance commune. Il va sans dire que toutes clôtures disparaissent; cent petits champs n'en font plus qu'un grand (1). Si je ne m'abuse, cette

(1) On peut consulter là-dessus les *Études statistiques* sur Rome, publiées par M. le comte de Tournon, qui a été préfet du dé-

méthode n'est pas sans analogie avec le système économico-agricole du phalanstère fouriériste. Qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil?

Toutes ces côtes sont coupées de courants d'eau bourbeuse, dont beaucoup n'ont pas de nom sur la carte, et dont peu méritent d'en avoir. Le plus considérable est l'Arone, qui sert d'émissaire au lac de Bracciano, et qui va se verser dans la mer sous les créneaux humides et verdâtres de Macarèse; il s'élève presque au rang de fleuve, et la voie Aurélia lui a fait l'honneur d'un pont de pierre. On veut que là ait été jadis la villa impériale de Lorium, où naquit et mourut Antonin-le-Pieux, ce césar philosophe, qui répondait à un délateur : « C'est en vain que vous fatiguez les empereurs de leurs délations, vous ne » parviendrez jamais à leur faire tuer leur successeur. » Il aurait pu ajouter, pour compléter la leçon, que le voyageur passant un jour sur son tombeau n'y trouverait pas même une pierre qui lui dît : Ci-gît le maître du monde.

Passé l'Arone, la plaine s'abaisse en pente

partement du Tibre de 1810 à 1814, et qui a parlé du pays en homme compétent.

douce, et la nature change d'aspect sans se peupler davantage; au contraire, plus on approche de Rome, plus la dépopulation semble augmenter. A partir de Palidoro, on perd la mer de vue, on laisse à droite l'antique forêt Mésia, les solitudes pestilentielles de Macarèse, et l'on a devant soi, au bout de l'horizon, non plus seulement les sommets du mont Albane, mais le mont tout entier semé de villes et de villas blanches. Le sol devient raboteux; aux plaines spacieuses, aux larges nappes de verdure, succède un double rang de collines basses et uniformément arrondies, suivant la forme qu'affectent les renflements volcaniques; d'étroits vallons séparent les collines, et dans ces vallons paissent des chevaux libres et ces taureaux à cornes formidables qui donnent tant de physionomie aux pâturages romains. Des pâtres velus et plus sauvages que leurs troupeaux veillent sur eux à distance, et rien n'échappe à leur œil perçant.

J'épiais depuis plusieurs milles la coupole du Vatican; et telle était ma préoccupation, que maintes fois il m'arriva de prendre pour elle, ô Michel-Ange, pardonne-moi! une hutte de chaume

ou une meule de paille. Enfin, à dix milles de Rome environ je commençai à découvrir le gigantesque dôme; mais je le perdis aussitôt, et ne le ressaisis l'instant d'après que pour le perdre encore. Ces alternatives durèrent quelque temps, à cause des inégalités volcaniques du sol, qui s'accidente et se brise aux approches des sept collines; la ville elle-même, cachée dans les replis du terrain, en sortit lentement; ses coupoles et ses clochers semblaient naître un à un sous la baguette invisible d'un enchanteur.

La campagne, cependant, restait la même; elle n'avait rien perdu de son austérité, de son silence. A voir la nature qui m'environnait, j'aurais pu me croire à cent lieues de toute ville. A l'exception de quelques bergers nomades, qui paraissaient et disparaissaient derrière les collines, la solitude me pressait de toutes parts, et aussi loin que pouvait porter ma vue, je ne rencontrais pas un village, pas une seule de ces maisons de plaisance qui ailleurs annoncent les capitales. Quelques pins en parasol et des tours en ruine qui n'ont plus rien à protéger, se dressent çà et là sur les hauteurs pour la décoration

du paysage. Le coucher du soleil vint déployer toutes ses pompes sur cette campagne auguste. Une vapeur d'or se répandit sur la plaine, et l'enveloppa tout entière; semblable à ces nuées miraculeuses au sein desquelles Homère fait marcher les dieux. L'immense silhouette de Saint-Pierre se dessinait en noir sur un fond rouge, et les mélancoliques cyprès du mont Mario, que j'entrevoyais déjà par échappées, semblaient une protestation de la mort contre les splendeurs du désert.

J'atteignis ainsi les premiers plateaux du mont Janicule, habité et baptisé par Janus, où, bien des siècles après lui, Vitigès, et, plus tard encore, le connétable de Bourbon, avaient dressé leur camp. Le roi goth fut battu par Bélisaire, et perdit la liberté; l'aventureux Français perdit la vie sur la brèche; l'arquebuse de Benvenuto Cellini vengea l'injure du Vatican; mais si quelque chose peut consoler de la mort, c'est de mourir à Rome. C'est aussi sur le Janicule, mais plus près du Tibre, qu'était le camp de Porsenna, nom qui reporte tout d'un vol à l'époque héroïque de Rome, au siècle des grands courages et des grands dé-

vouements. Graves et circonspects dans la maturité, les États sont dans la jeunesse ardents, intrépides, souvent téméraires ; les Caton, les Fabius, devaient naître au temps des guerres puniques, c'est-à-dire à l'âge mûr de la république ; les Mutius Scœvola, les Clélie, les Horatius Coclès appartiennent naturellement à son adolescence, alors qu'il fallait des exemples capables de frapper ses ennemis de terreur et d'admiration ; car les États naissants se fondent plus encore sur l'admiration qui les fait respecter que sur la terreur qui les fait craindre. Il y a des revers qui honorent plus que des victoires ; il y a des défaites qui servent les vaincus plus que les vainqueurs. Pour moi, je ne connais rien dans l'histoire de l'antiquité qui soit plus saisissant, plus pathétique que les premiers pas de la république sur les voies brûlantes de l'empire universel ; elle est jeune, elle est faible encore, sa marche est mal assurée ; mais c'est l'enfance d'un géant prédestiné à qui l'avenir est promis ; c'est là pour moi un spectacle toujours nouveau, et je ne saurais voir les lieux consacrés par les héros et les premiers martyrs de cette magnifi-

que épopée sans répéter leurs noms avec un attendrissement respectueux.

Le Gange et Bénarès ont un immense prestige; mais le Tibre et Rome en ont encore pour nous davantage. L'Inde est la terre du mystère et de l'inconnu, mais c'est une terre sans souvenirs; elle invite à la rêverie plus qu'à la méditation; à son nom seul, l'imagination s'enflamme, elle s'envole sur l'aile aérienne de la fantaisie, et s'en va flottant d'hypothèse en hypothèse, comme l'oiseau de l'air voltige en se jouant sur les nuages; mais il n'y a rien là qui saisisse fortement la pensée, rien qui prenne le cœur. Un jour sans doute, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, l'Inde mieux connue et acquise à l'histoire tombera du domaine exclusif de quelques savants privilégiés dans l'éducation commune; peut-être deviendra-t-elle pour nos enfants ce que furent pour nous la Grèce et l'Italie, et le sanskrit alors détrônera dans les écoles le grec et le latin. Jusque là, comment nous intéresser puissamment à ce que nous ignorons ou savons si mal? Ces antiques dynasties de l'Inde que nous entrevoyons vaguement à travers la poussière de tant d'empi-

res, qui nous racontera leurs annales? Qui nous dira leurs martyrs, leurs grands hommes? C'est à peine si la science est jusqu'ici parvenue à balbutier le nom de quelques uns de ces dieux inconnus, et ces dieux mêmes sont enveloppés d'un si profond mystère, couverts de nuages si épais, qu'à chaque pas qu'on tente dans ces obscures catacombes, le doute fait vaciller dans nos mains le flambeau qui nous y guide. Et puis, ces civilisations asiatiques ne sont pas les nôtres, nous ne les comprenons pas, nous ne les sentons pas; quoique nos primitives origines nous rattachent par une filiation perdue, mais consacrée par les traditions, au centre du vieil Orient, nous sommes essentiellement Occidentaux, et c'est parce que Rome fut deux fois la reine de l'Occident que Rome est notre maître à tous; sa langue est notre langue; ses écrivains sont les nôtres; enfants, nous avons été bercés par ses légendes et par ses fables; hommes, ses poëtes nous charment, ses orateurs nous entraînent; nous vivons dans la familiarité de ses consuls et de ses tribuns; ses lois, ses mœurs, ses passions, et même ses préjugés, ont passé dans notre sang; il n'est

pas jusqu'à ses erreurs qui ne nous imposent encore. Et ici je n'entends parler que de Rome ancienne ; car pour la Rome chrétienne, son influence est bien autrement profonde et vivace ; le plus zélé calviniste, l'anglican le plus puritain, sont encore Romains, sans s'en douter, jusqu'à la moelle des os ; Rome, en un mot, est notre mère-patrie ; nous sommes tellement pénétrés, tellement imbus de son esprit, que chacun de nous peut s'écrier, comme l'antique bourgeois des Sept-Collines : *Sum civis romanus*.

Toutefois, mon ami, on fait ses réserves, et l'on n'est pas fanatique du vieux nom romain au point de lui immoler aveuglément sa personnalité et son siècle. Non, sur bien des points, nos pères étaient des enfants, et les élèves ont laissé les maîtres bien loin derrière eux ; certes, on peut avoir la vertu de Cincinnatus, sa valeur, sans mettre comme lui la main à la charrue. Il n'en est pas moins vrai que cette étroite union de la vie champêtre et de la vie publique a quelque chose de touchant, parce qu'elle est naturelle et conforme aux lieux. Vues à travers le prisme des âges, ces mœurs simples et primitives ont un

singulier charme. Quels que soient les caprices de la mode et les enivrements de l'orgueil intellectuel, les peuples, comme les hommes, même les plus progressifs, même les plus corrompus, éprouvent un secret bonheur à se reporter à leur berceau; or, la Campagne de Rome n'est-elle pas le berceau de notre vieille civilisation européenne? Il s'élève de ces austères solitudes je ne sais quelles voix mystérieuses qui calment les passions trop bouillantes et qui retrempent les cœurs découragés. Armé du passé, on est plus fort pour marcher vers l'avenir; on sent qu'on n'est pas isolé, égaré sur la terre comme des enfants perdus, mais qu'on a une famille, des ancêtres, des traditions; que chaque génération accomplit sa destinée, et que les fils doivent faire leur tâche comme les pères ont fait la leur.

Ici je m'arrête; je me proposais de vous amener à la porte de Rome; nous y sommes, le but de cette lettre est atteint. Adieu donc! Après un si long voyage, nous avons besoin de repos tous les deux.



II.

II.

A M. Sainte-Beuve.

Chassé, par un des derniers beaux jours d'automne, du bruyant sépulcre de pierre et de boue que l'on nomme Paris, je m'acheminai par ce boulevard d'Enfer qui est le vôtre, mon cher ami, et qui fut long-temps le mien, vers les grandes plaines de Montrouge et de Vanvres, nature plate et morne que notre pauvre Joseph Delorme a si bien peinte, et dont la tristesse, la

nudité, n'étaient que trop en rapport avec son isolement et son désespoir.

Vous ne vous attendez pas sans doute que, peintre téméraire de la nature parisienne, je m'aventure après lui dans des voies si périlleuses ; tel n'est point mon but. Ce soleil équivoque et blanc, qui sourit mélancoliquement aux bois jaunes, comme un ami qui part pour un long voyage; ces plaines sèches et nues qui ne disent rien à l'esprit, rien au cœur; ces collines étriquées et roussâtres, où ne plane aucun souvenir, que n'environne aucun prestige ; ces horizons bornés et sans lignes, tout cela me reporta malgré moi bien loin, à des horizons, à des collines, à des plaines, à un soleil enfin, pleins les uns et les autres de splendeur, de poésie, de grâce et de majesté. Il y a entre les choses bien des ordres de rapports : les contraires provoquent la mémoire non moins que les ressemblances, et voilà comment la campagne de Paris me rappela la Campagne de Rome.

Les environs de Paris, surtout de ce côté-là, m'ont frappé toujours par un air de désolation et d'abandon, par je ne sais quel désordre immonde qui transportent la pensée bien loin d'une

capitale. Voulez-vous voir des chemins enfoncés et fangeux, des eaux croupissantes et putrides, de sales tavernes, des bouges hideux et repoussants? n'allez ni en Berri ni en Basse-Bretagne; à cent pas de la barrière vous trouverez tout cela. Il est vrai qu'à l'intérieur on trouve pis encore. Mais laissons la ville, je ne parle ici que des champs.

Paris est une tête monstrueuse qui dévore à elle seule la substance du corps tout entier; une planète démesurée qui attire à elle, et qui emporte dans son dévorant tourbillon les hommes et les choses, comme autant de satellites soumis et passifs. Plus le rayon de la distance est court, plus le satellite est annulé; et en fouillant une à une les villes et les campagnes à vingt, à trente lieues à la ronde, plus encore peut-être, on n'y trouverait pas, je le crains, une idée neuve, une volonté originale, une spontanéité quelconque, pas une individualité.

Je reviens à ces plaines de Montrouge, toutes hérissées de grues à défaut d'arbres, et percées en tout sens de profondes latomies.

Tombé là du haut de mon Italie, vous sentez,

mon ami, que je dus m'y trouver quelque peu dépaysé. Tête à tête avec cette nature prosaïque, ma première pensée, et cela dans l'intérêt de mes promenades futures, fut d'idéaliser autant que possible toute cette prose. Après tout, me disais-je, pourquoi la nouvelle Rome de l'Occident n'aurait-elle pas, comme l'ancienne, sa poésie et sa Campagne? Pourquoi son mont Valérien ne figurerait-il pas le mont Mario? La Seine ne vaut-elle pas le Tibre, et le dôme des Invalides la coupole de Saint-Pierre? Il est vrai qu'à ce compte j'en étais réduit à élever au rang d'aqueducs imposants l'humble *puiserande* des potagers, et à ériger en vieilles forteresses du moyen âge ces petites maisonnettes blanches, posées au bord des chemins comme des châteaux de cartes. Les parterres de choux et de navets du Petit-Montrouge ne laissaient pas aussi de m'embarrasser. En vain cherchais-je, dans ce vaste espace dépouillé, ces pins aériens, poésie charmante du désert romain, ces myrtes frais qui le parent, ces tombeaux, ruines de la mort, ces temples, ruines du ciel antique, qui le peuplent, qui l'animent de leurs souvenirs et de leur tristesse. Bref, ma bonne

volonté d'artiste fit naufrage, et vint échouer au pied des moulins à vent de Gentilly.

Tout cela, pensai-je alors en me réfugiant au sein d'un avenir fantastique, peut devenir avec les siècles de la poésie et de l'histoire. Quelque jour peut-être, quand le sceptre de la civilisation sera tombé des mains de la France, quand Paris, comme Rome, ne sera plus que ruines et que solitude, quand notre jour enfin sera venu, et que les cavaliers inconnus des steppes lointaines abreuveront leurs chevaux dans la Seine et dresseront leurs tentes sur ses bords, alors peut-être quelque enfant d'une civilisation nouvelle, né dans ces forêts, dans ces savanes américaines métamorphosées en cités et en moissons, viendra-t-il, voyageur curieux, errer dans ces tristes plaines; peut-être y cherchera-t-il sous l'herbe les vestiges de toutes ces choses si vulgaires aujourd'hui, érigées alors en monuments; plein de la religion du passé, peut-être interrogera-t-il d'un œil ardent ces froides reliques, comme nous fouillons, nous, d'une main savante, la cendre de Pompéi et les laves d'Herculanum.

Puisse la campagne de Paris rester la plus plate

du monde si elle doit jamais acheter la poésie à ce prix!

Ce sont là, grâce au ciel, des catastrophes improbables et loin de toute prévision; le sombre pessimisme du désespoir peut bien y fixer quelques instants sa pensée dans des vues personnelles de consolation; mais il ne réussira jamais à y fixer l'attention du monde, parce que, ardent joûteur, le monde refuse de s'aller détremper pendant la lutte, en ces lugubres contemplations.

L'histoire ne nous parle que d'un peuple qui ait porté dans son culte et dans ses monuments la conscience de sa destruction: c'est le peuple étrusque, nation silencieuse et solitaire dont la kiliade fatale s'accomplissait sur terre sous l'irrévocable loi de la destinée. Mais le peuple de France n'a pas l'humeur si triste; quoiqu'il glisse sur tout, et qu'en tout il se hâte comme si tout devait lui échapper aussitôt, aucun n'est moins sérieusement préoccupé que lui du néant des choses: c'est même cette contradiction singulière qui constitue la véritable originalité du caractère national, comme individus et comme peuple.

Déçu donc dans mes espérances et dans mes projets d'idéalisation, je m'en tins à mes souvenirs tels quels, m'abstenant dès lors de comparer ce qui n'est pas comparable; et, tout en vaguant dans la plaine de Vauvres, j'envoyai mon esprit en pèlerinage dans la Campagne romaine: noble et mystérieux privilége de l'homme, qui le fait vivre à la fois de plusieurs vies et le met dans la même minute en possession de trois mondes: le passé, l'avenir, le présent.

C'est là, mon ami, c'est aux déserts saturniens du Latium que je vous prie de m'accompagner; il y a là des émotions supérieures et des poëmes tout faits. Je vois d'ici votre épouvante. Rassurez-vous; vous n'avez à craindre ici ni l'antiquaire ni l'économiste; ne voyez en moi qu'un voyageur.

Aussi bien est-ce en simple voyageur que j'ai traversé en tout sens et en toute saison la Campagne de Rome. Après avoir vu la neige tourbillonner au vent d'hiver sur les collines d'Agylle et de Palidoro, blanchir Fidènes et le Mont-Sacré, j'ai vu le printemps renaître aux virgiliennes prairies de Lavinie et d'Ardée, sous le myrte homé-

rique du tombeau d'Elpénor; j'ai vu les moissons dorées se bercer au soleil ardent du lion dans les champs de Gabies, et tomber aux vallées herniques sous la faucille du montagnard abruzzais.

Mais dans cette mer de souvenirs qui bouillonne en moi toujours prête à déborder, dans ce flux et reflux continuel dont chaque vague m'apporte un site, un nom, quelque cité déserte, quelque champ de bataille silencieux, lequel saisir, auquel me fixer? C'est un chaos étincelant, mais confus, où tout brille d'un éclat égal, où rien ne se détache, où l'ordre ni l'harmonie ne préside encore; et je ne vois même pas qu'ils y puissent jamais présider, tant la matière dépasse, par sa grandeur et son abondance, toute règle et toute mesure.

Ce n'est pas que la Campagne de Rome frappe chaque voyageur par les mêmes côtés, et qu'elle éveille chez tous des émotions semblables; j'en ai entendu un, par exemple, homme d'esprit d'ailleurs, la comparer à la Beauce. Il n'y avait vu que du blé; et encore trouvait-il la Beauce infiniment plus jolie à cause de ses villages et de ses foires. Tous les prestiges réunis de l'art et de

l'antiquité sont impuissants à convaincre de pareils hérétiques; je les tiens pour incurables; ce sont les aveugles-nés du monde intellectuel. Ils ont un mérite pourtant, c'est de ne point jouer l'enthousiasme, ni d'affecter, ridicule immense! l'admiration de ce qu'ils ne sentent ni ne comprennent. Il importe bien plus d'être sincère qu'entendu, et j'aime mieux pour ma part le Turcaret qui avoue ingénument que Raphaël l'ennuie et Michel-Ange encore plus, que le badaud qui va se pâmer à froid devant le Moïse de Saint-Pierre-aux-Liens ou défiler par cœur le rosaire de monsieur le président Dupaty dans les chambres du Vatican. Il est convenu seulement qu'ayant le choix, je ne prendrai pour compagnon de voyage ni l'un ni l'autre.

Quant à nous, qui avons le bonheur de ne pas voir seulement dans les solitudes romaines du foin et du blé, nous devons nous en féliciter dans l'intérêt de nos jouissances; c'en est une grande, la plus grande peut-être, que cette faculté magique d'évoquer partout l'homme, et de peupler de souvenirs la nature entière. Sans eux, elle est froide et morte. En vain les montagnes déploient-

elles leur magnificence, les vallons leurs mystères, les forêts et les mers leur grâce et leur majesté; il faut l'homme à l'homme: la matière sans la pensée est sans voix, sans âme, elle est vide, et le vide, c'est le tombeau.

La forme sans doute a des prestiges et le monde physique des spectacles grandioses; mais la force occulte qui anime la matière, le balancement éternel des mers, le soulèvement des montagnes, toutes les harmonies, toutes les splendeurs de la terre que nous habitons, de ce ciel radieux qui nous réclame; la nature en un mot ne se revêt à nos yeux de tant de grandeur et de beauté que parce qu'une intelligence suprême y règne et impose à tout la loi du mouvement et de la vie. Détrônez-la, supprimez-la cette intelligence active et dominatrice, vous verrez ce que deviendront et la matière aveugle et ses formes inanimées. Or, de quelque manière que l'on conçoive cette intelligence, la consience en est dans l'homme, puisque ces phénomènes du monde extérieur, qui nous étonnent ou nous émeuvent, se passent tous en nous-mêmes, sous peine de n'être pas pour nous: c'est donc par l'homme que l'homme atteint à l'esprit

qui anime et qui féconde toutes choses; il se place lui-même au centre de la création, il y assiste, il y préside pour ainsi dire, il s'associe par la pensée à la pensée créatrice, comme il participe par l'action à l'action universelle.

Ainsi, sous quelque face que l'on envisage le monde physique, à quelque point de vue qu'on s'y place, quelques préoccupations qu'on y porte, et, indépendamment même de toute tradition, de tout souvenir humain, il est impossible à l'homme de s'isoler de la nature; c'est lui toujours qu'il voit dans tout.

Si à la beauté des formes, à la grandeur des paysages; si à ce lien mystérieux, à cette intimité puissante qui nous unit par l'esprit à la création matérielle, vient se joindre encore la mémoire des générations qui nous ont frayé les routes de la terre; oh! alors l'intelligence est satisfaite à la fois dans toutes ses facultés, dans ses plus douces sympathies comme dans ses plus nobles instincts, il y a plénitude dans l'âme humaine. Or, le désert romain réunit en lui toutes ces conditions. Conquis jadis sur les mers par les volcans, le Latium est empreint à la fois d'une

grâce et d'une majesté que rien n'égale, et l'homme y est partout; sa pensée se survit, immortelle, dans les ruines; l'humanité comme la nature y a laissé des monuments de tous ses âges.

La géologie nous dit que la Campagne de Rome fut primitivement et bien avant les époques historiques un golfe de la Méditerranée. A en juger par l'amphithéâtre des monts qui l'enferment, ce golfe devait avoir, du mont Cacume au mont Cimino, de Terracine à Cività-Vecchia, la longueur des trois baies réunies de Gaëte, Naples et Salerne, et à peu près la même forme et la même profondeur. Les flots battaient les montagnes des Etrusques, des Sabins, des Eques, des Volsques, et, se précipitant entre ces deux dernières chaînes, au fond de la longue vallée des Herniques, formaient à l'orient un petit golfe dans le grand. L'Anio tombait alors en cascades dans la mer, du haut de ces mêmes rochers où brillent aujourd'hui les clochers de Tivoli et qu'inondent encore les cascatelles; le Tibre y entrait un peu au-dessus du mont Soracte.

Le Soracte lui-même au nord, et au midi le mont de Circé, isolés l'un et l'autre et calcaires, se

dressaient comme deux îlots, ou plutôt comme deux écueils, du sein de l'Océan, marquant déjà, même avant l'existence des terres, les limites futures de ce Latium appelé à de si hauts destins. Le dernier, celui de la magicienne de Colchos, fit long-temps partie de l'archipel voisin de Ponza et de Vandotène, et c'est comme d'une île qu'Homère en parle. Du temps de l'Odyssée, les marais Pomptins étaient encore inondés; ce furent les dernières terres latines abandonnées par les eaux; et les volcans mêmes ne semblent pas les avoir atteintes.

Création toute volcanique, le mont Albane, avec ses larges ramifications, paraît avoir surgi plus tard du fond des mers. La plupart des autres cimes de la Campagne romaine, excepté peut-être le mont Mario, qui est de formation marine, sont de même nature, et semblent se rapporter toutes à des époques postérieures.

Nul historien, nulle tradition n'a conservé la mémoire des temps où brûlaient les volcans neptuniens du Latium, c'est à eux pourtant qu'il doit son existence. Les traces s'en voient à chaque pas, depuis Ardée (dont le nom même semble un

monument volcanique) jusqu'à Veïes et au mont Musino. Plus de dix cratères sont visibles : deux forment les charmants lacs d'Albane et de Nemi; un troisième celui de Gabies; un quatrième, celui de Bracciano: plusieurs autres sont également convertis en lacs ou en marais; quelques uns sont restés à sec, ou ont été desséchés plus tard. La vallée hernique, aujourd'hui Val-di-Sacco, eut aussi ses tourmentes de feu : les grands courants de lave d'Anagni les racontent dans leur silencieuse éloquence. Enfin, le Forum lui-même n'est sans doute qu'un cratère éteint. Plusieurs faits naturels ou historiques déposent en faveur de cette opinion : d'abord la disposition presque circulaire des collines d'alentour, leur nature ignée, et, non loin du tombeau de Cécilia Metella, une carrière de laves noires qui ne paraissent avoir pu descendre ni du volcan d'Albane ni de celui de Gabies; ensuite le gouffre historique qui engloutit une partie du Forum et où se précipita Curtius, et enfin les feux souterrains du mont Aventin dans la caverne de Cacus.

Ainsi la nature préludait par des révolutions terribles aux révolutions plus terribles encore de

l'humanité, ainsi le destin du monde sortit du sein des mers dans un volcan.

La tradition, je vous l'ai dit et je le déplore, se tait sur ces grandes catastrophes naturelles. Nul œil humain ne contempla-t-il donc du haut des montagnes ces luttes fécondes des mers et des volcans qui enfantèrent le Latium? Nulle main du moins, nul monument ne nous en a conservé la mémoire. C'est aux sciences d'observation à en rechercher péniblement les vestiges; la nature est leur silencieux domaine: l'empire de l'histoire, c'est-à-dire de l'homme, est plus bruyant, et il éveille en moi, je l'avoue, bien plus de sympathies et des émotions plus vives.

Cependant les traditions commencent. C'est le fils d'Amphiaraüs bâtissant Tibur, d'où naquit Troie; c'est Danaé livrée à l'Océan, comme Moïse, avec son nouveau-né, et jetée par les vents sur les plages d'Ardée; c'est la sœur de Médée, la magicienne Circé, métamorphosant en brutes immondes les compagnons d'Ulysse; ce sont les Aborigènes, autochthones fantastiques, nés des arbres mêmes; ce sont les Cimmériens, ces mystérieux Kimris vêtus de peaux comme le sont

encore aujourd'hui leurs descendants les pâtres de la Sabine, vivant de lait comme eux, habitant les cavernes de l'Apennin; c'est leur roi Janus; c'est son hôte le Tyrrhénien Saturne, venu d'Asie; c'est l'âge d'or; puis Évandre, Énée, Ascagne, mythes charmants, fables profondes, dont Homère et Virgile ont bercé notre enfance; ce sont les Pélasges enfin, peuplades vagabondes et civilisatrices, dont l'histoire n'est écrite que sur les murs cyclopéens des montagnes où ils élevèrent leurs citadelles.

Et quant à ces murailles colossales, le mont Albane, le mont Algide, pas même Agylle, qu'on dit Pélasge, mais qui ne date sans doute que des dernières immigrations, car il y en a eu plusieurs, pas un lieu volcanique du Latium n'en porte, que je sache, des traces authentiques; elles ne couronnent que les crêtes calcaires de l'antique pays des Volsques et des Herniques. Cette circonstance ne semblerait-elle pas indiquer, entre les colons pélasges et les volcans du Latium, une contemporanéité que tait l'histoire? Cette idée m'a frappé sur les lieux; comme induction chronologique elle n'est pas

indigne peut-être de l'intérêt des antiquaires. La science géologique, en étant venue aujourd'hui à calculer que la prodigieuse masse du Mont-Blanc peut avoir surgi des entrailles de la terre à une époque où le globe était déjà habité, rien ne s'oppose, ce me semble, à ce que les Pélasges (qu'il ne faut pas confondre avec les Hellènes, lesquels sont beaucoup plus jeunes), aient vu brûler les champs latins et naître le mont Albane, phénomènes moins gigantesques et beaucoup plus simples. Ce qui paraît au moins démontré, c'est qu'ils durent trouver les marais Pomptins encore submergés.

Tout ce que l'antiquité nous apprend de ce peuple errant est tragique. On dirait qu'une destinée fatale s'attache à lui, et qu'il est comme le Caïn hébreu sous le poids d'un anathème; quelques mots échappés aux chroniqueurs grecs nous disent assez clairement qu'il fut victime en Italie de calamités inouïes.

Mais il est convenu que nous ne ferons pas de l'érudition; et si nous posons ces questions ardues, nous n'avons pas la prétention de les résoudre. Je me garderai aussi de prononcer dans la

grande querelle qui divise aujourd'hui les historiens de Rome primitive; un des deux camps me paraît avoir fait abus du mythe et poussé trop loin le scepticisme et l'orgueil du *non ;* quant à moi, je me retranche, sur beaucoup de points, dans mon sentiment historique individuel, et je me suis fait un passé à mon usage, un système *ad hominem.* Que Romulus et Numa aient ou non existé, que ce soit de la fable ou de l'histoire, ce n'en est pas moins de la poésie, et la vue des lieux prête aux faits un charme tout nouveau, une fraîcheur qu'ils n'ont jamais eue sur les bancs poudreux du collége, de cet antre obscur et malsain où l'on trahit à l'envi l'enfance, étouffant sa spontanéité vierge et candide sous un fatras pédantesque, saturant d'erreurs et de puérilités son ardeur avide de vérité et de science. A Rome, grâce à Dieu, on secoue toute cette poussière aride; on dépouille le vieil enfant pour renaître homme nouveau.

Comme vous n'entendez pas, ni moi non plus, qu'à propos de la Campagne de Rome nous fassions un cours d'histoire romaine, je passe outre. Ce n'est pas, mon cher ami, que je n'eusse un

vrai plaisir à vous servir de cicerone dans la sainte ville des ruines et des morts, et à vous promener du tombeau des Scipions au Vélabre, du Capitole au Palatin, tant ces vieux souvenirs républicains ont pour moi d'attraits. Mais il ne doit s'agir ici que de la Campagne, et je rentre dans mon rôle de voyageur.

Je vous prie donc de sortir avec moi par la porte de Saint-Jean-de-Latran. Vous vous inclinerez en passant devant la basilique d'or, *aurea basilica, urbis et orbis mater et caput* (1), et devant l'obélisque du soleil, élevé à Thèbes il y a trente siècles, relevé ici par Sixte-Quint. De là vous contemplerez la plus belle vue de Rome sur le désert, dont les lignes majestueuses, les aqueducs rompus, mais debout, les voies antiques bordées de sépulcres, vont expirer, au pied des monts Albains, tout brillants au soleil de villes et de villas. Descendus enfin dans la Campagne et sur la voie Appia, reine des routes, *regina viarum*, nous laissons de côté la basilique de Saint-

(1) Ce sont les titres de la basilique de Saint-Jean-de-Latran, le premier des temples de Rome et de la catholicité. Douze conciles y furent célébrés.

Sébastien, où est l'entrée des catacombes, le prétendu vallon d'Egérie, qui ne fut jamais là, le temple de la Fortune des femmes, *Fortuna muliebris*, qui est d'une authenticité douteuse; et, sans nous arrêter à tous ces pompeux baptêmes des antiquaires romains, nous gagnons tout d'une haleine Albane, Aricie, et leurs bois délicieux. Après avoir salué en passant Albe-la-Longue, convertie en monastère, admiré le lac de Némi, si élégamment nommé *Speculum Dianæ*, miroir gracieux où le chevreuil du mont Artémise vient se mirer au clair de lune, nous commençons à gravir le mont Cavo ou mont Albane, *mons Albanus*, Ida latin d'où les dieux de Virgile aimaient à suivre les combats d'Énée et des Rutules. Le couvent de Passionistes qui le couronne, et que nous apercevons déjà par échappées à travers les châtaigniers, fut le temple de Jupiter-Latial, rendez-vous solennel, sanctuaire auguste où les nations latines célébraient, sous le patronage de Rome, leurs grandes Féries; où la jeunesse romaine suivait, en chantant des hymnes, en jouant des flûtes, le consul qui les présidait; où enfin, si l'on en croit Porphyre, on

immolait chaque année un homme à la féroce idole de ces bois ténébreux. Ce sentier étroit et poudreux qui nous mène à l'humble cloître est la Voie Triomphale, *via triumphalis*, par où, *Te Deum* antique, les triomphateurs venaient, en son temple superbe, offrir au dieu du Latium (*Latialis*) leurs actions de grâces et leurs premiers sacrifices.

Nous voici au faîte, retournez-vous et regardez :

Isolé au milieu du désert aride et nu, le mont Albane, qui nous sert maintenant de piédestal, surgit de la plaine comme un immense écueil de verdure; car la cendre des volcans est féconde, et depuis long-temps de somptueuses forêts dérobent aux yeux de l'homme les ruines de la nature. Renflée par les côtés et rétrécie par les deux extrémités en forme de losange, la grande masse volcanique dont il occupe le centre est tout-à-fait détachée des monts volsques de Cora et des monts èques de Palestrine, qui tous nous dépassent en hauteur; de larges plaines l'en séparent, et vous savez déjà que ces derniers sont calcaires. Le mont Albane, dont neuf villes couvrent les

flancs, est la plus haute cime de l'île où nous sommes, mais n'est pas la seule; trois rivaux, les monts Algide, Ariane et Artémise, se dressent en demi-cercle autour de lui. Les collines de Tusculum courent plus bas au nord : celles-ci sont peuplées, ceux-là voués à la solitude. Ce massif isolé et montagneux formait le territoire des antiques Albains, qui y avaient leurs villes et leurs forteresses; les Romains, leurs vainqueurs, le couvrirent plus tard de maisons de plaisance. On y voit à chaque pas les ruines des unes et des autres.

Haut d'environ mille mètres, le mont Albane est le belvédère de la Campagne de Rome. De là on la lit comme une carte, et pas un détail n'échappe à l'œil. Il serait trop minutieux et trop long d'en énumérer une à une toutes les parties : contentons-nous d'une vue d'ensemble.

Remarquez d'abord que, d'ici, la Campagne de Rome a la figure d'une longue pyramide couchée, dont la pointe, tournée au midi et tronquée, est formée par le mont Cacume et le mont de Circé, la base, par la chaîne du Cimino, qui court de l'Apennin à la Méditerranée, et qui ferme

l'horizon au nord. Des deux lignes latérales, l'une, celle de l'est, est formée par les chaînes successives de Piperno et de la Sabine, qui ne sont que des rameaux de l'Apennin, et qui séparent les plaines de Rome des Abruzzes napolitaines; la ligne occidentale est tracée par la mer. Le Tibre entre dans la pyramide par l'angle oriental; il court en serpentant du nord à l'ouest, et, après avoir reçu sous le Mont-Sacré, l'Anio venu de la Sabine par Tivoli, il baigne le pied du Palatin et de l'Aventin, se bifurque à son embouchure pour former une île, et entre enfin dans la Méditerranée par deux lits égaux. L'autre angle, celui de l'ouest, est formé par les dernières pentes occidentales du Cimino qui vont expirer à la mer, un peu au-dessus de Cività-Vecchia, sous Corneto. L'aire de ce gigantesque triangle n'a pas moins de treize cents milles carrés. Œil de la chrétienté, comme elle l'était déjà du monde antique, Rome, la ville éternelle, en occupe le centre comme l'œil symbolique de l'éternité dans le triangle égyptien.

Telle est la configuration géographique, ou, si vous voulez, géométrique de la Campagne de

Rome; mais je me hâte de rectifier un point de ma description, propre à jeter dans l'esprit des préoccupations erronées. Qui dit triangle, dit lignes droites; or, la ligne droite emporte je ne sais quelle idée de roideur et de dureté dont il faut se dépouiller ici; car si les lignes de la pyramide sont droites dans leur direction générale, elles sont modifiées d'un côté par mille baies, mille promontoires, par tout ce que la mer a de grâce, de mollesse dans ses courbes et ses sinuosités; de l'autre, par les vagues des montagnes qui ondoient à l'horizon comme un autre océan, plein aussi de grâce et de majesté.

Vues de la mer, les terres latines s'élèvent en plans successifs, des côtes aux monts de la Sabine; nous occupons ici l'un des gradins supérieurs de l'amphithéâtre: le premier est formé par la chaîne volcanique des collines d'Ardée, qui est à nos pieds, et par celle de Palidoro et d'Agylle qui en est la continuation au-delà du Tibre; du point où nous sommes, les degrés intermédiaires disparaissent, et tout paraît plaine.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide, et à vol d'oiseau, sur le vaste panorama qui nous

environne, et pour en faire plus commodément le tour, prenons pour point de départ le sommet occidental de la pyramide, le mont de Circé, *Monte Circello;* nous savons déjà que c'était autrefois une île, aujourd'hui c'est une presqu'île aiguë opposée à la fureur des flots d'Afrique qui menacent éternellement d'envahir le désert, et se brisent éternellement contre le promontoire défensif.

Cette grande plaine déserte, quoique fraîche et verdoyante, qui du lac de Giuliano (encore un cratère éteint) se déroule à nos pieds jusqu'à la mer, comme une autre mer de verdure, c'est le bout de la pyramide latine, ce sont les marais Pomptins. Antique séjour de ces Volsques vaillants, dont les cimes ardues et crénelées se dressent à l'orient et l'enferment entre leurs rochers formidables, cette plaine est maintenant le royaume du mauvais air. Des ving-deux cités qui, selon Pline, y fleurirent, il ne reste pas une trace; la fièvre y règne seule; de larges et profonds canaux la sillonnent en vain pour l'assainir. Des quatre grands fleuves qui la creusent plus profondément, l'un est l'antique Nymphée, au

bord duquel fut tué, par un tribun adolescent, un géant gaulois (1), l'autre est l'Amasène. C'est près de là, dans un grand bois de liéges, qu'était cachée aux yeux du monde la vieille abbaye trappiste de Fossa-Nuova, où expira saint Thomas d'Aquin, ce génie supérieur et profond que l'admiration du moyen âge avait baptisé l'Ange de l'École (2). Au bout de la plaine est Terracine, la célèbre Anxur; serrée entre les bases du mont Cacume et la mer, cette ville est comme la clef

(1) Ce combat singulier, qui rappelle celui du jeune pâtre David contre le géant Goliath, eut lieu à la bataille de Longula, l'an de Rome 406. Il est curieux à lire, et fort bien raconté par Tite-Live (liv. VII, chap. XIX).

(2) Il se rendait de Fondi au concile de Lyon quand la mort le surprit là. Villani et quelques autres historiens ont écrit qu'il avait été empoisonné par le roi de Naples, Charles I[er] d'Anjou, qui tremblait de le voir parvenir au trône de saint Pierre. Le monarque avait, dit-on, profondément outragé le saint dans la personne de sa sœur. (Voir les Annales de Quétif, du P. Torrone, M. Echard, etc.) J'ai compulsé au monastère du Mont-Cassin un manuscrit de Dante du XIV[e] siècle (coté dans les archives 512), qui porte des notes marginales dont l'une dit explicitement la chose. Elle est sur ce vers du vingtième chant du Purgatoire : *Carlo venne in Italia*, etc., et ainsi conçue : *Item fecit venenari sanctum Thomasium d'Aquino in abbatia Fosse-Nave in Campania, ubi hodiè ejus corpus jacet; et hoc fecit timendo ne ad papatum veniret.* Le corps du saint fut transporté à Toulouse en 1367.

de l'Italie méridionale; là commencent avec le royaume des Deux-Siciles et les bois d'orangers tous les enchantements des élysées napolitains. La ceinture bleue qui se marie si harmonieusement avec l'or suave du couchant est la mer Tyrrénienne, ceinture du désert.

Toute la plage de la Campagne romaine, sur une étendue de plus de cent milles, est coupée symétriquement par trois baies à peu près semblables, longues, peu profondes, également inhabitées et frappées de *mal'aria.*

La première s'arrondit du promontoire de Circé à celui d'Antium, dont l'ancien nom se retrouve dans le nom moderne de *Porto d'Anzo*, mais où la Fortune n'a plus de temple; elle est bordée d'abord par les vastes lacs ou étangs de Paola, au bout desquels la petite église de Saint-André-des-Chasseurs a remplacé les bains et la villa de Lucullus, puis par une longue et majestueuse ligne de forêts vierges dont nous pouvons suivre d'ici les larges ondulations et les replis mouvants. Peuplés de buffles, de sangliers et de loups, dignes hôtes de ces solitudes empoisonnées, ces bois sauvages sont à peine traversés de

loin en loin par quelque chasseur égaré ou quelque pâtre maigre et farouche. Entre ces dunes boisées et la mer, s'élève le long des grèves et se continue de l'une à l'autre frontière une chaîne de tours de garde, destinées à protéger les côtes contre les corsaires d'Afrique. La plus forte, celle qui nage en ce moment dans les pourpres du soir, est Asture, lieu néfaste, d'où le dernier orateur de Rome et le dernier roi Souabe de Sicile, Cicéron et Conradin, partirent tous les deux pour aller tomber, l'un à Formies, sous le poignard des Triumvirs, l'autre à Naples, sur l'échafaud de Charles d'Anjou. De là à Antium, la plage est hérissée de petits coteaux, la plupart nés des ruines entassées de toutes ces villas royales, *regiæ moles*, qui la peuplaient aux jours de la splendeur romaine, et dont les fondements sous-marins ondoient vaguement au fond des flots bleus, comme le palais fantastique des Ondines ou du roi des Aulnes.

Nous voici parvenus à la seconde baie, qui d'ici se prolonge jusqu'au cap d'Ostie, formé par les dépôts du Tibre ; c'est la moins profonde, la plus déserte, la plus classique. Là fut le champ de

bataille d'Énée et ceux de la République romaine au berceau. Voilà Ardée, capitale de Turnus, aujourd'hui hameau de *mal'aria* peuplé de fantômes; plus haut fut Corioles, qui baptisa Coriolan; plus loin Lavinie; plus bas Laurente, où les rois aborigènes avaient leur cour, Saturne ses bois sacrés, Lélius, les Scipions et Pline leurs maisons de campagne. Vient enfin Ostie au bord de son grand marais pestilentiel, Ostie, où débarquèrent successivement et les Troyens fugitifs, et les galères triomphantes des vainqueurs de Carthage, et, dix siècles plus tard, les Maures d'Afrique, dévastateurs impitoyables, qui vengèrent sur la Campagne de Rome et sur Rome ellemême l'antique affront de leur sancêtres. Ruinée par eux, Ostie n'a plus de flottes, plus de port, plus d'hommes; c'est, comme Ardée, un désert où l'on meurt de fièvre et de faim. Ce fleuve jaune et lent, qui baigne son cadavre, est le Tibre; ce delta en miniature qu'il enlace comme de deux fils d'or, l'île sacrée d'Apollon. Si, comme l'aventureux Énée, nous remontons le Tibre, nous trouverons, non plus les huttes d'Évandre sur le Palatin, mais Rome debout sur les sept

collines, et la Coupole du Vatican, rivale du mont Mario, dont les cyprès l'ombragent. Remontons encore, voici la jonction du Tibre et de l'Anio; arrosée par le sanglant Allia, la spacieuse presqu'île qui du mont Sacré se déroule entre les bras des deux fleuves jusqu'aux monts sabins de Corniculum et de Caméria, est, comme le reste, un désert mortel : là pourtant furent Nomente et Fidènes, Crustumère et Ficuléa; la villa de Sénèque, celle de Faon où se tua Néron, celle où mourut dans l'exil la reine de Palmyre; trop de cités enfin, trop de noms fameux pour qu'on puisse les citer tous. En-deçà de l'Anio, même richesse de noms et de souvenirs. Les Sicaniens et Gabies labourèrent tour à tour ces champs arides; et plus près de Rome s'éleva Collatia, qui fut le tombeau de Lucrèce et le berceau de la république.

Regagnons la côte, passons le Tibre; nous sommes en Étrurie. Comme vous le savez, le fleuve-roi formait primitivement la limite des deux peuples rivaux, dont les destins furent si divers. C'est là, non loin du vaste étang de Maccarèse, que commence la dernière et la plus profonde des trois

baies; celle-ci échancre les terres en arc régulier, et va finir un peu avant Cività-Vecchia, au cap Linaro. La tour Chiaruccia en marque le terme, et Pyrgos, l'antique port d'Agylle, en occupait le centre. Resserrées entre le fleuve et la chaîne du Cimino, quatre grandes tribus de la famille étrusque s'échelonnaient jadis en autant de bandes parallèles, de la mer au Soracte. Venaient d'abord les Cérites, nation maritime, dont Cère, la capitale, servit de refuge aux vestales, lors de la prise de Rome par les Gaulois. Bien des siècles avant y régnait Mézence. Au-dessus des Cérites florissaient les Véiens, qui donnèrent à Rome deux rois. Ce filet d'eau qui brille au soleil du soir, et qui tombe dans le Tibre comme un ruisseau de sang, est le fleuve Crémère, thermopyles des trois cents Fabius; ce cône isolé dont il descend est le mont Musino, production volcanique comme le mont Cavo; ce vaste lac circulaire qui semble au pied est le cratère éteint de Bracciano, l'antique *lacus Sabatinus*. Plus haut que les Véiens, vivaient les Capénates et enfin les Falisques, qu'ombrageait tous deux le pic isolé du Soracte, aujourd'hui mont Oreste, qu'un vers d'Horace a

plus illustré que les batailles qui l'ensanglantèrent et tous les dieux qui y avaient des temples. Falères, Capènes et Véïes ont disparu toutes les trois, comme Laurente, Corioles et Gabies; comme Ardée, Cère n'est plus qu'un hameau chétif et fiévreux; mais, comme elle, elle a du moins gardé son nom. Tout ce pays entre le Tibre et le mont Cimino est le plus inégal de la Campagne de Rome. Les collines y succèdent aux collines et les vallées aux vallées.

De ces peuples perdus, de ces capitales inconnues, de toutes ces civilisations naufragées, que nous reste-t-il aujourd'hui? des noms incertains, des textes plus incertains encore; à peine quelque ruine douteuse pose-t-elle çà et là dans le désért pour l'artiste et pour l'antiquaire qui en veulent retracer la forme ou fouiller la poussière. Mais si l'histoire des premières révolutions humaines est là silencieuse et obscure, celles de la nature y ont, en revanche, laissé des monuments parlants et pleins d'évidence. Le désert en est semé; lui-même est le plus éloquent de tous. Enfant des mers, il est formé partout de sable et de coquillages; travaillé par les volcans, il est cou-

vert de laves et de cendres; presque tous ses lacs sont des cratères; les collines qui l'exhaussent, les vallées qui le sillonnent, furent soulevées et creusées par les feux souterrains; et si l'âge d'or du Latium n'a pas de monuments visibles, son âge de feu et son âge neptunien en sont prodigues. Ceux-là du moins sont sans réplique.

La longue chaîne du Cimino, qui figure la base de la pyramide, et qui ferme la plaine au nord, est elle-même une création volcanique. Des coulées de laves éteintes en défendent l'approche, et la science y retrouve la plupart des phénomènes ignés des monts Albains. Voyez ses aiguilles tronquées percer l'horizon, ses forêts sombres noircir l'azur du ciel; ne reconnaissez-vous pas là les formes coniques qu'affectent les volcans et que nous remarquons ici? N'est-ce pas cette même végétation etnéenne dont ici même nous admirons de près la vigueur et la richesse?

Soit que des traditions confuses y eussent perpétué l'épouvante des âges phlégréens, soit que le mystère seul des bois pénétrât les hommes d'une religieuse horreur, les historiens nous

racontent l'effroi dont le Cimino frappait les Romains des premiers siècles; ce que la forêt Hercinienne fut plus tard pour les légions d'Auguste et de Tibère, cette montagne formidable l'était pour leurs ancêtres. Le sol y retenait, comme cloué, disait la voix populaire, quiconque y posait le pied. La politique étrusque se retrancha long-temps derrière la superstition romaine, comme derrière un inviolable rempart; mais Rome enfin s'aguerrit, et la hache sacrilége ouvrit à ses armées les forêts ciminiennes pour les envoyer à la conquête du monde.

Ne pouvant, nous, les franchir, suivons-en de loin les ondulations vaporeuses, et de pic en pic remontons de la Méditerranée à l'Apennin; car le mont Cimino serpente de l'une à l'autre; c'est la chaîne qui les unit. Nous voici parvenus à l'angle oriental dont, vu de loin, le Soracte semble déterminer la place. Tout un côté de la pyramide nous reste à parcourir pour en regagner le faîte; mais ici le spectacle change. Plus de plaines, partout des montagnes. A l'uniformité un peu monotone des cônes volcaniques succèdent les chaînes calcaires de la Sabine, avec leurs

formes hardies, imprévues, mais harmonieuses pourtant dans leur ensemble. C'est le triomphe des lignes romaines; la force et la sévérité s'y marient à la grâce, et la mollesse à la grandeur. La Campagne de Rome, tableau sublime, a dans ces majestueuses montagnes un cadre digne d'elle.

Reposons avec respect nos yeux fatigués de l'aridité du désert sur ces fraîches forêts qui les décorent. Elles furent le premier séjour des aborigènes; dépositaires de tant de secrets inconnus, muets témoins de tant de révolutions, que de choses n'auraient-elles pas à nous révéler si, comme aux chênes de Dodone, quelque dieu leur donnait la voix!

Cette longue arête qui bleuit au loin et que le Tibre sépare du Soracte, ce sont les monts Cérauniens, au pied desquels était Cures, patrie de Numa, le plus sage des sages sabins. Le double pic qui les commande, fendu en croissant comme celui de Delphes, est le Lucrétile d'Horace; son Sabinum était au revers opposé, et l'on en voit encore les mosaïques au seuil d'un moulin que fait tourner la fontaine de Blanduse. A

l'Anio commençait le pays des Èques. Les monts qui le hérissent affectent toutes les formes, et ils servirent long-temps de retraite à un peuple belliqueux. Les deux villes blanches que vous voyez suspendues à leurs flancs sont Tivoli, où rêvèrent, au bruit des cascades, Horace et l'Ariote; Palestrine, dont les *Sorts* fameux et la Fortune eurent pour pèlerins jusqu'à des rois de la lointaine Asie. Toutes deux étaient grecques, et toutes deux chères aux Romains; poëtes, consuls, historiens, empereurs, s'y donnaient rendez-vous, et leurs maisons de plaisance ne s'y pourraient compter tant elles étaient nombreuses.

C'est sous Palestrine, au lieu même où campèrent Pyrrhus et Annibal, que débouche la vallée des Herniques. Voisin des Marses, et comme eux endurcis aux camps, ce peuple intrépide lutta des siècles avec Rome. Les habitudes de brigandage ont remplacé chez les fils les habitudes guerrières des pères. La plaine qui les nourrit est formée par une énorme fissure de l'Apennin, lequel semble s'être écarté violemment pour livrer passage au Sacco, fleuve insignifiant qui ne mérite pas tant d'honneur. Si

notre œil pouvait pénétrer dans cette longue vallée que nous dérobe le mont Lépini, nous y retrouverions en miniature toutes les scènes et tous les phénomènes du désert. Je vous ai déjà dit que le feu a passé par là : sa trace est visible dans les courants de lave d'Anagni, dans les basaltes de Pampinara, dans les affaissements volcaniques enfin et dans la végétation splendide de Valmontone ; mais ce que le Val-di-Sacco a de plus que le désert romain, ce sont les citadelles pélasges qui couronnent ses monts calcaires. Les murailles cyclopéennes de Segni et d'Alatri sont les plus gigantesques; celles de Ferrentino ont un intérêt singulier et qui leur est propre : on y voit superposées trois civilisations successives. Sur la base pélasgique formée de polyèdres irréguliers d'une prodigieuse dimension, les Romains avaient élevé un mur réticulaire qui subsiste; les Goths vinrent, qui ajoutèrent leur pierre, visible aussi : crénelant la muraille romaine selon les lois de l'architecture chrétienne, ils ont imprimé le dernier sceau, le sceau de la civilisation triomphante, à l'œuvre séculaire des deux civilisations vaincues. Enfin, et pour compléter le contraste,

sur ce triple fondement que tant de siècles ont élevé, où tant d'hommes, tant de générations ont mis la main, des campagnards ont enté leurs bouges, triste couronne de misère, indigne d'un monument si grandiose.

Mais laissons cette vallée invisible, qui ne rompt point pour nous la ligne de montagnes, et revenons aux pics qui se dressent devant nous. Ce sont les monts volsques, couronnés aussi de citadelles pélasges. Le mont Lépini, qui sépare la vallée Hernique des marais Pomptins, s'avance dans la plaine des Èques, comme un promontoire acéré où durent se briser les flots, alors que la plaine était une mer. La chaîne court vers la Méditerranée, et elle est plus agreste, plus sauvage qu'aucune de celles que nous venons de franchir. Une ceinture de villes la borde à mi-côte dans toute son étendue. La première de ces villes, celle que vous voyez en face de nous étagée en gradins sur un amphithéâtre de rochers nus, c'est Cora. Arrêtons-nous-y quelques instants; elle a des monuments de toutes les époques.

Ce temple corinthien, si pur, si gracieux, et que le temps a respecté pour en faire une église

de Saint-Sauveur, fut consacré jadis à Castor et Pollux. Plus haut est celui d'Hercule; modèle parfait de l'ordre dorique, sa façade est intacte, et son isolement sur un cap en saillie ajoute à son élégance. Voyez à côté ces rochers énormes entassés, enchâssés à sec l'un dans l'autre avec une si admirable précision, une puissance digne des Titans de la fable; c'est un mur cyclopéen, une page de la mystérieuse histoire de ces Pélasges inconnus dont Cora dut être une des premières citadelles. Contemplez cet angle colossal; on le dirait d'hier, tant il est encore aigu; la faux des âges s'est brisée en voulant l'équarrir; sa dent de fer n'y mordra pas. Comme la scolopendre et la clématite se balancent aux aqueducs de la plaine et aux ruines des tombeaux, ici ce sont des arbres qui éclosent des fissures, et dont les rameaux centenaires sont battus des vents. Les pièces de conviction sont devant vous, comptez les siècles si vous pouvez.

Forte de sa position, Cora fut la dernière cité du Latium qui céda aux Romains. Elle a l'honneur encore, et s'en glorifie, d'appartenir au sénat, titre superbe qui n'est plus, hélas! qu'une

amère dérision, car l'héritier des pères conscrits, le sénateur de Rome, n'est plus qu'un juge de paix. L'antique sénat avait pour sujet des rois; le sénateur moderne donne le signal aux courses de chevaux du carnaval : c'est sa plus noble prérogative.

Poursuivons notre route. Ces villes grisâtres suspendues aux flancs de la montagne et confondues avec les rochers dont elles sont tirées, sont Norba, Sezza, Piperno, cités volsques; Sonnino, ville auronce, places autrefois guerrières et puissantes, aujourd'hui repaires de bandits. Le pic central qui les domine est le mont Capreo; mais le point culminant, celui qui commande toute la chaîne et qui la termine, c'est le Cacume : plongeant sa tête dans le ciel, son pied dans l'Océan, il occupe le sommet oriental de la grande pyramide romaine, comme le mont de Circé, son rival, occupe l'autre.

Revenus au point de départ, nous voici au terme de notre Odyssée aérienne. Tant de noms et tant de souvenirs accumulés sont faits pour jeter quelque désordre dans l'esprit; entraîné, préoccupé par les détails, on risque de ne sai-

sir qu'incomplétement la solennelle grandeur de l'ensemble. La lunette met bien en relief et en lumière chaque partie ; mais elle l'isole, et l'effet général est souvent manqué : or un cicerone est une lunette. Savoir est parfois incommode ; c'est le plaisir de l'esprit ; mais c'est un plaisir compliqué, difficile, acheté souvent trop cher. Voir est le plaisir de l'œil, et celui-là est simple, facile ; il ne coûte rien. Peut-être donc aurais-je mieux fait de vous amener ici, puis de me taire, vous laissant contempler, dans le recueillement du silence ces mers, ces plaines, ces montagnes, que le soleil couchant inonde à cette heure d'une pluie d'or.

Pardonnez le mal fait ; pardonnez aussi le mal à faire, car vous n'êtes pas au bout de votre épreuve. *Alea jacta est*, le Rubicon est passé. Après avoir fait voyager vos yeux jusqu'à la lassitude, à travers le paysage romain, je médite un nouveau voyage dans le monde invisible de l'histoire. Cette fois, notre point de départ sera Cora.

Une grande ombre plane à mes yeux sur les ruines silencieuses de la cité pélasge : ce n'est

point le fabuleux Coras qui la fonda, tandis que son frère Tiburtus fondait Tibur; c'est un pâtre de Thrace. Fait prisonnier et traîné à Rome, il y suivit, chargé de fers, le char d'un triomphateur, et fut de là mené sur le marché aux esclaves pour y être marchandé et vendu. Il était grand et robuste; un nommé Lentulus, maître d'escrime à Capoue, l'acheta pour en faire un gladiateur. Dressé là sous le bâton et la chaîne au pied pour les jeux sanglants de l'amphithéâtre, sa nature fière et libre se révolta. Il souleva ses compagnons de misère et de servitude, qui pour la plupart étaient Gaulois, ou Thraces comme lui. L'insurrection les rendit tous à la liberté, et ils le mirent à leur tête. Ils étaient deux cents; leur nombre s'accrut de village en village. Retranchés sur les rochers du Vésuve, leur première campagne fut la défaite de trois mille vieux légionnaires commandés par un préteur. La fortune ne les quitta plus : ils envahirent la Campanie, assiégèrent la puissante Capoue, prirent toutes les villes de la côte, et, guidés toujours par le pâtre de Thrace, ils vinrent jusqu'à Cora insulter Rome et la défier.

Or, ce pâtre étranger, cet esclave, ce capitaine victorieux, c'est Spartacus.

Voilà le nom qui anime pour moi ces ruines, la figure imposante qui se dresse sur ces montagnes, menaçant la reine du monde de son épée de gladiateur.

On raconte qu'un jour qu'il dormait, pauvre esclave, sur la terre nue, un serpent se roula autour de sa tête sans le blesser. Sa femme, Thrace ainsi que lui, et initiée aux mystères de Bacchus, pratiquait l'art de la divination; elle vit le présage, et le déclara favorable : il annonçait à l'esclave une puissance formidable et une prospérité qui le suivrait jusqu'au tombeau. Soit que le symbolisme ancien ait caché sous l'emblème du serpent qui redresse la tête quand on l'écrase l'esclave révolté dans sa dignité d'homme, soit que le serpent ne représente ici que le génie fin, actif, de ce pâtre résolu et si bien doué, qu'au dire de Plutarque, c'est plutôt un Grec qu'un barbare, la prophétie conjugale s'accomplit.

Vous connaissez l'histoire : laboureurs des plaines, bergers des montagnes, prolétaires des villes, tous les prisonniers étrangers vendus à

l'encan, tous les gladiateurs dévoués au cirque, tous ces esclaves en un mot dont les patriciens nourrissaient leurs murènes, ils brisèrent tous à l'envi leurs fers, et volèrent sous ses drapeaux. On les comptait par cent mille. Il en venait de tous les points de l'Italie, et toutes les parties du monde étaient représentées dans ce vaste camp. A ce formidable cri d'émancipation, répété comme la foudre par tous les échos de l'Apennin, la vieille république du Capitole s'émut et trembla. Ce que Spartacus déploya de génie et d'audace est à peu près fabuleux : du Phare au Tibre, du Tibre au Pô, il sillonna deux ans l'Italie dans tous les sens, et toujours vainqueur, soulevant les provinces, décimant les légions; et il ne fallut rien moins à Rome pour se sauver que Caton, Crassus, Pompée, et les armées qui avaient conquis le monde.

Spartacus ne fut battu qu'une seule fois, et ce jour-là même il périt dans la mêlée. Ce fut au pays des Picentins, non loin des temples de Pestum. Cela se passa soixante ans avant Jésus-Christ.

Cependant un autre plébéien, un autre Spar-

tacus, mais un Spartacus pacifique, était mort aussi, expiant, non sur un champ de bataille, mais sur la croix, et après une mission de deux ans, comme le pâtre de Thrace, le même crime que lui. Après sa mort, son nom n'avait fait que grandir. L'Orient l'adorait; à Rome, il passait déjà de bouche en bouche. Quelques uns croyaient; beaucoup étaient ébranlés; le monde entier était en suspens. Or, en ce temps-là, et pendant que Néron régnait à Rome, un centurion romain, venant de Campanie par la voie Appia, arriva un jour près du village de Tres-Tabernæ. Nous en voyons d'ici les ruines, ou du moins le site, dans ces masures blanches qui brillent au soleil sur la grande route de Velletri. Le centurion conduisait de Judée à Rome un prisonnier accusé de crime d'État. Quoique chargé de fers, le captif n'en marchait pas moins d'un pied joyeux. Il était chauve et de petite taille; il avait le nez aquilin, la physionomie distinguée, et son œil noir et fin brillait d'un feu perçant. Il devait être sexagénaire; mais il paraissait plus usé par les voyages et les travaux de l'esprit que par la vieillesse. Comme il approchait de Tres-Tabernæ,

une troupe d'hommes vint au-devant de lui, et s'étant rencontrés, ils s'embrassèrent avec effusion et rendirent grâces à Dieu.

Quand ils eurent cessé de prier, les nouveaux-venus dirent au prisonnier : « Voici : aussitôt que » nous avons eu de vos nouvelles par les frères de » Pouzzol, et que nous avons su que vous veniez » à Rome, nous avons quitté la ville pour venir » au-devant de vous. » Et ils lui témoignaient tous une grande vénération, et ils soulevaient ses chaînes pour le soulager. « Hommes frères, » leur répondit-il d'une voix simple et grave, » quoique je n'aie rien commis contre le peuple » ni contre les coutumes des pères, toutefois j'ai » été arrêté à Jérusalem et livré entre les mains » des Romains, qui, après m'avoir examiné, me » voulaient relâcher, parce qu'il n'y avait en moi » aucun crime digne de mort. Mais les Juifs s'y » opposant, j'ai été contraint, sans pour cela accuser ma nation, d'en appeler à César; car, » quoique né à Tharse en Cilicie, je suis citoyen » romain (1). Voici, ajouta-t-il en secouant ses

(1) Tharse devait ce privilége et cet honneur à un bienfait particulier de l'empereur Auguste.

» fers : c'est pour l'espérance d'Israël que je suis
» chargé de cette chaîne. Or, sachez que le salut
» de Dieu est envoyé aux Gentils, et qu'ils l'en-
» tendront. »

Il prononça ces dernières paroles avec l'éloquence de la conviction ; la foi rayonnait sur son front ; la foi passa dans toutes les âmes.

Tout en parlant, ils avaient repris ensemble la route de Rome. Le centurion, qui ne comprenait rien à cette scène, ne put s'empêcher d'en être étonné, presque ému, et il fixait sur son prisonnier un regard de respect et d'admiration.

Or, savez-vous quel était ce vieillard qui marchait captif vers cette Rome qu'un siècle auparavant Spartacus en armes avait menacée du haut de la montagne? Cet homme était l'apôtre des Gentils, c'était saint Paul.

Sous quels cieux rencontrer des rapprochements de cette éloquence, une si haute philosophie dans les dates et dans les faits? Il faut venir dans la Campagne de Rome pour trouver de semblables poëmes. Vue ainsi et d'ici, l'histoire de ce grand passage du monde païen à la loi chrétienne se coordonne, s'harmonise admira-

blement dans ses parties, et s'élève de plein saut, pour ainsi dire, à cette unité providentielle que poursuit l'œil investigateur de la science nouvelle (1).

J'entends les esprits fragmentaires me dire que tout cela n'est qu'imaginations et hasard pur. Moi, je ne comprends pas le mot hasard, et je ne vois pas d'imagination dans les dates. Le monde invisible des principes a, comme la monde visible des corps, ses rapports et ses liaisons, ses effets et ses causes. L'homme qui, après avoir contemplé les champs merveilleux du passé, s'en vient me dire gravement : C'est du hasard! ressemble assez bien à ce voyageur clairvoyant qui tout-à-l'heure nous disait : La Campagne de Rome, c'est du blé!

En tout cas, le hasard serait un fort habile dramaturge; car le drame dont je viens de vous esquisser à grands traits quelques scènes n'a son égal dans aucune histoire.

Il est coupé en trois journées comme les tra-

(1) *La Scienza nuova*. C'est le nom donné par Vico à la vraie philosophie historique, et le titre même du bel ouvrage où il en a posé les bases et osé déduire les faits des principes.

gédies espagnoles. La première s'ouvre à Capoue; mais bientôt la scène change, et l'on voit Cora, les champs Pomptins, tous ces lieux où nous sommes, puis successivement la Lucanie, le Pô, le Samnium, toute l'Italie enfin, jusqu'à Pestum, où la mort de Spartacus clot le premier acte. Les acteurs de cette grande journée, qui est comme l'exposition du drame, vous les connaissez. D'une part Rome, son dur patriciat, ses légions, ses plus grands capitaines, ses institutions défaillantes; de l'autre, un pâtre et cent mille esclaves de tout pays (fait immense), réunis pour la première fois sous le drapeau commun de l'égalité. C'est l'appel de la victime à la force; tout se passe en combats, en carnages. Le glaive parle seul, et le glaive seul répond. L'esclave avait besoin de se faire craindre du maître, pour que le maître apprît à respecter l'esclave; cette effrayante initiative, cette sanglante révélation de sa puissance, étaient nécessaires à la reconnaissance prochaine de son droit. Armé pour une conquête, il préludait par la révolte et par la terreur à l'affranchissement. Cette grande œuvre préliminaire et préparatoire une fois accomplie,

la mission du berger thrace était consommée, il ne lui restait plus qu'à mourir; car si la force renverse, il ne lui est pas donné de fonder. Ce noble rôle appartient de droit à l'esprit, et n'appartient qu'à lui.

C'est alors que s'ouvre la seconde journée.

Celle-ci, aussi pacifique que l'autre a été guerrière, se passe à Jérusalem. Plus de combats, plus de carnages; aux gladiateurs, aux esclaves déchaînés succèdent des pêcheurs, des péagers, des artisans paisibles; au tumulte des camps, les discussions du temple; à l'épée, la parole. C'est un charpentier, c'est le Christ prêchant les masses du haut de la montagne, nourrissant le peuple du pain de vie et de vérité, réformant la morale humaine par l'amour, détrônant l'erreur par la pensée, proclamant enfin, au nom de tout ce qui est saint dans l'homme, le dogme de l'égalité. La sensualité tombe dans le mépris; l'intelligence et la moralité montent à l'autel; la charité descend comme une rosée au fond des âmes pour les féconder; l'amour des frères émeut toutes les entrailles; la grande ère d'affranchissement et de réhabilitation commence... et le Calvaire clot la seconde journée.

La troisième s'ouvre sur la route de Damas. Un cavalier s'avance vers la ville, enflammé de haine contre la victime de Golgotha, et teint encore du sang d'Étienne le martyr. Messager de mort, il va porter la persécution et le carnage au milieu des premiers Nazaréens; tout-à-coup une vive lumière resplendit du ciel autour de lui, et il tombe à terre, et une voix se fait entendre et lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Et Saul répond : Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que tu persécutes; pourquoi regimbes-tu contre les aiguillons? Et Saul, tout tremblant et tout effrayé, reprit : Seigneur, que veux-tu que je fasse (1)? Et Saul, comme le Sicambre, fit ce que Dieu voulait : il

(1) Cette vision de saint Paul, toute symbolique, est l'une des allégories les plus poétiques du Nouveau-Testament. Jamais on n'a représenté en traits si vifs ni revêtu d'emblèmes si brillants et si diaphanes, ces soudaines illuminations de l'intelligence, révélations intimes, et, si l'on veut, miraculeuses, dont l'histoire des grands hommes est pleine. C'est le *Anch'io son pittore!* de l'artiste italien; c'est Thucydide aux jeux olympiques, saint François sur les rochers de l'Alverne, Képler devinant d'instinct les *Lois* du ciel, Newton quand la pomme tombe à ses pieds; c'est Alfiéri devant les tombes illustres de Santa-Croce; c'est Jean-Jacques en pleurs sous l'arbre de Vincennes. Il n'est pas un génie supérieur qui n'ait eu sa vision de Damas.

brûla ce qu'il avait adoré, et il adora ce qu'il avait brûlé.

Choisi du ciel pour propager, pour organiser la loi nouvelle, il devient l'apôtre des Gentils; il part, il va chez les nations étrangères, il les convertit à l'amour et à l'égalité; il célèbre la Pâque à Troye; Damas, Antioche, Tyr, Césarée, l'Asie-Mineure, tout le Levant retentit du nom du charpentier de Bethléem; Athènes, Corinthe, la Grèce entière s'en étonne et s'émeut aux prédications de l'apôtre. Impétueux tour à tour et patient, fort et touchant, toujours simple, toujours clair, il déploie partout son zèle et son éloquence, il fonde partout des églises et règne sur toutes en dictateur. Il vient à Jérusalem; traîné au pied des tribunaux par le souverain-sacrificateur, il confesse sa foi et son Dieu; il en appelle à César, s'embarque pour Rome, et y entre non en conquérant, mais chargé de chaînes; car c'est la parole, et non l'épée, qui doit convertir la terre.

Jésus et Spartacus avaient lutté deux ans, celui-ci dans les montagnes par les armes, celui-là à Jérusalem par la parole; l'un pour détruire l'esclavage, l'autre pour fonder la liberté: saint

Paul aussi prêcha deux ans l'Évangile dans cette capitale du monde ancien, qui n'avait été préservée de la juste colère des esclaves que pour devenir la capitale du monde nouveau, le centre, le foyer de la civilisation chrétienne, et pour proclamer à la face de l'univers l'émancipation de ces mêmes esclaves qu'elle avait naguère noyés dans leur sang. Reine auguste assise sur le trône des trônes, revêtue de la pourpre des pourpres, elle était destinée à dicter un jour des lois à tous les Césars, au nom de l'humble fils du charpentier.

Symbole populaire, tribunat suprême, sacerdoce d'élection et d'intelligence, où Spartacus, Jésus et Paul (1) viennent se résumer et se fondre, le Pape, ou pour parler plus rigoureusement, l'institution papale fut donc le dénouement de cette magnifique trilogie qui n'a rien d'égal à sa grandeur que son admirable unité; car le nom seul des acteurs a changé; le héros invariable du

(1) Saint Paul est la tête politique du christianisme ; c'est lui qui l'a formulé, constitué, développé; on doit à ce titre le regarder comme le premier pape bien plus que saint Pierre, qui renia trois fois son maître, et qui n'a presque dû sa faveur qu'à un jeu de mots.

drame, celui qui arma Spartacus et combattit avec lui sur les monts de la Lucanie, qui prêcha par la voix du Christ dans les temples de Jérusalem, qui voyagea avec saint Paul de peuple en peuple, pour propager, pour organiser l'Évangile, qui, en un mot, jeta les bases du Vatican, et finit par monter en triomphe au moderne Capitole pour y régner, ce n'est pas un homme, c'est un principe, l'égalité.

Mais ce principe a subi la loi du progrès, il a marché avec la science, et s'est développé avec l'esprit humain. Du trône des théories et du sacerdoce, il aspire depuis quatre siècles à descendre sur le terrain des faits et des applications sociales; l'émancipation veut s'étendre; elle gagne de proche en proche, et un nouveau drame se joue sur la scène européenne. Autres formes, même unité; autres noms, mêmes rôles. Wiclef et Jean Huss, Luther et Spinosa, Socin, Vico, Voltaire et Jean-Jacques, tels sont les acteurs du premier acte. Sanglant et terrible, le second se déroule sous nos yeux depuis cinquante ans. Mirabeau, la Convention, Napoléon, ont tour à tour occupé le théâtre et fait leur œuvre; la pré-

mière journée a été lente, mais la seconde a marché vite : le changement de dynastie de 1830 n'en est qu'une scène, et le dénouement un instant suspendu préoccupe en ce moment toutes les intelligences.

Mais pardon ; cette excursion m'a emporté si loin de la Campagne de Rome, que j'avais perdu de vue Spartacus, saint Paul, Cora, les marais Pomptins, et jusqu'à ce Mont-Albane où je vous ai laissé seul et où vous m'attendez.

Je reviens à vous.

Autant les rapprochements, quand ils sont forcés et cherchés pour l'effet, sont arbitraires et puérils, autant ils sont frappants et féconds en enseignements, alors qu'ils naissent, comme ici, des faits, des lieux, des dates. Il est des cas où ils constituent presque à eux seuls toute la philosophie de l'histoire.

Tel est, à ce point de vue, l'immense intérêt des champs latins, qu'évoquant d'ici une à une les ombres de tous les peuples qui les traversèrent, on voit passer sous ses yeux les destinées et toutes les phases de notre humanité. Franchissons les siècles, sautons des temps antiques à des temps

plus modernes, de la république au Bas-Empire; laissons Porsenna l'Étrusque, le Gaulois Brennus, et Pyrrhus l'Albanais, et Annibal l'Africain, qui tous quatre campèrent à nos pieds; laissons dans les tombeaux tous ces demi-dieux de l'histoire, pour évoquer du leur les héros méconnus de cette époque appelée barbare, qui fut comme l'aube orageuse de la civilisation chrétienne, et qui amena sur la scène du vieux monde pour le retremper de nouvelles races et des vertus nouvelles.

Tous ces héros ont campé dans ces plaines, et tous y triomphèrent. Le cavalier blond, aux yeux bleus, qui ouvre ce long cortége de conquérants, est le premier et le plus illustre des chefs du Nord, celui qui aplanit les Alpes aux peuplades septentrionales, le fondateur enfin de cette grande monarchie des Goths, qui domina pendant des siècles la moitié de l'Europe, c'est Alaric. Chrétien ardent, il consomma en Grèce, par la force des armes, l'œuvre toute pacifique de saint Paul, il détrôna les faux dieux et renversa leurs autels. En vain Minerve armée de l'égide, et l'ombre irritée d'Achille, se dressèrent-elles menaçantes

sur les murs d'Athènes (1); Jupiter mordit la poussière sous l'épée du Barbare, et le Crucifié monta vainqueur au Parthénon.

Mais le soleil italien appelait le fils du Nord : « Je sens en moi, disait-il à l'ermite de Ravenne, » quelque chose qui me pousse à détruire Rome. » Il arrive, il touche au Tibre, il assiége trois fois la ville éternelle, trois fois il s'en empare; et toujours Rome chrétienne est religieusement respectée dans ses temples, dans son culte, dans sa foi : c'est l'âme païenne qui achève de mourir; le dernier prestige du culte ancien s'évanouit, et l'oracle intérieur est accompli.

Un fait, consigné par l'histoire, résume la double mission d'Alaric : mépris et destruction du passé, foi dans l'avenir. Dédaignant pour lui la vieille pourpre impériale des Auguste et des Trajan, il la repousse comme un lambeau du paganisme, et, tandis qu'il en revêt par dérision un simple officier du prétoire, il incline son front superbe devant la robe grossière d'un diacre, il baise la poussière du tombeau de saint Pierre. Sa tâche faite, il part, il va mourir en Calabre.

(1) Légende consignée dans les chroniques contemporaines ou à peu près.

Les Alpes une fois ouvertes, le charme est rompu; le Septentrion arrive à grands flots, il déborde, il inonde la Campagne romaine, et le torrent ne cesse plus de couler.

Voici Genseric le Vandale : son bras menaçant était levé sur Rome, la voix d'un prêtre l'a désarmé. Après lui s'avance le puissant roi des Hérules, Odoacre, qui va recueillir à Naples l'héritage du dernier César et régner sur l'Italie tout entière. Un autre roi le suit : c'est son vainqueur et son héritier, l'ami de Cassiodore, Théodoric. Là-bas, sur Terracine, brillait un de ses châteaux-forts, et pour lui du moins la postérité n'est pas sans justice. Ravenne fut sa capitale, et il y dort à côté du Dante. Ce camp tumultueux dont les tentes blanchissent dans la plaine Pomptine, est le camp des Goths; ce soldat porté par eux sur le pavois est Vitigès. Il partit général, il revient roi; et le voilà qui prend la route de Ravenne pour aller épouser la fille de Théodoric et s'allier par elle au sang royal.

Tournez les yeux vers Palestrine; cette poussière qui obscurcit les cieux, ces cris de guerre, ces clairons qui retentissent dans la montagne,

c'est Totila. De Cumes et de Bénévent qu'il a conquis, il vient défier Bélisaire et prendre Rome sous ses yeux. Brave, prudent, éclairé, souverainement juste, il respecte les hommes, la religion, les arts, et fait bénir en lui les vertus du Nord. Sa mort entraînera la chute de la monarchie de son ancètre Théodoric; il sera pleuré des vainqueurs et des vaincus.

Mais le fleuve humain, loin de tarir, roule toujours à flots impétueux : Bysantins, Lombards, Francs, Maures, Normands, pas un peuple ne manque à l'appel. Ce qu'il s'écoule d'hommes dans ces solitudes tient du prodige. Il en vient du nord, il en vient du midi, de tous les points du globe. On dirait, tant il en passe, que l'Afrique et l'Asie se soient donné rendez-vous là, comme s'il fallait s'abriter, au moins une nuit, dans ce grand caravansérail de l'occident, posada nue et silencieuse, pour prendre place au rang des nations européennes. Et en effet toutes ces nations, nos mères, qui labourent aujourd'hui la vieille Europe, les dynasties que le temps y a dévorées, celles qui y règnent encore ont toutes, en leur temps, fait le pèlerinage du désert, toutes reçu le sacre de Rome.

Que d'émotions, que d'idées de tels rapprochements ne font-ils pas naître! C'est à la refonte du genre humain que nous venons d'assister du haut du Mont-Albane; la Campagne de Rome est le creuset où s'élabora ce grand œuvre.

Cette immense fusion des nations du nord et du midi, qui ouvre la société chrétienne et qui la fonde, est un événement unique dans l'histoire, et le plus capital que présentent les annales connues. Nulle part, si ce n'est peut-être sur ces vieilles terres asiatiques que nous ignorons, une régénération si complète ne s'opéra par des moyens si gigantesques. La Campagne de Rome, qu'en ce sens on pourrait appeler l'Orient de l'Europe, est, sinon le berceau des barbares (barbare ici veut dire étranger), au moins le théâtre de leur première action politique. Il fallait leur courage guerrier, leurs vertus mâles et viriles, leur vigueur corporelle et leur robuste santé, pour retremper profondément le corps italien, tombé au physique, et plus encore au moral, dans la langueur et le marasme. L'Italie des empereurs était en putréfaction. Le tableau qu'en trace Tacite fait horreur. C'était un tronc ver-

moulu qui ne pouvait plus rien porter. Il s'agissait cependant d'enter dessus le christianisme, plante jeune et vivace qui jamais n'y aurait pu prendre racine, si cette sève septentrionale n'était venue le rajeunir et le féconder. Le temps d'ailleurs était arrivé du mélange des peuples et de la fraternité universelle. L'orgueil du *civis romanus* devait plier sous l'épée du Barbare pour reconnaître en lui son égal et son frère. Le Christ avait dit : Aime ton prochain comme toi-même; or le prochain, c'est le Samaritain comme le Juif, le Goth comme le Romain. D'épaisses ténèbres enveloppen tencore le premier âge de la civilisation chrétienne; il serait temps que la philosophie y jetât son flambeau, ne fût-ce que pour réhabiliter les Goths, ces races généreuses que l'injuste postérité n'a que trop long-temps calomniées. C'est un beau plaidoyer à écrire, une belle cause à défendre.

Il faut s'arrêter. Si l'on se livrait sans retenue à ses souvenirs, si, après le Bas-Empire on évoquait le moyen-âge, puis les époques modernes de la Renaissance et de la Révolution, il faudrait camper des semaines entières sur cette montagne à voir passer et repasser à ses pieds tous les papes,

tous les empereurs, toutes les armées, tous les condottieri, tous les savants, tous les poëtes, tous les rois couronnés ou découronnés qui ont traversé ces champs illustres, depuis Robert Guiscard et Grégoire VII, Dante et Luther, jusqu'aux généraux de la république française qui y ont arboré les trois couleurs, et à ces Stuarts de tous les royaumes qui y viennent ensevelir leurs douleurs royales. Napoléon seul y manque; mais il en est de lui comme des images de Cassius et de Brutus, son absence même l'y rend plus présent.

Après une si longue halte sur les hauteurs, vous aspirez sans doute à regagner les plaines et à contempler d'autres sites; le jour baisse, partons. Mais où aller? L'Angelus sonne; les cloches des villes et des villages marient leurs voix aériennes dans les cieux déjà sombres; elles rappellent chacun au foyer, et nous avertissent en chœur que les nuits du Latium sont pleines d'embûches et de périls : dans les montagnes, le poignard des bandits; dans la plaine, le poison du mauvais air. Où fuir pour tromper l'un et l'autre?

L'épaisse forêt qui revêt les côtes n'a, il est

vrai, ni poison (1) ni poignard; elle nous offre un refuge; mais la route est longue et la nuit nous gagne. Là d'ailleurs, dans ces bois déserts, les javelots du porc-épic, les buffles et les sangliers ne sont pas sans danger pour le voyageur. Un asile plus sûr nous est offert chez nos voisins les moines. Sonnons; le monastère s'ouvrira pour nous, nous y attendrons le jour sous la double protection des brises pures de la montagne et de la superstition des bandits, dont l'audace expire au seuil de la maison sainte; et, après avoir assisté, ce soir, aux destinées du monde, demain nous contemplerons du haut du même belvédère le plus magnifique spectacle de la nature, le lever du soleil sur la Campagne de Rome.

J'entends le frère tourier, la porte gémit sur ses gonds rouillés. Entrons.

Maintenant que nous voici en sûreté dans la cellule hospitalière, jetez les yeux sur l'espace.

(1) Il est reconnu que rien n'assainit mieux l'air que les forêts; j'en ai fait l'expérience, non seulement dans les Maremmes toscanes et romaines, mais sur les côtes de Calabre et de Sicile, qui sont infectées de la *mal' aria*.

La nuit est tranquille et fraîche; la mer invisible murmure au loin; le lac d'Albane et le miroir de Diane réfléchissent à nos pieds les étoiles du ciel. Quel silence! Quel repos sur ces monts, dans ces plaines où la nature et l'homme ont à l'envi soulevé tant d'orages! Les ténèbres règnent sur ces crêtes qu'illuminaient les volcans; mollement bercés sur la mousse et les fleurs, les lacs dorment au sein de ces cratères béants, d'où jaillissaient en d'autres âges des rochers en flammes; et là où jadis bouillonnaient des torrents de lave ardente, de sombres forêts ondoient aux vents parfumés des nuits. Et cette Campagne obscure et muette, ce grand sépulcre de gloire et d'hommes d'où nous venons d'évoquer tant de mânes, ne vous semble-t-il pas y voir des myriades d'ombres soulever leurs pierres funèbres, et, drapées dans leur linceul, errer autour de la cité sainte? Pour moi je ne sais, mais tous mes sens à la fois sont ébranlés, et telle est sur moi la puissance de tous ces noms, telle est ma sympathie pour ces augustes morts, qu'après m'être apparus au soleil, je les vois tous et bien d'autres encore, qui reviennent dans les ténèbres. J'en vois surgir

des monts, des plaines, de tous les champs de bataille, de toutes les cités en ruines; le Tibre même et le tombeau vivant des vestales rendent leurs victimes; la cendre des bûchers antiques revient à la vie, et, jusqu'au sein ténébreux des mers, tout se peuple à mes yeux de redoutables fantômes. Qu'ils aient porté le casque ou la tiare, le bandeau royal ou le bonnet phrygien, aucun ne fait défaut au rendez-vous nocturne; ils forment une chaîne immense, silencieuse, et il en sort tant des sépulcres qu'on les dirait conviés par la nuit à la fête des morts.

Mais l'aube point, et la dantesque vision s'évanouit.

Qu'avec elle donc s'évanouissent et se replongent dans le silence du néant tous ces souvenirs dont le tourbillon m'entraine et me saisit comme un vertige. Le jour naît; des scènes plus douces nous réclament; reposons-nous du passé dans le présent, des orageuses contemplations de l'histoire dans les contemplations calmes de la nature.

Les rocs arides et dentelés du pays des Herniques ondoient déjà dans cette atmosphère rou-

geâtre, gaze vaporeuse et diaphane dont le soleil s'enveloppe à son lever. Il va paraître..... il paraît, et le spectacle commence.

Le mont Lépini est le premier atteint; sa tête blanchâtre se ceint d'un bandeau de feu. L'incendie gagne; il surprend, il enflamme la pyramide hardie du Cacume; glissant sur les roches étincelantes qui couronnent Terracine, il y laisse sa rouge empreinte, et va embraser au bout du désert les solitudes aériennes de Circé, phare colossal allumé tout-à-coup au bord des mers. Sortant île à île des vapeurs du matin, l'archipel de Ponza brille au loin comme une flotte en mer, et la Méditerranée berce autour de lui ses lames d'or.

Des rochers herniques, le soleil court de pic en pic sur toute la Sabine. Les hauteurs de Palestrine et de Tivoli, le Lucrétile et les monts Cérauniens, toutes les crêtes en un mot jusqu'au Soracte, qui est le phare du désert comme l'écueil de Circé est celui de l'Océan, sont frappées à leur tour; et la lumière matinale va expirer sur les pentes boisées du Cimino, dont la longue chaîne ondulante encadre l'horizon de sa ceinture de forêts.

Notre tour vient enfin; nous-mêmes nous sommes envahis. Le mont Algide, l'Ariane, l'Artémise, et, avant tous ses rivaux, le belvédère royal où nous sommes, ont successivement vu s'enflammer leurs cimes : plus bas que nous, déjà les collines de Tusculum sont inondées. A voir ces crêtes en feu, ces torrents de lumière au flanc des montagnes, ce vaste incendie des rochers et des bois, on dirait un volcan nouveau et de nouveaux courants de lave ardente roulant des hauteurs au fond des vallées.

Mais à nos pieds, quelle grâce! Les lacs, noirs d'abord, puis bleus, sont métamorphosés en flots d'or; les forêts, et parmi elles la vaste Fajola, leur reine, étincellent de tous les diamants de la rosée, et, comme frappées par la baguette des fées, rayonnent de mille couleurs et de mille feux. Albane, Aricie, Némi, l'antique Lanuvium, balcon du désert, Velletri, assis au milieu des vignes et des vergers, la villa papale de Castel-Gandolfo, près les toits champêtres de Marino, les noirs créneaux de l'austère abbaye de Grotta-Ferrata, sous les blanches villas de Frascati; tous les villages, tous les hameaux, toutes les

fermes, tous les couvents entés sur les collines, semés sur leurs flancs, cachés sous leurs ombrages, tout luit, tout s'anime, tout renaît à la vie, à la jeunesse, à l'amour : c'est comme une création nouvelle et spontanée; une oasis en fleur au milieu des sables; une île enchantée sortant toute parée du sein des flots.

Cependant la plaine, dont la morne nudité s'étend comme une mer autour de ces élysées si riants et si frais, la plaine long-temps dans l'ombre, en sort peu à peu et déroule, comme autant de vagues mouvantes, les larges plis, les magnifiques ondulations de ses terres remuées et volcaniques. Le soleil la sillonne de bandes lumineuses et inégales; les hauts points, seuls en relief, brillent seuls d'abord, les lieux bas sont obscurs et coupés de noires crevasses; la ligne resplendissante des collines, les alternatives de l'ombre et de la lumière, ces luttes du jour qui conquiert, de la nuit qui résiste et cède le terrain pied à pied, font ressortir les profondes inégalités de la Campagne de Rome, qui, vue d'en haut et en plein midi, paraît plane et unie comme les marais Pomptins; mais le coucher, et mieux en-

core le lever du soleil remettent en saillie les aspérités multipliées du sol, et, instruisant l'esprit par la vue, restituent aux champs romains les grands effets qui leur appartiennent.

Les ténèbres sont vaincues Comme il a conquis toutes les montagnes, le soleil conquiert toutes les plaines. Des sommets herniques aux marines de Pyrgos et de Paola, il a descendu un à un tous les gradins de l'amphithéâtre, et pris possession de l'arène en vainqueur : vallées ou collines, plus rien n'échappe à ses traits ; il règne... et du Cacume au Cimino la Campagne entière n'est qu'un champ de feu.

A quoi bon tant de splendeurs? Aqueducs taris et rompus, voies antiques où personne ne passe, temples sans dieux, villes sans hommes, tombeaux sans morts, campagnes dépeuplées, air empoisonné, forêts muettes, marais fétides, ports comblés, grèves abandonnées, mers désertes, voilà ce qu'en toute sa gloire, ô Rome! le soleil éclaire aujourd'hui, du haut de tes cieux, ce que le voyageur contemple du haut de tes montagnes.

Tant d'éclat sied-il à tant de désolation? Ce

sourire épanoui du matin vermeil, ces splendides clartés du midi, tous ces airs de jeunesse et de fêtes conviennent-ils à ton grand âge et à ton adversité? Dans l'infortune on prend le deuil. Mieux vaut pour toi dans ton affliction le soir et sa mélancolie, le crépuscule et ses demi-teintes; mieux valent ces nuits trop courtes dont la pudeur voile au moins ta nudité. Que t'aura servi, reine déchue, d'ensevelir ta honte et ta vieillesse dans la solitude, si le soleil, impitoyable témoin des vicissitudes humaines, vient chaque jour insulter par ses pompes à ta misère, comme si chaque jour il te venait demander compte de ton passé?

Va, c'est en vain qu'il illumine encore la Coupole du Vatican; le Vatican fut l'étoile du monde, il ne l'est plus; le monde en cherche une autre, il a l'œil sur d'autres cieux; comme Gama, il double le cap. La basilique papale est, comme le reste, une ruine, une ruine encore debout comme les Pyramides, et presque leur égale en grandeur, en majesté, mais c'est une ruine aussi bien qu'elles, se dressant comme elles dans la solitude; basilique funèbre desservie au désert par des ombres.

Moines à la robe de bure, prélats à collets de soie, cardinaux à la toge de pourpre, tous ces prêtres-rois de la cité sainte ne sont-ils pas tous, en effet, comme les consuls, les sénateurs, les tribuns, des ombres du passé? Ces chants sacrés qui ravissaient nos ancêtres; cette parole jadis vivante qui enfantait des armées, qui conquérait des royaumes; la poésie des images, l'esprit des symboles, la sainteté du temple, les pompes des cérémonies, tout cela est du passé; et le grand pontife même, sous sa tiare infaillible, n'est que le dernier écho d'une voix puissante, mais éteinte, le dernier reflet d'un flambeau radieux, mais éteint comme elle.

Les efforts combinés de la science et du temps ont dès long-temps sapé le vieux dogme papal; idole aux pieds vermoulus, il a fléchi sous leurs coups, mais l'esprit survit à la lettre, et, si le dogme est mort, la foi ne l'est pas; phénix éternel, elle ne peut pas mourir. Transfuge de Rome et des sacristies, elle ne l'est pas du monde; elle trouve un temple au cœur de chaque homme, et dans chaque homme un prêtre. Mais autant de prêtres, autant de cultes; et l'anarchie

règne encore dans les croyances. Cette anarchie même doit enfanter l'unité. Des dogmes dispersés surgira tôt ou tard le dogme suprême qui les ralliera tous dans une grande synthèse, parce que tous ils les contiendra ; et des fragments épars de tous les temples, s'élèvera le temple unique, le panthéon jeune et auguste qui réunira sur le même autel tous les dieux errants de l'humanité.

Travaillé de malaise et de je ne sais quelle vague inquiétude, le monde attend quelque chose. Il souffre, mais il espère. Le jour approche peut-être, car déja bien des Spartacus sont morts, où paraîtra le Christ, homme ou peuple, qui doit, non révéler, mais constater la religion nouvelle. Puis viendront des saint Paul pour la prêcher, pour la répandre ; un Constantin, un Grégoire pour l'asseoir sur les trônes du monde ; des Dante et des Milton pour la chanter ; des Raphaël pour en peindre les martyrs et les saints ; un Michel-Ange pour les tailler en marbre et pour élever dans les cieux la grande basilique des nations.

Mais où viennent de m'entraîner encore et Rome et sa Campagne et son Vatican ? Toujours

dans le passé ou dans l'avenir, jamais dans le présent; je retombe sans cesse, et malgré moi, de la nature à l'homme. C'est de la nature pourtant que je voulais vous entretenir, et à peine vous en ai-je dit quelques mots. Maintenant il est trop tard; les dimensions de cette lettre sont telles qu'il faut la clore; semblable à ces avocats qui se noient dans l'exorde, je dois me taire avant presque d'avoir abordé la matière. Toutefois c'est moins ma faute que celle de la matière même. Il en est de ce sujet comme des pays de montagnes: en gravit-on une, dix autres se présentent, et plus on monte, plus l'horizon s'étend. Une autre fois, mon cher ami, je vous ferai monter moins haut; après avoir contemplé la Campagne de Rome au point de vue historique, nous la contemplerons au point de vue réel, la prenant cette fois telle qu'elle est aujourd'hui avec ses pâtres nomades, ses troupeaux libres, ses moissons gigantesques, ses vastes métairies, son agriculture enfin et sa misère, aussi grandioses l'une et l'autre que sa nature et son histoire; car là tout est grand.

III.

III.

A M. Sainte-Beuve.

Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, mon cher ami, et je me suis lié dans ma précédente lettre, ne se rapporte plus directement ni à l'histoire générale de l'humanité ni à l'histoire particulière de la Campagne de Rome. C'est le désert romain, tel quel, que je me suis engagé à mettre sous vos yeux, et c'est ce que je vais essayer de faire.

Mais d'abord permettez-moi de définir un mot

qui est déjà venu, qui reviendra bien des fois encore sous ma plume et qui est mal compris en France, c'est le mot *maremmes :* il ne vient point de *marais*, comme on le croit vulgairement, mais de l'italien *mare*, mer; et ce nom est commun à tout le littoral de la Toscane, de l'Arno à la Fiora, et à toutes ces côtes méditerranéennes de l'État romain avec lesquelles nous avons déjà fait connaissance. Les Maremmes se développent donc le long de la mer Thyrrhénienne sur une ligne de près de cent lieues; et ces cent lieues sont bien certainement, avec la Calabre, ce qu'il y a en Italie de plus pittoresque et de plus grandiose.

Les Maremmes sont frappées de *mal'aria* dans toute leur étendue. Ce fléau tient-il à un dégagement de gaz méphitiques, à la constitution chimique du sol, ou à un diséquilibre général de l'électricité, c'est ce que je ne saurais vous dire; cette force occulte et meurtrière de la nature, qui se répand au loin comme un fluide invisible et qui tue comme un insaisissable poison, est un mystère pour la science elle-même; découragée par mille conjectures, par mille hypothèses détruites une à une par les faits, elle a

rendu les armes. Je les rends avec elle, et me retranche, comme par le passé, dans mon rôle de voyageur.

Vous aurez sans doute ouï dire et lu dans maints voyages que les Maremmes n'étaient qu'un désert stérile. Elles sont bien en effet un désert six mois de l'année; mais elles sont si peu stériles qu'il n'y a pas peut-être en Europe un sol plus riche et plus productif. C'est un pays de grande culture, où, comme chez les Hébreux, on laisse reposer les terres pendant plusieurs années; voilà ce qui trompe les voyageurs de passage; ils prennent des jachères pour des friches, et s'en vont criant d'un bout à l'autre des deux mondes que la Maremme ne produit rien, tandis qu'elle nourrit la moitié de l'Italie.

C'est là qu'il faut aller, si vous êtes curieux de voir cent charrues attelées chacune de deux, trois, jusqu'à quatre paires de bœufs sauvages labourer de front un champ de plusieurs lieues. Telles semailles, telles moissons. Déchirées par de si puissants moyens, les terres saturniennes ne sont ni rebelles ni ingrates, et leur sein fécond ne s'ouvre pas en vain. Quand vient le temps de

la récolte, le fleuve des moissonneurs descendus des montagnes inonde la plaine, et la solitude est tout d'un coup peuplée comme par enchantement. C'est là encore une des singularités de ces champs illustres, que tout y est brusque, imprévu, et que l'art des transitions y est pour ainsi dire inconnu : le matin une jachère immense, le soir un champ cultivé; aujourd'hui un champ blond d'épis, demain encore une jachère aride. Il en est à peu près de même de tous les sols à grande culture; mais nulle part les contrastes ne sont aussi frappants, et les steppes d'Italie n'ont point d'émules.

Il faut que je vous raconte une moisson romaine. C'était à la fin de juin. Parti avant le jour de quelqu'une de ces tavernes immondes, seul abri qu'offre le désert aux pèlerins de tous les cultes et de tous les pays qui traversent la campagne auguste, je marchais seul aux lueurs de Vénus, qui glissait radieuse encore, quoiqu'en fuite, à la crête blanchissante des collines. Une alouette chantait, mais si haut qu'on eût pris son chant pour le dernier soupir de quelque harmonie céleste. Cependant éveillée par le crépuscule, une

cloche lointaine se mit à sonner matines; mais pas une voix humaine ne lui répondait, et je ne sais d'où partait la sienne, car nul village, nul couvent n'était visible. Émanée de l'air, comme le cri de l'alouette, elle se mariait avec lui dans l'espace.

L'aube blanchit, l'aurore rougit à son tour, et le soleil enfin parut, imposant à la fois silence à l'airain des clochers et à l'oiseau du crépuscule. Je vis alors des tentes étinceler au loin dans la plaine comme un camp. Une grande multitude ondoyait alentour; je ne sais quoi de luisant scintillait au soleil. Était-ce une armée campée dans la solitude? C'était une armée de moissonneurs, qui pour épées brandissaient leurs faucilles.

Je fus reporté tout d'un bond par ce coup de théâtre au vieux Booz, à la jeune Ruth, à toutes ces scènes patriarcales d'Israël, dont je retrouvais une image à la porte de la cité papale. J'approchai : l'illusion s'évanouit devant une réalité, hélas! bien peu patriarcale, car rien ne l'est moins que la Campagne de Rome.

Ce qui me frappa tout d'abord et m'attrista

profondément, c'est le silence des moissonneurs. Chacun faisait sa tâche en mercenaire: pas un chant, pas un rire n'égayait l'ouvrage. Quelle différence avec nos moissons! Quelle gaieté chez nous dans les rangs des travailleurs! Quels rires à midi sous les tilleuls qui ombragent le repas champêtre! Et quand le soir ramène aux granges du village le char pliant sous les gerbes et couronné de rubans et de fleurs, que de cris, que de chants, quelle joie dans l'air! Les chansons, j'en conviens, ne sont pas poétiques, ni la musique harmonieuse; les voix des chanteurs ne sont même pas toujours d'accord; mais leur franche gaieté met en train, et le cœur s'épanouit d'aise à leurs concerts rustiques, comme le poumon se dilate à l'air léger des montagnes.

Ici au contraire le cœur se serre. Tout est si morne, si muet, que je croyais voir les esclaves d'Appius ou de Lucullus moissonner, sous le bâton, le champ du maître. Le sort de l'esclave romain pouvait-il être plus misérable que celui du paysan libre qui a hérité sa place au soleil du Latium? Il l'était moins. L'avenir de l'esclave et son pain étaient assurés; il avait dans le chef

de famille, dans le *paterfamilias* antique, un protecteur-né qui à la vérité l'exploitait, mais qui du moins le nourrissait et l'élevait parfois au rang d'affranchi. Aujourd'hui le prolétaire est exploité comme l'esclave, et de plus il meurt de faim. Que la vérité est lente à détrôner l'erreur et la justice à porter ses fruits!

Nos moissonneurs pouvaient être huit à neuf cents, hommes et femmes, et pas une voix, pas un souffle ne s'échappait de cette multitude : on n'entendait que le bruissement des javelles et le cliquetis des épis sur les faucilles. Les travailleurs étaient rangés sur une ligne, et les alguazils à cheval (*caporali*) les surveillaient le bâton à la main, pour les exciter à l'ouvrage. Si quelque jeune fille (car il y en avait là plusieurs, déjà flétries et vieilles avant l'âge); si, dis-je, l'une de ces pauvres victimes succombant à la fatigue et à la chaleur, se reposait un instant, un mot dur et grossier des bourreaux la rejetait dans le rang, et sa jeune tête se courbait en silence sous l'ardeur du soleil. Un sourd murmure d'indignation grondait parfois dans l'armée révoltée de tant de brutalité, un geste menaçant y répondait, et tout

se passait sans orage. Le bâton pourtant n'est pas toujours oisif.

J'étais monté, pour contempler cette scène, sur un petit tertre en pain de sucre, couronné par une de ces tours féodales dont la Campagne de Rome est hérissée. Un chapiteau corinthien de marbre blanc était au pied; je m'assis dessus. La tour crevassée menaçait ruine au-dessus de ma tête, et je pouvais presque toucher de la main le clocher d'une petite chapelle située plus bas au bord du chemin. De ce point élevé je ne perdais rien de cette moisson gigantesque, scène imposante dans sa tristesse, poétique dans son silence; le mouvement uniforme et symétrique de ces deux mille bras avait je ne sais quelle puissance magnétique qui me captivait malgré moi, qui m'absorbait tout entier. C'était comme une fascination; je ne pouvais détacher mes yeux de la longue ligne mouvante des moissonneurs.

Un bruit lointain rompit le charme. D'autres moissonneurs s'avançaient sur la route au son de la cornemuse. Ceux-là avaient fait leur besogne et s'en retournaient joyeusement dans leurs montagnes; les Maremmes ont si peu d'indigènes que

les bras y manquent pour tout, et le blé y sécherait sur tige si les montagnards de la Sabine, de Lucques et des Abruzzes ne descendaient chaque année pour le faucher. C'est à ces mercenaires étrangers que sont abandonnés tous les soins de l'agriculture; ils labourent, ils sèment, ils moissonnent, et seuls ils président au gouvernement des troupeaux.

Aussi bruyants, aussi gais que leurs frères étaient mornes et silencieux, les nouveaux-venus étaient des Abruzzais, tout joyeux de regagner leur chaume natal. Ils cheminaient en désordre, chantant et dansant au son des cornemuses. Comme les *sonnaillères* des Alpes marchent en tête du troupeau avec leur grosse sonnerie, les musiciens, vêtus de peaux, comme les Cimmériens leurs ancêtres, ouvraient le cortége. L'âpre mélodie de la *sampogne* montagnarde faisait crier l'air autour d'eux, et la paix du désert en était toute troublée. Arrivés à la chapelle, ils se découvrirent, ils s'inclinèrent tête nue devant un plâtre de la Madone, et m'apercevant sur mon chapiteau, ils me saluèrent d'un hourra retentissant. La tour croulante en fut ébranlée dans ses fondements;

nichée dans les ruines, une nuée de corneilles fut débusquée par l'effroi, et s'enfuit à tire d'ailes.

Certes, pas un moissonneur païen n'eût osé poursuivre son voyage avant de s'être enquis avec sollicitude du vol dextre ou sinistre de la corneille fatale; le moissonneur chrétien se recommanda à madame la Vierge, et passa sans même remarquer l'oiseau prophétique, qui pourtant volait à gauche. Autre siècle, autre culte, mais la forme seule a changé. Le peuple romain croyait aux augures, le peuple napolitain croit au sang de saint Janvier : laquelle des deux superstitions a le pas sur l'autre? le progrès ici est-il bien sensible? Était-ce la peine en conscience que l'humanité vécût, combattît, souffrît dix-neuf siècles pour substituer à l'idolâtrie de la corneille augurale l'idolâtrie de la fiole miraculeuse?

Tandis que les montagnards napolitains passaient à mes pieds, en défilant leur chapelet, et en abaissant avec respect leurs chapeaux coniques devant la grossière image, les travailleurs semblaient à peine les avoir aperçus, et ils ne

s'étaient salués ni de la voix ni du geste, quoiqu'ils fussent des mêmes montagnes et peut-être des mêmes villages. On eût dit des écoliers qui tremblent sous la férule du pédagogue, en voyant passer des camarades en congé. L'ordre ni le silence ne fut troublé, et les blés n'avaient pas cessé un instant de tomber sous les faucilles.

Quelques traînards avaient atteint le sanctuaire champêtre d'un pas lent et maladif. Leur teint jaune et blafard, leurs yeux profonds et ternes, disaient assez que la fièvre estivale les consumait, et que le poison du mauvais air coulait dans leurs veines. Ils s'assirent épuisés, mourants, au seuil de la chapelle, suivant d'un regard douloureux ces compagnons, ces frères, qui les abandonnaient en chantant, qui regagnaient sans eux leur toit et leur famille. Le *dulcis moriens reminiscitur Argos* me revint en mémoire, et mes entrailles s'émurent d'une grande pitié. Infortunés! chassés de leurs rochers par la misère, ils étaient venus chercher aux Maremmes du pain pour eux et pour leurs enfants, ils n'y avaient trouvé que la fièvre et la mort! Ainsi pour eux s'accomplis-

sait le proverbe populaire si cruellement vrai dans sa sanglante ironie : *Aux Maremmes on s'enrichit en un an, et l'on meurt en six mois.*

Aussi indifférents aux douleurs de leurs compatriotes qu'à leur joie, les travailleurs n'avaient pas plus d'attention pour les souffrances des uns que pour les chansons des autres; l'ouvrage allait toujours, les alguazils parcouraient les rangs, et les javelles jonchaient la terre. Les malades seraient morts là sur la place, qu'il n'y aurait pas eu pour eux un regard. On en voit tant mourir qu'on n'y prend plus garde; l'œil se fait à cela comme il se fait à tout. La fièvre n'est qu'une des chances du voyage; c'est une loterie où chacun met; l'un tire blanc, l'autre noir; ceux qui échappent s'en vont en chantant, les autres se traînent et meurent sur les chemins.

Les extrêmes sont mauvais pour le cœur, ils le dépravent; la misère rend égoïste et dur autant que la richesse : l'instinct impérieux de conservation est trop éveillé, trop irrité par les difficultés du moment, trop préoccupé des incertitudes du lendemain pour s'attendrir aux larmes d'autrui. On a assez de ses propres maux sans

s'appitoyer sur ceux du prochain, et il n'est pas vrai que les dangers communs lient toujours ceux qui les ont courus ensemble. Il y a dans la vie des jalousies de malheur comme des jalousies de métier; et il est aussi prudent d'éviter un homme sur sa route de douleur que sur sa route de prospérité.

Or, telle est précisément la condition des moissonneurs de la Campagne de Rome, qu'ils se rencontrent sans cesse sur la même route, et courent la même carrière, les mêmes périls. Et si à cela vous ajoutez l'habitude qui suffirait à elle seule pour endurcir les natures les plus tendres, et l'amour du lucre, *auri sacra fames*, cette soif inextinguible qui dessèche les cœurs, mais qu'ici le besoin légitime, il faudra bien reconnaître que cette insensibilité qui révolte, que cette philosophie d'airain comme le ciel de la canicule, ne sont que trop, hélas! selon les lois de la nature humaine C'est une bien triste réalité, mais qu'y faire? La société ne nous fait pas meilleurs.

La vie de ces hommes est misérable. Nés sur les rochers de l'Abruzze, ils les déchirent en vain pour leur arracher quelques épis dont le fisc leur

vole la moitié : force est bien d'émigrer. A époques fixes ils fondent par nuées sur les Maremmes, affrontant la fièvre et la mort pour quelques écus que tous ne rapportent pas à leur famille.

J'ai traversé plusieurs de ces villages abruzzais dans la saison de l'émigration ; rien sous le soleil ne peut donner l'idée d'un tel dénûment, d'une telle désolation. Juchés pour la plupart sur des hauteurs inaccessibles, comme des nids d'aigles, et comme eux battus par tous les vents, on les prendrait pour des lieux maudits où la peste aurait passé. S'il n'y a pas la peste, il y a la famine. Quelques femmes, des vieillards moribonds, des enfants au berceau, sont les seuls habitants des chaumières. Pas un visage d'homme ne les anime, pas un bras d'homme ne les défend. Des charrues renversées sont éparses dans les cloaques qu'on appelle rues, et où se traînent pêle-mêle les pourceaux et les enfants ; les femmes filent sur leur porte en chantant d'une voix lugubre des airs plus lugubres encore. Les vieillards cherchent un dernier rayon de soleil avant de mourir ; et le pasteur de ce lamentable troupeau est pour l'or-

dinaire quelque vieux prêtre plus pauvre que les autres, et qui ne peut rien offrir à leur misère que le paradis. Privés les uns de leur fils, les autres de leurs époux, qui leur vont conquérir un morceau de pain au péril de leur vie, ils les attendent avec anxiété, comptant les jours, les heures, priant pour eux la Madone; et quand la troupe enfin revient des Maremmes, les vieillards sont abandonnés, les femmes escaladent les rochers pour voir de plus loin les voyageurs gravir le sentier tortueux; elles soulèvent leurs nourrissons dans leurs bras, leur œil ardent interroge avec angoisse les rangs éclaircis par la fièvre, et le désespoir des veuves et des orphelins se mêlant aux cris d'allégresse, empoisonne toutes les joies du retour.

Voilà ce qu'on voit à chaque pas dans ces tristes montagnes où si peu suffirait à l'homme, et ce peu même il ne l'a pas. Ce qui est vrai pour l'Abruzze l'est pour la Sabine, pour toutes les parties de l'Apennin dont les populations émigrent. Les princes italiens voient ces calamités, et leur brutale incurie ne sait appliquer aucun remède à de si grands maux. L'Église n'est ni plus habile

ni plus humaine. Tout ce qu'elle fait pour les travailleurs qui viennent cultiver et moissonner ses domaines, c'est de les enterrer quand ils y meurent. Une confrérie s'est fondée à Rome dans ce but; elle a son siége et son église au bord du Tibre, derrière le magnifique palais Farnèse, et porte le nom lugubre de Compagnie de la mort. Elle parcourt de temps en temps le désert pour disputer les cadavres aux corbeaux et aux chiens; armée d'un grand sac de cuir noir, elle les transporte en terre sainte pour les y ensevelir. Plus d'un pèlerin venu des terres lointaines pour baiser les parvis de Saint-Pierre a subi le sort du montagnard : la mort l'a frappé à la vue même de la grande Coupole, et, ramassés par la sombre confrérie, ses os blanchissent sous le ciel étranger.

Il est affreux de dire que l'on ne meurt pas seulement de mauvais air dans ces solitudes empoisonnées, on y meurt aussi de faim, et cela non seulement dans la Campagne, mais jusque dans la capitale du monde chrétien. J'ai vu moi-même un homme des montagnes évanoui d'inanition sous le portique du magnifique palais Massini; un autre expirait sur les marbres mêmes de Saint-

Pierre, et l'orgue emplissait d'harmonie la basilique insensible; le prêtre célébrait la messe; l'encens fumait; les cent douze lampes d'argent brûlaient au tombeau de l'apôtre, et un chrétien mourait de faim au pied de cet autel, tout brillant d'or et de pierres précieuses. Voilà ce qu'on a fait à Rome de la religion du Crucifié.

Cependant la bande joyeuse des Abruzzais avait disparu dans le lointain, semant la route de ses malades et de ses morts; leurs confrères en labeur n'avaient pas quitté le travail, et les blés tombaient toujours sous les faucilles. La chaleur était devenue terrible, les cigales criaient dans les ronces; l'ouvrage n'en allait pas moins grand train; l'immense ligne des moissonneurs avait replié circulairement ses ailes; et, prenant le champ d'or en flanc, elle décrivait un croissant de huit à neuf cents pas de développement. Ce tableau mouvant était aussi varié par la diversité des costumes qu'imposant par ses dimensions colossales, je n'en pouvais arracher mes yeux. Mais si à distance il m'avait paru biblique, qu'il l'était peu vu de près! Booz, le chef de famille, l'homme à la main libérale, était

figuré là par l'argousin brutal, et Ruth, la jolie glaneuse, se fût présentée dans toute sa grâce et sa beauté, qu'elle eût été repoussée impitoyablement. Ouvriers et gardiens, il n'y avait là que des mercenaires; l'œil du maître ne s'y sentait point.

Il est presque sans exemple qu'un grand seigneur romain ait dérogé jusqu'à mettre le pied sur ses terres. Voici comment cela se passe. Un prince, un duc possède dix, vingt fiefs, quelquefois plus : les Doria en possédaient quatre-vingt-dix, les Borghèse autant; on les afferme à une classe de gens appelés marchands de fermes, *mercanti di tenute*. Or ces entrepreneurs terriens exploitent en grand et de loin l'industrie agricole; ils vivent dans les villes en gentilshommes, et se font représenter dans les champs par des facteurs (*fattori*) ou intendants, qui eux-mêmes ont leurs représentants subalternes dans les argousins (*caporali*). Cette gestion par cascades est à peu près la même dans toute l'étendue des Maremmes. Je vous laisse à juger, mon cher ami, à quel point une telle hiérarchie est funeste au développement de l'agriculture, de la mora-

lité, et combien tout cela est peu patriarcal. Des propriétaires qu'on ne voit jamais, des intendants fripons, des alguazils brutaux, des mercenaires de passage, s'abattant sur les champs comme des nuées de passereaux, et s'envolant comme eux après la récolte, quand la fièvre et la faim les ont épargnés; aucun lien possible, nuls rapports, nulle intimité, nulle communauté en rien : tel est l'état social des Maremmes.

Si, au point de vue politique et moral, ce spectacle est triste, il n'en est pas moins attachant au point de vue pittoresque. L'observation rigoureuse et la longue habitude d'un pays, en mettant à nu le fond des choses, déflorent tout; en donnant plus de lumières, elles ôtent des illusions charmantes, et gâtent le plaisir des yeux par les arrière-pensées de l'esprit. Mais quelque amère que soit trop souvent la coupe du savoir, il faut bien se résigner à la vider jusqu'à la lie; c'est la loi de l'humanité; la connaissance du bien et du mal a été dès le commencement infligée au père des hommes par le père de l'univers : mythe profond, symbole douloureux, qui représente l'homme aux prises dès le berceau

avec sa propre science, se débattant comme un enfant rétif sous les lois de sa nature et de la nécessité. Émanation pure et mystérieuse de l'Orient, la mythologie biblique ne le cède à aucune autre en poésie, et les dépasse toutes en grandeur.

Enfin je quittai mon chapiteau, et je continuai ma route vers Rome. La Campagne était en pleine récolte; des scènes du même ordre et du même style frappèrent tout le jour mes yeux : ici c'était un nouveau camp et une nouvelle armée; là un énorme chariot gémissait sous les gerbes, et, tiré par des buffles, traversait lentement le désert; ailleurs le pavé brûlant de la voie latine servait d'aire aux chevaux fougueux qui foulaient l'épi; plus loin, une troupe de moissonneurs épuisés dormaient au murmure d'une fontaine jaillissante, à l'ombre de quelque pin-parasol qui gazait l'ardeur de la canicule. Accablé moi-même de lassitude et de chaleur, je me jetai sur une javelle; une vipère en sortit et me chassa : ainsi le repos même est mortel dans ces solitudes pleines de tous les dangers.

Le soir, une nouvelle décoration m'attendait. La Campagne s'illumina de mille clartés, que je

pris d'abord pour le feu des bivouacs. Je me trompais ; c'étaient des torches. L'usage est d'en placer sur les blés entassés dans l'aire, et la plaine était semée d'autant de ces flambeaux rustiques que le ciel avait d'étoiles. Ce spectacle, d'un effet magique, m'en rappela un du même genre, mais encore plus magnifique, que j'avais vu en Sicile l'année précédente. C'est la coutume en Sicile, comme au reste dans la Campagne de Rome, de couper les blés à moitié tige, et d'allumer après la moisson, pour fumer les terres, le chaume resté sur pied, *restucci*. Or, une nuit, du haut de l'Etna, je vis incendier de cette manière la plaine de Catane, maremme immense qui se déroulait à mes pieds comme un champ de feu.

Telles sont, mon cher ami, les scènes de la moisson romaine. Où l'agriculture a-t-elle tant de majesté, tant de grandeur? Le prestige des lieux et des noms s'attache à tout; les travaux, les soins les plus vulgaires, s'ennoblissent sous le soleil latin. En vain le mercenaire étranger conduit-il d'une main vénale cette charrue classique, jadis guidée par les Cincinnatus; héritier des laboureurs-consuls, il ignore en vain leur

gloire et la sienne; en vain ignore-t-il que la race de ces taureaux qu'il gouverne avec insouciance ornait en d'autres âges les sacrifices de Jupiter-Latial; que ces prairies qu'il fauche furent des cités; ces épis qu'il abat, des légions qu'abattit la mort; au milieu de tous ces poëmes, le mercenaire brille lui-même à son insu d'une auréole de poésie; on parle de lui sur la terre, les poëtes le chantent, les peintres le peignent, et, mêlée à tant de ruines, sa misère s'agrandit en s'associant aux misères romaines.

Ce qu'il y a de plus grandiose avec la moisson dans l'agriculture des Maremmes, c'est le gouvernement des troupeaux. Pas plus que le moissonneur, le pâtre n'est indigène; descendu comme lui des montagnes dans la saison des neiges, il y remonte au printemps, et ses troupeaux avec lui. Je les connais bien ces pâtres, et ils me connaissent aussi, car nous avons passé bien des jours ensemble dans les solitudes qui sont leur royaume. C'est une race inculte, mais franche et hospitalière, et plus d'un partagea avec moi sa hutte de chaume et son pain noir. La vie nomade et aventureuse, la suzeraineté du pâturage,

la domination des troupeaux, impriment à leur caractère une énergie, une audace, une indépendance, que n'a point le moissonneur, plus esclave des hommes et plus tyrannisé. Roi du désert, le pâtre se promène en roi dans son empire. A cheval et la lance au poing, il mesure d'un œil ardent l'horizon sans bornes, et rien n'échappe à sa vigilance. Malheur au taureau rebelle, à l'étalon révolté, qui jettent le désordre au sein du troupeau! Le fer aigu se teint de leur sang, ils rentrent confus dans le devoir; et la brute indocile et vaincue a reconnu dans l'homme son maître, elle subit son joug en silence.

Ces mœurs solitaires sont d'un autre monde et d'un autre âge; les pensées, les émotions qu'elles inspirent, on ne les connaît point ailleurs, et rien dans ma longue odyssée italienne, si ce n'est peut-être quelques sites de la Calabre et de la Sicile, rien n'a laissé en moi des souvenirs aussi chers, aussi profonds. C'est avec ravissement, avec bonheur, que je me reporte encore aujourd'hui à ces journées de solitude passées dans ces lieux sauvages, tête à tête avec la nature, face à face avec ce Dieu mystérieux, uni-

versel, invisible, de qui émane toute pensée, à qui retourne toute émotion!

Le désert déroulait devant moi ses merveilles toujours les mêmes, toujours variées; et si l'homme m'y apparaissait de loin en loin, c'était sous la forme du pâtre au galop dans la prairie, ou couché rêveur sous un pin. Quelquefois un troupeau effarouché fuyait devant moi avec le fracas du tonnerre; le bruit se perdait dans l'immensité de l'espace, et le silence renaissait plus vaste et plus profond.

Les troupeaux ne fuyaient pas toujours. Le buffle, à l'œil hagard, me disputait souvent le passage; les molosses du pâturage me voyaient de mauvais œil; brandissant la queue, creusant du pied la terre, le taureau menaçant fondit plus d'une fois sur moi; mais, l'ennemi dispersé, la double émotion du danger, du combat ajoutait à l'ivresse du grand air et de la liberté. J'aimais à me comparer au roi Manfred fugitif, affrontant aux plaines de Pouille les mêmes ennemis et les mêmes périls.

O mes amis, cette vie agreste a des charmes, et je la regrette souvent avec amertume. L'at-

mosphère du monde alourdit le cœur; l'air du désert le vivifie, et le rend plus accessible à tout ce qui est simple et primitif.

Je vous ai décrit une moisson dont je fus témoin, permettez-moi maintenant de vous raconter une chasse où je fus acteur, et qui achèvera de vous initier aux mœurs des Maremmes.

Conduit par le cours de mes pérégrinations aventureuses dans un vaste fief (*tenuta*) des Corsini, situé à l'extrême frontière des Campagnes romaines, j'y avais trouvé une hospitalité rare chez le facteur, seul habitant du *palazzo;* là tout ce qui n'est pas hutte est palais. Après quelques jours de repos, mon hôte voulut me donner une fête; un matin donc, me ménageant une surprise, il me fit monter à cheval avec lui dès la pointe du jour, sous prétexte de visiter près de là, sur la montagne, les ruines d'une abbaye de bénédictins, anciens seigneurs de la contrée. Nous ne tardâmes pas à nous engager au milieu des précipices d'un chemin escarpé et rocailleux, où nos juments sauvages, quoique exercées, trébuchaient à chaque pas. Après une montée très rude, nous atteignîmes le pied de deux tours

carrées, dévorées par le lierre et par les années; l'une était le clocher de l'abbaye, l'autre sa forteresse, et cette dernière porte au faîte, en guise de créneaux et d'archers, un arbre énorme suspendu dans l'air comme ceux des jardins de Babylone. Le mot de forteresse vous étonne à propos d'un cloître; situé près des côtes et dans une solitude absolue, celui-ci avait à repousser les assauts des corsaires africains, dont ses trésors allumaient la convoitise. Cette idée de trésor a même survécu aux moines : elle s'attache à ces ruines ignorées du monde; elle enflamme l'imagination du montagnard, et il n'est pas autour du couvent un pied de terre qui n'ait été tourné et retourné cent fois par la bêche avide.

Comme je parcourais l'église écroulée et ses autels renversés, m'abandonnant à cette tristesse vague qu'inspire le spectacle du néant des choses, un bûcheron sortit de la forêt voisine, et m'abordant d'un air mystérieux : « Je vois bien, me » dit-il, que votre seigneurie est venue reconnaître » le pays, et qu'elle sait où est le trésor.—Je le sais » en effet, lui répondis-je, le voilà là-bas. » Et je lui montrai du doigt un champ de blé qui s'éten-

dait à nos pieds dans la plaine. Il me comprit, mais ne me crut pas ; secouant la tête d'un air narquois, il rechargea sa cognée et se renfonça dans le bois.

Nous remontâmes à cheval ; mon hôte me conduisit à travers un dédale de sentiers percés dans l'épaisseur des yeuses, à une clairière qui s'ouvrit brusquement devant nous, et où s'offrit à moi un spectacle aussi pittoresque qu'inattendu : plus de vingt pâtres vêtus de peaux de chèvres et armés de fusils nous y attendaient. Ils portaient au cou, en guise de cors de chasse, des cornes de buffles et de taureaux ; leurs chapeaux en pain de sucre étaient ornés de rubans, et leurs sandales (*calandrelle*) de peaux comme leurs habits, tenaient à leurs pieds par des cordons de crin. Il ne manquait à leur ceinture de cuir que des pistolets et des poignards pour représenter fidèlement une de ces comitives calabraises où s'inspira le génie farouche de Salvator Rosa. Couchés pêle-mêle avec leurs chiens, ils nous saluèrent par une grande clameur, à laquelle répondirent par des hurlements de joie et d'impatience les molosses du désert et les échos de la montagne.

Les rôles distribués, la chasse commença.

Ici encore il faudrait le vers nerveux et figuré de ce pauvre Joseph Delorme que nous avons perdu. Dieu! que les tirades sacramentelles des Thompson et des Saint-Lambert sont froides, prosaïques, comparées à ces réalités sauvages et retentissantes! Chante qui voudra les piqueurs galonnés, les parcs émondés et les bois tondus; moi je préfère les pâtres velus des Maremmes et ces solitudes redevenues primitives, tout en restant peuplées des ruines et des souvenirs de tous les âges.

Tout le monde était à pied, seul j'étais resté à cheval. L'ardeur des chiens avait gagné ma monture; ses naseaux fumaient comme un volcan, et le vent me fouettait au visage les flots de sa longue crinière; armé contre les sangliers, et mesurant de l'œil les précipices, j'aimais à me sentir emporté par elle à travers les rochers et les bruyères, et le danger exaltait en moi la volupté de la vitesse.

La chasse me ramena près du couvent. Vaincu par la beauté du site, je mis pied à terre; et laissant paître mon cheval en liberté, j'allai

m'asseoir à la pointe d'un rocher debout au sommet d'une crête aiguë qui commande toutes les autres; quelques vestiges d'art et le nom de promenoir, *passeggio*, qui est resté à ce lieu solitaire en révèlent assez l'antique destination. Les moines ne pouvaient, en effet, choisir un plus beau but de promenade. Au-dessous de moi l'église et la forteresse monacale étalaient leurs décombres; au-dessus d'elles s'étageait en gradins une riche forêt de chênes verts. La mer battait le pied de la montagne, où elle s'est creusé une baie charmante entre deux hauts promontoires dont l'un est couronné d'une tour de garde.

De la cime de mon rocher je dominais deux plaines d'un aspect également sérieux et triste: la Maremme, à l'orient, avec ses étangs, ses bois, ses fleuves, ses pâturages, avec sa solitude enfin, et ses aspérités verdoyantes prolongées jusqu'aux monts neigeux de Santa-Fiora; à l'occident, la mer, autre solitude, autre plaine sans bornes, où pointaient çà et là quelques îles. La plus fameuse, la seule qui entre toutes les autres ait un nom dans l'histoire, l'île d'Elbe dressait au

loin sur l'horizon ses montagnes bleues. Un temps plus clair m'eût laissé voir la Corse.

Mais le ciel s'était par degrés obscurci; la mer était d'un vert sombre, la terre sans soleil; et tout ce paysage était terne et morne en son immensité. Les chênes de la montagne, agités par les vents, imitaient par leur bruissement sourd le murmure lointain des cascades; une forêt de pins, déroulée le long des grèves comme une ceinture mouvante, gémissait plus bas dans la plaine, exhalant jusqu'à moi je ne sais quelle mélodie vague, quel soupir aérien qui mourait et renaissait toujours. A toutes ces harmonies la mer unissait la sienne, et quand la rafale brisait les flots blancs d'écume contre les récifs de la côte escarpée, leur grande voix couvrait toutes les autres.

Cette nature lugubre, ces bruits continus et monotones de la solitude, le vent du nord, la mélancolie des cieux, des flots et des Maremmes, toutes ces choses tristes me jetèrent dans la tristesse; et des émotions violentes dont j'avais l'âme encore tout ébranlée, je tombai dans une rêverie profonde et douloureuse. Je me mis à songer

à ce monde dont j'étais si près et si loin; à ces fêtes brillantes que j'avais quittées pour cette nature austère; à ces femmes belles et parées; parmi lesquelles on n'en cherche, on n'en voit qu'une, qui n'est pas toujours la plus belle, mais devant qui toutes les autres s'effacent et disparaissent. Tout saignant encore d'une rupture de la veille, et récriminant avec le passé, mon cœur demandait compte au ciel de ses étoiles tombantes, à la terre de ses feux follets, au temps des illusions qu'il effeuille une à une de sa main glacée. Citant Dieu même à ma barre, je le prenais à partie, je lui demandais le mot de la grande énigme de la vie, je l'accusais de tous les maux qui nous frappent et qu'il pouvait nous épargner. Affections trahies, passions éteintes, regrets cuisants, invincibles doutes, et les angoisses du jour, et les incertitudes du lendemain, tout le cortége, en un mot des déceptions, des douleurs humaines, apparaissait devant moi et passait lentement sous mes yeux. Et (faiblesse étrange!) rappelant alors avec larmes ce que j'avais fui naguère avec joie, je m'envolai par l'esprit vers les montagnes de la patrie. A quoi bon, me disais-je, quitter ses lacs et

ses vallées natales pour s'asseoir au foyer de l'étranger, pour user sa jeunesse dans des voyages sans fin? Heureux l'enfant des Alpes! Heureux l'homme simple que le même chaume voit naître, vivre et mourir au bord du lac paternel! Le voyage a des ravissements indicibles, mais il a aussi des heures d'abattement et de tristesse où le cœur défaille; où l'isolement tue; où, las de changement, on aspire malgré soi au repos du foyer domestique, aux douceurs de la famille; où, saisi d'un dégoût universel, d'une lassitude immense, on se laisse énerver en des contemplations maladives; où l'on préférerait à l'action l'immobilité de la tombe, le néant d'un éternel silence à toutes les gloires de l'univers.

Mais que fais-je? Je dois vous parler des Maremmes, et c'est de moi que je vous entretiens, c'est moi, non les pâtres que je mets en scène. Pardonnez au voyageur l'égoïsme de ses souvenirs; ils lui sont si présents encore à cette heure, qu'il en subit malgré lui l'empire. L'homme est un miroir où se reflète la nature : riante elle l'égaie, sombre elle l'attriste; et à la mémoire des lieux s'attache la mémoire des impressions qu'ils ont

fait naître. L'une s'éveille par l'autre, et leur union est si étroite, si intime, qu'elles se confondent dans une indivisible unité.

Cependant la montagne retentissait du fracas des cors et des aboiements des chiens. Rapprochée de moi par la poursuite du sanglier, la chasse me tira de ma rêverie et me rejeta par une transition brusque et piquante de la contemplation dans l'action, du repos dans la mêlée. Je dis mêlée, car la chasse des Maremmes est un véritable combat. Déjà le sang avait coulé des deux côtés; trois chiens éventrés et un chasseur blessé grièvement gisaient sur le champ de bataille. Acculé dans sa bauge, le sanglier, traqué, mais terrible encore, menaçait les assaillants de ses formidables défenses : un coup de fusil l'abattit. Un chevrier eut la gloire de ce coup décisif, il en eut aussi le profit, c'est-à-dire la hure, trophée dont il était plus fier qu'un grenadier français d'un drapeau prussien.

Un sanglier abattu, un autre était levé. *Uno avulso, non deficit alter;* car ces bois en sont pleins, et toute la journée se passa dans l'ardeur d'une campagne où tout combat fut une victoire.

Le soir réunit de nouveau l'armée dispersée. Convoqués au rendez-vous général par le cor impératif du maître chasseur qui gouvernait la fête en dictateur, nous reprîmes la route du *casale* (1), chargés de nos dépouilles opimes. La caravane descendait lentement à la file l'étroit sentier labouré par les sangliers; la nuit était claire et fraîche, le ciel rayonnait d'étoiles, les feux des pâtres rougissaient les ruines.

Mais des feux plus ardents rougissaient le ciel. Ce n'étaient plus les torches allumées sur les blés de la plaine, c'étaient des forêts brûlant au front des montagnes. Ce vaste incendie, cette illumination magnifique n'avait pourtant qu'une cause et un but bien vulgaires : on faisait de la potasse (2). Ainsi, pour n'être dans ses moyens ni

(1) Le *casale* est la maison de ferme, appelée emphatiquement *palazzo*, parce qu'elle sert d'habitation au fermier, ou plutôt au facteur qui le représente. C'est la seule de la *tenuta*. Les pâtres ont des huttes de chaume et les moissonneurs des tentes. Ainsi une terre de vingt, trente milles (il y en a de plus grandes), n'a qu'un seul corps de logis.

(2) Un marchand achète pour huit ou dix mille écus de bois dont il est maître absolu, et qu'il incendie pour en avoir la cendre. On charge cette cendre dans des sacs comme le blé, et on l'embarque pour Livourne.

sage ni prévoyante, l'industrie des Maremmes n'en est pas moins admirable au point de vue pittoresque : ailleurs si prosaïque, elle est là, comme l'agriculture, comme tout le reste, poétique et grandiose. Cette dixième muse du siècle, dont nos aïeux ne se sont guère avisés, et que miss Martineau installa naguère sur le Pinde anglais, l'économie politique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, fait et ensevelit dans les solitudes romaines des poëmes que le monde ignore, qui sont perdus pour lui, et dont l'aristocratique Sapho d'Albion n'a pas même rêvé la grandeur altière et sauvage.

Cette illumination gigantesque me reporta tout d'un vol à d'autres montagnes et à d'autres temps. La nuit de la Saint-Jacques, les Alpes de l'Oberland se couronnent de feux, en mémoire de la victoire de Vilmergen, à moins qu'avec des érudits plus poétiques on ne fasse remonter cette coutume au culte de Vesta dans l'Helvétie. Quelle que soit leur origine, les feux de la Saint-Jacques sont une des merveilles de la Suisse. Un soir j'étais monté, pour les mieux voir, sur le sommet du Niesen, pic de six mille pieds situé entre la

vallée d'Adelbode et le lac de Thun. Le spectacle commença avec les premières ténèbres : le cône tronqué du Stockhorn s'illumina le premier, et après lui toutes les hauteurs du Simmenthal, toutes celles du Kienthal, du val de la Kander, jusqu'à l'Altels et à la Blümlis-Alpe; et à l'autre rive du lac, les trois pics du Ralligstoech et du Mont-Beat, si pittoresquement découpés en diadème. La couronne éblouissante se réfléchissait dans les ondes.

Les sommités les plus voisines fumaient comme des autels; les plus éloignées s'allumaient une à une, comme des candélabres, et la perspective étincelante se prolongeait si loin dans l'espace, qu'on n'aurait pu dire si les dernières lueurs étaient des feux ou des étoiles. Les géants glacés des hautes Alpes, et par-dessus tous la Vierge et le Moine, se dressaient dans l'ombre au milieu du cercle enflammé. Leur tête blanche et livide n'avait pas d'autre auréole que les astres du ciel.

Les vallées étaient sombres; la voix des torrents et des cascades grondait sourdement au fond des abîmes. La nuit, qui jusqu'alors avait été paisible, devint orageuse. Attisant l'ondoyant

incendie, le vent l'étendait au loin, l'éparpillait en gerbes, le balançait au flanc des montagnes, comme une ceinture de feu.

Mais revenons à nos Maremmes.

Nous avons laissé la caravane occupée à descendre l'obscur sentier. De retour au *casale*, chiens et chasseurs se réunirent, comme les Grecs sous la tente d'Achille, autour de l'âtre immense où brûlait un chêne, et où rôtissait un sanglier tout entier. On parla de la journée, des coups heureux, des dangers bravés, et, fortement éclairées par la flamme rougeâtre et vacillante, toutes les physionomies étaient en jeu. Après la chasse, la superstition : on raconta des histoires d'apparitions et de trésors; chacun avait la sienne, et j'appris ainsi la légende de chaque ruine, de chaque montagne, de chaque bois. Toutes ces imaginations méridionales étaient ébranlées, toutes ces âmes crédules avaient la foi; agitées d'espérances ou d'alarmes également fantastiques, leur naïveté champêtre ouvrait sans le savoir, à mes yeux, bien des sources de poésie, et me révélait bien des mystères inconnus et profonds.

Le premier sentiment du pâtre romain vis-à-vis

de l'étranger est la défiance ; mais la bonhomie l'apprivoise : une fois à son aise, il se livre, il est plein de cordialité; son esprit est délié, comme celui de tous les montagnards, et sa conversation pétillante de saillies. Curieux, il interroge; méfiant, il doute; railleur, il tend des piéges et rit sous cape, ou, comme disent les Italiens, sous la moustache, *sotto baffi*. Ce *sub-risus* équivoque est le trait distinctif de sa physionomie, comme la méfiance et l'amour du merveilleux composent le fond de son caractère.

La *cena* vint suspendre le cours de mes observations. Après le souper, je me retirai dans une vaste salle démeublée, mais hérissée en revanche d'armoiries princières, qui me servait de chambre à coucher, et d'où j'entendis l'essaim des bergers se disperser dans la métairie : chacun regagnait sa hutte. Ainsi finit pour moi cette journée d'aventure, d'émotion, et je m'endormis au tintement des sonnettes du pâturage, à l'éclat des feux-follets qui sautillaient dans la plaine.

Arrivé là, mon cher ami, je sens qu'en vous écrivant j'entame à peine l'écorce des choses, et cette impuissance me contriste et me décourage.

On voit ce qu'on veut peindre, on sent ce qu'on veut dire, et l'on peint faux, et l'on dit mal. La langue humaine n'atteint à rien d'intime; elle vit d'à-peu-près; la précision rigoureuse lui est interdite. Toujours à côté, jamais au centre du sujet, elle le côtoie plus qu'elle n'y pénètre, et n'en saurait exprimer l'essence; de là l'impossibilité de ces communications parfaites entre une âme et une âme, que l'on rêve dans l'âge des illusions, dont on poursuit quelque temps la chimère, mais que plus tard, instruits par de tristes expériences, on finit par reléguer dans les *desiderata* de la vie humaine.

Une fois surpris, ce sentiment d'impuissance, d'où naît l'isolement et trop souvent l'égoïsme, ébranle beaucoup la foi qu'on peut avoir dans la parole écrite, et ôte du charme à l'intimité. A quoi bon tant d'efforts pour n'arriver qu'à des résultats incomplets? Mieux vaut enfouir son trésor, comme le serviteur paresseux, et s'enfermer en soi-même.

Ce n'est pas seulement dans les émotions intimes et personnelles que la parole échoue; les objets matériels même, elle est inhabile, je

ne dis pas à les peindre, mais à les décrire. A peine lui est-il accordé d'en donner une idée confuse. Ces Maremmes, par exemple, tous ces sites romains que je porte en moi, si présents encore, si vivants; ces paysages incomparables que je crois avoir toujours sous les yeux, qui sont, en un mot, comme une partie de mon être, je m'obstine et me fatigue en vain à vous en représenter l'image; j'assemble en vain des mots, j'imagine en vain des formes, j'ajoute en vain des sons à des sons; je sens moi-même combien tout cela est insuffisant; et je me flatte si peu de vous avoir amené à mon point de vue, qu'il ne me sera même jamais bien démontré que vous n'ayez pas vu juste le contraire de ce que je voulais vous faire voir.

Cette absence de certitude, ce doute intérieur sont plus qu'il n'en faut pour paralyser la plume: aussi me tombe-t-elle des mains. Je m'abstiens de vous promener plus long-temps dans cette Campagne de Rome, que je n'espère pas vous avoir fait connaître. Je voulais vous introduire dans ces tours de garde, forteresses du désert, dont la rude hospitalité du soldat m'ouvrit si souvent les

portes, je voulais vous faire gravir avec moi la montagne de Circé, toute bardée de murs cyclopéens, et du haut de laquelle on contemple à la fois et du même regard deux des merveilles de l'Italie, le Vésuve et la coupole de Saint-Pierre; mais j'y renonce, et je me réfugie pour le moment dans le silence de mes impressions individuelles.

Il faut qu'en terminant je vous fasse un aveu; il y a dans cette lettre plus d'égoïsme que vous ne pensez. Exilé de cette Italie que j'ai tant parcourue et tant aimée, je me console de mon exil en vous parlant d'elle, comme on aime à s'entretenir d'une amie absente. Enraciné désormais dans ce Paris, dont le Dante aurait fait un enfer de boue et de bruit, une voix impitoyable me crie incessamment aux oreilles : Tu n'en sortiras plus! Et quand je songe qu'il y a sous le ciel une Italie, une Sicile, des ruines de Syracuse, des temples d'Agrigente, des mers d'Amalfi, une Campagne de Rome, et que je n'y suis pas, et que je suis à Paris, où il pleut, où il neige, où le froid nous glace, où le soleil n'a pas paru depuis une longue semaine, je me surprends quelquefois à maudire les nécessités de la destinée.

Pâtres des montagnes, moissonneurs des plaines, vous qui m'avez si souvent abrité sous vos tentes, nourri du lait de vos troupeaux, que ne suis-je errant encore parmi vous! Au coin de l'âtre où l'hiver m'enchaîne, je songe avec ravissement à ces jours d'ivresse et de liberté, passés avec vous sous le soleil latin. Je suis né, j'ai grandi au sein de la nature, elle eut mon premier amour, et c'est vers elle toujours que s'envole ma pensée quand mon âme est triste. Jeté seul et désarmé au milieu d'un monde où il me faut tout conquérir, je n'ai pas encore trouvé sur ces mers convulsives mêmes un écueil où poser le pied. Je flotte au gré des vents du sort; la nuit qui m'environne est profonde, les phares qui me guidaient s'éteignent ou vont s'éteindre, et la terre où j'aspire est si loin que si la foi n'enflait ma voile, je perdrais l'espérance de jamais l'atteindre.

Pour vous, mon ami, qui avez doublé le cap, n'oubliez pas au port ceux qui sont en mer: jetez-leur quelques signaux amis, et dressez sur le rivage des autels à la fortune et à l'amitié. Adieu!

IV.

IV.

A M. Edgar Quinet.

Si vous voulez bien sortir de Rome avec moi, mon cher ami, nous prendrons ensemble la route du désert, et nous irons en nous promenant jusqu'à la montagne de Circé. Notre odyssée sera moins longue que celle du roi d'Ithaque, mais peut-être ne sera-t-elle ni sans aventures ni sans périls; il me sera doux de les courir avec vous. Le choix d'un compagnon de voyage est un évé-

nement capital; car un mot gauche, une exclamation déplacée, suffisent pour désenchanter le site le plus enchanteur. La première condition d'un bon compagnon de voyage est de parler ou plutôt de se taire à propos. Mais ce devoir du silence dont je reconnais si bien l'importance chez autrui, pardonnez-moi de ne pas le pratiquer moi-même à votre égard; je compte si peu me taire, que je ne vous ferai pas grâce d'un détail, d'une impression.

..... Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.

Vous pourrez bien, mon cher ami, me reprocher de ne point prêcher d'exemple, mais non pas du moins de vous prendre en traître. Cela dit, partons.

Avant de franchir la porte Saint-Paul qui doit nous conduire dans la Campagne, saluons en passant la majestueuse pyramide sépulcrale de Caïus Cestius, à l'ombre de laquelle reposent aujourd'hui les protestants morts dans la cité sainte, et auxquels l'intolérance théocratique veut bien faire à grands frais et à contre cœur l'aumône de quelques pelletées de terre devenue

profane par leur contact. Un souvenir plus touchant s'attache à ces lieux dévoués aux mânes : tous ces quartiers étaient habités au temps des Empereurs par ce qu'on appelle le petit peuple; or, ce petit peuple fut le premier à recevoir dans son sein fécond la semence vivace du christianisme; ces premiers chrétiens, ces premiers martyrs gagnaient modestement leur vie en vendant des corbeilles et du fourrage; or, telle est la persistance des habitudes populaires que cette partie de Rome est encore aujourd'hui occupée par des magasins de foin. Saint Paul fut décapité près de là sous les yeux des nouveaux sectaires, afin sans doute de les épouvanter par ce cruel exemple; la légende veut que sa tête séparée du tronc ait rebondi trois fois, et trois fontaines jaillirent de terre à l'instant comme pour laver le sang de la victime. Les fontaines coulent encore, consacrées par autant d'églises qui pourraient être remarquées partout ailleurs; mais la basilique de Saint-Paul qui s'élève trop près d'elles les écrase de sa magnificence.

Ce temple solitaire, immense, véritable basilique du désert, se dresse mélancoliquement au

bord du Tibre sur le tombeau traditionnel de l'apôtre qui lui donne son nom; cinq ou six empereurs et plus de trente papes y ont mis successivement la main. Ruinée par les Vandales, puis par les Sarrasins, et ensuite par un tremblement de terre, incendiée trois fois, dont une par le feu du ciel, on l'a toujours vue renaître de ses ruines comme le phénix de la fable; pourtant elle ne s'est point encore relevée de la dernière catastrophe qui l'a réduite en cendres. La lampe sacrée brûle au milieu des décombres, et les colonnes brisées, les murs noircis par le feu ne s'harmonisent que mieux avec la désolation du site et la tristesse des souvenirs. La solitude environne le temple, le presse de toutes parts; les palombes et les choucas, ses uniques habitants, ont repris possession des voûtes silencieuses d'où l'incendie les avait chassés.

Un vaste rocher rouge, probablement volcanique, et couronné d'un diadème de verdure, s'élève en face de l'église, et produit par sa forme et par sa couleur un effet merveilleux; quelques pins-parasol et deux ou trois cyprès sont jetés çà et là pour la décoration de ce paysage austère, et

le Tibre sinueux, *flexuosus*, comme l'appelle Virgile, le plus vrai de tous les peintres, le Tibre semble s'éloigner à regret des muets parvis que baignent ses flots jaunâtres, tant il décrit de courbes en descendant à la mer.

Nous allons suivre la même direction que lui et imiter sa lenteur. Mais faisons tout d'abord sur son cours une observation digne de fixer l'attention de la science géologique.

Le Tibre traverse la Campagne de Rome au fond d'une espèce de vallée qu'il s'est creusée lui-même et qui lui sert de lit. Or, et c'est le cas de tous les grands cours d'eau, il serait dans la nature des choses que cette vallée augmentât en largeur et en profondeur en approchant de la mer, puisque le Tibre, grossi par l'Anio et par tous les torrents de la plaine, croît nécessairement en force et en volume; chose étrange! c'est le contraire qui a lieu: la vallée tibérine diminue, bien loin d'augmenter, et disparaît même entièrement quelques milles avant Ostie. Ce fait semble prouver, et prouve en effet sans réplique, que le fleuve-roi coule depuis plus long-temps dans la partie de la Campagne qui sépare Rome des

monts de la Sabine que dans celle qui, de Rome, s'étend à la Méditerranée. On doit en conclure qu'il a suivi la mer dans sa retraite; que la mer, par conséquent, ainsi que je le disais dans une précédente lettre, battit un jour le pied des monts Sabins; que la Campagne de Rome était alors un vaste golfe, et que le volcan du Forum fut un volcan sous-marin.

Ainsi tout se meut, tout se transforme dans la nature comme dans l'humanité, et les premiers hommes, s'ils revenaient à la vie, ne reconnaîtraient plus le globe qu'ils habitaient. Dans le mouvement perpétuel des choses, des montagnes ont surgi du sein des plaines, des plaines ont englouti des montagnes : des îles, des fleuves ont paru et disparu tour à tour; ici l'Océan a couvert les terres, ailleurs il les a rendues à la culture; la charrue féconde ses sables long-temps stériles; des cités florissantes déploient leurs magnificences au fond de ses abîmes desséchés. Le changement et l'action ne sont donc pas seulement des lois de notre être, ils sont la condition suprême et fatale de l'univers. L'immobilité n'est qu'un mot, le repos une chimère; l'inerte matière elle-même ne

les connaît pas, et l'homme les invoquerait!

Mais continuons, ou plutôt commençons notre voyage.

Dès Saint-Paul, et même avant, on est en plein désert. Les derniers bruits de la ville s'éteignent insensiblement pour faire place au silence des souvenirs. Le pays s'ouvre; on a devant soi un vaste horizon, au bout duquel on pressent la mer encore invisible. Si l'on se retourne, l'œil retrouve les coupoles de Rome et les perd tour à tour suivant les caprices de ces terrains mouvants. A mesure qu'on s'éloigne des monts de la Sabine, ils se développent et prennent de plus grandes proportions. Le Tibre coule à droite jaune, lent, muet; à gauche, les pâturages succèdent aux pâturages; de vastes troupeaux gris y errent en liberté, et en l'absence des pâtres les chiens font bonne garde. Dès que je parais, ils s'élancent en aboyant, l'œil menaçant, les dents acérées comme s'ils allaient me dévorer; mais si je ne quitte pas la ligne droite, et que je ne mette pas le pied sur leurs domaines, ils restent sur la défensive, et, bordant la haie des deux côtés, ils se contentent de me faire la conduite jusqu'aux limites de leur

empire. Là ils s'arrêtent, demeurent en observation pendant un certain temps sur quelque hauteur voisine, et quand ils se sont bien assurés que je poursuis mon chemin sans revenir sur mes pas, ils font volte-face et s'en vont à la découverte sur d'autres points. Toutefois ces reconnaissances ne sont pas toujours pacifiques, et il ne serait pas prudent de s'aventurer sans armes dans ces solitudes périlleuses.

Le désert est toujours semblable à lui-même; cependant quelques accidents naturels en brisent de loin en loin l'austère uniformité. Tantôt une chaîne de collines basses et couronnées de pins ferme un instant l'horizon; tantôt une ligne de cavernes autrefois habitées reportent de plein saut l'imagination aux jours perdus des Cimmériens, ces troglodytes de l'Italie; plus loin un ruisseau limpide et sautillant, ou quelque source transparente rafraîchissent la vue et reflètent l'azur du ciel; ailleurs le chemin se resserre entre deux rangs d'arbres touffus peuplés de rossignols et de chardonnerets.

Le printemps naît, la journée est belle, le ciel bleu, l'air tiède, le soleil chaud sans être

ardent. La *mal'aria* dont le règne commence plus tard, n'empoisonne pas encore la Campagne; les brises marines vivifient l'atmosphère, le chèvrefeuille et l'aubépine en fleur la parfument, le rossignol l'emplit d'harmonie, tous les sens à la fois sont ravis, et la liberté de la solitude ajoute à tous les enchantements du printemps méridional.

Mais mon ivresse est un instant troublée : un nuage a voilé le soleil, un rideau noir s'est abaissé sur la nature; le rossignol se tait, les fleurs n'ont plus de parfum, la mer n'a plus de brises; est-ce que le fléau de la *mal'aria* m'aurait frappé tout d'un coup? Non, une cavalcade d'Anglais a passé à côté de moi.

L'Anglais est le mauvais génie de l'Italie; on le retrouve partout, dans les villes, dans les villages, dans les solitudes les plus profondes et jusque sur les dernières laves du Vésuve et de l'Etna. C'est l'*atra cura* du poëte, il monte en croupe avec vous, et c'est surtout lorsque vous voulez être seul qu'il paraît à vos yeux comme l'ombre de Banquo à la table de Macbeth. Il émane de lui je ne sais quel froid qui glace et décolore tout. Prions Dieu de n'en plus rencontrer.

L'affreuse taverne de *Buona Fede* (ne vous fiez pas à son nom) marque le milieu du chemin entre Rome et Ostie; là le pays s'élève, et l'on arrive par une pente assez douce sur un plateau d'où l'on domine d'un regard toute la contrée jusqu'à la mer, que l'on ne voit pourtant pas encore. A l'exception de quelques bois bas et démantelés, la plaine est d'une nudité désespérante; mais l'amphithéâtre des monts sabins encore tachetés de neige est ravissant; leur courbe gracieuse semble embrasser avec amour ces champs illustres comme pour les consoler de leur désolation.

Aussi loin que la vue peut porter on ne découvre pas une habitation, pas un habitant; je me trompe, j'aperçois une hutte de roseaux à la lisière du bois, et deux enfants nus, livides, enflés par la fièvre du mauvais air, qui se roulent dans la poussière comme deux sauvages de Tombouctou; un cheval tout sellé paît à côté d'eux; à quelques pas s'élève une chapelle rustique à moitié ruinée; une inscription latine gît auprès, arrachée sans doute à quelque tombeau profané; un peu plus loin un charmant piédestal de mar-

bre blanc oublié là par un artiste grec m'invite au repos; je m'assieds sur le socle, et je contemple avec distraction le tableau mélancolique offert à mes yeux.

Inquiets de ma présence, les molosses du pâturage viennent rôder autour de moi; les troupeaux à longues cornes m'épient de loin d'un œil curieux; tout-à-coup ils fuient en désordre et frappés d'épouvante; de longs aboiements éclatent au milieu du silence : qu'est-il donc arrivé? Un homme est sorti de la hutte, et, s'élançant sur le cheval qui l'attendait, il est parti comme une flèche à travers le désert. Il passe devant moi sans me regarder, sans me voir; sa course est si rapide que je ne distingue ni son visage, ni son costume, seulement j'aperçois une carabine suspendue à la selle; les dalles intermittentes de la voie antique résonnent sous les fers du cheval, le bruit s'affaiblit par degrés, il meurt tout-à-fait, c'est à peine si je discerne à l'horizon la silhouette du cavalier mystérieux; bientôt je n'aperçois plus rien que les deux petits sauvages accroupis dans la poussière et qui sont morts sans doute à cette heure ou de fièvre ou de faim.

J'oublie de vous dire que les croix de bois plantées au bord du chemin marquent les lieux ensanglantés par le meurtre. La vie a disparu sur cette terre épuisée, et si deux hommes s'y rencontrent, il est à croire que l'un est là pour assassiner l'autre.

Une route tirée au cordeau et ombragée en quelques endroits de chênes verts nous conduit au bord d'un vaste marais. Après nous être si long-temps recueillis dans l'auguste silence du désert, nous sommes tout d'un coup assourdis par l'ignoble coassement des grenouilles. Ensevelis dans la vase comme des hippopotames, les buffles soulèvent leur tête stupide au-dessus des roseaux pour nous voir passer; des salines stagnantes et blanchâtres croupissent tristement du côté opposé, et au fond de ce paysage fétide et désolé se dresse un vieux donjon crénelé, mais croulant, autour duquel sont entassées au hasard quelques masures enfumées, lézardées, sans air, sans jour, désertes pour la plupart, et abandonnées aux reptiles; quelque chose qu'on appelle une place, et qui n'est qu'un nid d'immondices, donne accès à une méchante petite église dédiée

à la mère de saint Augustin; tout cela est enfermé et comme emboîté dans une muraille écroulée aux trois quarts, et percée d'une grande porte qui a la prétention d'être une porte de ville. Or, cette ville s'appelle Ostie.

Les habitants répondent aux habitations : Ostie est une espèce de Botany-Bay, où, sur trois hommes, deux sont galériens, et le troisième est digne de l'être. Mais la mort les a touchés tous de son doigt glacé : la fièvre est ici l'auxiliaire de la justice, et elle ne fait grâce à personne.

Un des carabiniers pontificaux en garnison dans cette sombre capitale du désert me reçut à la porte et se fit conduire et traiter à l'ostérie. Quel bouge, grand Dieu! Dans quel idiome vous peindre ces réceptacles hideux, infects, horribles, où la lumière du soleil ne pénètre jamais, mais où, en revanche, la fumée de l'âtre reste toujours? Les quatre murs n'ont, pour dissimuler leur nudité, que la saleté qui les souille; le mobilier se compose d'une planche à trois ou quatre pieds qui sert de table le jour et de lit la nuit; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Quant aux vivres, on n'y trouve (encore pas tous

les jours de l'année) que du vin aigre, et, plus rarement encore, du pain apporté de Rome, mais si dur, qu'il casserait les défenses d'un sanglier, et qu'il faut le détremper dans l'eau avant de le mettre sous la dent; encore ce pain est-il regardé comme un aliment recherché : on ne le sert pas à tout le monde. Je ne saurais le répéter assez, la pauvreté de nos plus pauvres paysans est de la richesse auprès de la misère romaine.

Tandis que mon carabinier me faisait, à mes frais, les honneurs du lieu, j'aperçus quelque chose de noir, assis, ou plutôt accroupi au coin du foyer. Je m'approche, je regarde : ce n'était ni plus ni moins que l'archiprêtre, le personnage le plus important de l'endroit. Nous lions conversation, et j'apprends sans trop de surprise, vu l'état des masures décorées du nom de maisons, que son troupeau se compose de son propre chapelain d'abord, de la garnison, c'est-à-dire de trois ou quatre carabiniers, de la famille de l'hôte, et de quelques travailleurs nomades qui viennent de temps en temps mourir dans ces lieux pestilentiels.

Voilà ce qui reste de cette magnifique, de cette

populeuse Ostie, qui comptait plus de quatre-vingt mille habitants aux jours des grandeurs impériales; Pyrée de Rome, son port accueillait avec orgueil les galères triomphantes de la république; elle vit débarquer bien des consuls victorieux, bien des rois prisonniers, et les monuments dont elle a enrichi les musées de Rome témoignent du luxe, de la splendeur de sa première existence : elle les expie aujourd'hui cruellement.

Irons-nous maintenant fouiller la cendre de la ville antique, exhumer à grand'peine de son sein poudreux quelques noms oubliés, inconnus? A quoi bon ? ne troublons pas son cadavre; laissons dormir en paix dans la fosse commune toutes les générations qu'y a couchées la mort; leurs ombres ne nous apprendraient rien et n'apprendraient rien elles-mêmes que la vanité de leurs espérances et l'impuissance de leurs dieux. Heureux les morts! dit le prophète; plus heureux ceux qui ne sont pas nés! Ceux-ci du moins n'ont pas connu les mécomptes, ils ne sont revenus de rien; ils n'ont pas baigné de larmes stériles les sentiers de la vie, porté le joug avilissant des

passions, usé leur âme à la poursuite de l'inconnu, de l'impossible; et tout cela pourquoi? pour arriver au jour de clairvoyance, à ce grand et triste jour où tous les voiles, tous les masques tombent, où l'on envisage face à face la réalité des choses, le néant des rêves; révélation tardive et sans fruit, car on ne commence à savoir que lorsque la science ne sert plus à rien.

Tout a changé sur cette plage, même les lieux; ce port magnifique, immense, où se pressaient en foule les vaisseaux du monde connu, ce port a cessé d'exister, la place en est perdue. Les terres charriées par le Tibre ont repoussé graduellement la mer, si bien que la vieille Ostie, bâtie par Ancus Martius à l'embouchure du fleuve, en est éloignée aujourd'hui de plus de trois milles; le delta, formé par la bifurcation du Tibre et consacré à Apollon sous le nom d'Ile-Sacrée, a gagné tout ce que la mer a perdu, et gagne tous les jours: c'était un golfe autrefois, aujourd'hui c'est un promontoire. N'y cherchez pas le temple consacré au dieu du soleil et des muses, le temple a disparu comme le dieu, et l'Ile-Sacrée n'est qu'une vaste plaine déserte, sa-

blonneuse, converte d'asphodèles dans toute son étendue. On veut que cette plante soit le fabuleux *moly* que Mercure donna à Ulysse pour le préserver des charmes de Circé.

Je viens d'écrire un nom qui me rappelle le but de notre promenade. Tournons le dos au Tibre, que nous avons jusqu'à présent côtoyé de près ou de loin, et dirigeons-nous en ligne droite vers la mystérieuse montagne où la redoutable fille du Soleil préparait et pratiquait ses enchantements. Pressons le pas, car la route ne laisse pas d'être longue, et quoique nous allions rendre visite à une magicienne, elle n'a pas mis à notre disposition l'hippogriffe d'Astolphe.

En sortant d'Ostie on entre dans une vaste prairie unie, où, si l'on en croit Virgile, Turnus avait dressé son camp. Nous sommes ici en pleine Énéide; mais je me hâte de vous rassurer, vous n'avez à craindre aucune citation; un autre voyageur a pris les devants et reconstruit sur les lieux la géographie des six derniers chants de l'épopée latine. M. de Boustetten a trouvé le secret de faire avec cela un des livres les plus charmants qui se puissent lire; il y aurait plus que

de l'imprudence à marcher sur ses traces; tout ce qui reste à faire après lui, c'est de renvoyer à lui-même.

Il n'a manqué à M. de Bonstetten qu'un plus grand théâtre pour prendre dans les lettres une plus grande place; c'est un des esprits le plus ingénieux, le cœur le plus indulgent, le plus naïvement enfant que j'aie jamais rencontré; je n'avais pas vingt ans, il était octogénaire, et, je dois l'avouer, le plus jeune des deux n'était pas moi. J'avais eu la bonne fortune de passer quelques mois d'hiver avec lui dans une terre isolée au pied des montagnes, où bien long-temps auparavant son ami Jean Muller, le digne historien des républiques suisses, avait trouvé d'heureux jours. Depuis cette époque où j'aime à me reporter par l'esprit, les deux amis séparés quelques instants par la mort se sont réunis dans l'éternité pour ne se plus quitter; et moi, en attendant que mon tour vienne de les rejoindre, je garde au fond du cœur une pensée de gratitude et de bénédiction pour le vieillard simple et bienveillant qui adoucit mes premières tristesses, et qui m'ouvrit les bras alors que j'étais seul et persécuté par la

destinée. Son souvenir m'est toujours cher, et il m'est venu visiter bien des fois jusqu'au sein de ces campagnes romaines qu'il a si bien senties, si bien peintes, et dont il parlait encore mieux.

Je n'essaierai donc pas de glaner après lui, il n'a rien laissé. Demandons pardon à Virgile de le traiter si cavalièrement sur le théâtre de sa gloire, et retournons du Latium épique au Latium de la réalité.

A la fraîche et verte prairie où campa Turnus, et que nous ne faisons, nous, que traverser, succède un bois de pins si voilé, si mystérieux, que j'aurais voulu ne le quitter jamais. L'ombre du pin ne ressemble à aucune autre; elle a quelque chose de vaporeux et de transparent qui fait rêver malgré soi au demi-jour poétique de l'antique Élysée. Les troncs droits et lisses s'élancent de terre comme des colonnes, et le léger feuillage s'épanouit au sommet comme une tente de gaze étendue entre le ciel et la terre.

Au milieu de cette forêt diaphane s'élève le château de Castel-Fusano, un véritable château qui appartient aux princes Chigi; j'en fais le tour sans rencontrer un visage humain; j'appelle,

nulle voix ne répond à la mienne ; je frappe, le bruit sourd du marteau rouillé va se perdre sans écho dans le silence des corridors ; je me crus au pied d'un de ces châteaux enchantés que la muse de l'Arioste fait surgir au sein des bois sur les pas errants des paladins. La maison du riche me refusant l'hospitalité, je m'allai reposer dans la maison du pauvre, je veux dire dans une petite chapelle qui se cache humblement à l'ombre du manoir féodal, et qui est ouverte à tout le monde.

Jusque là j'avais marché sur le gazon muet, en me frayant un passage à travers les longues herbes ; une chaussée pavée et bordée de deux rangs de chênes verts touffus et sombres s'offrit à moi, et au bout la Méditerranée m'apparut tout d'un coup dans son immensité. Ce moment fut saisissant ; jamais je ne revois la mer sans émotion. N'apercevant plus ni chemin ni sentiers, je pris l'extrême plage, et, malgré la vague qui me la disputait à chaque pas, je la suivis long-temps sans faire aucune rencontre ni savoir précisément où je trouverais un toit pour reposer ma tête. Le soleil baissait, ses rayons obliques teignaient la lame d'un pourpre ardent, et je ne voyais pas

sans inquiétude le soir approcher. Mon œil en vain sondait l'horizon, je n'avais devant moi qu'une grève aride et sans fin. Une chaîne de dunes clair-semées d'une verdure rare et chétive court à ma gauche; j'y monte à la découverte, et j'y monte à grand'peine, car le sable s'éboulait sous mes pieds. Mon espoir est déçu : je découvre, du côté des terres, un bois profond, et, de l'autre, l'infini des mers. Je regagne ma grève à travers les joncs et les algues; un ruisseau me ferme le passage; je le franchis, et, pressé entre deux solitudes, celle des forêts et celle des eaux, je marche résolument vers l'inconnu.

Le bourdonnement monotone et continu des flots plonge l'âme à la longue dans une rêverie vague, ondoyante, qui n'est pas sans douceur, quoiqu'elle ne soit pas sans tristesse. Je cède au charme, et l'inquiétude s'endort dans mon cœur au murmure des vagues. Pourtant le soleil s'était abîmé dans les profondeurs de la Méditerranée, et le crépuscule, si court dans les contrées méridionales, avait cédé à la nuit l'empire de l'espace. Les étoiles s'allumaient une à une dans les ténèbres du firmament, et scintillaient dans les ondes

comme dans les cieux. Tout-à-coup une clarté rougeâtre pointe à l'horizon. Est-ce un signal ami ou ennemi? Je l'ignore. Je double le pas pour m'en assurer, et j'arrive au bord d'un grand feu de pin autour duquel bivouaquait une douzaine d'hommes d'assez mauvaise mine, dont les figures hardies et basanées n'étaient pas des plus rassurantes dans ce lieu solitaire. Une parancelle à demi échouée sur la côte me dit que j'avais affaire à des pêcheurs. Je ne me trompais pas : c'étaient en effet des pêcheurs de Bari que le mauvais temps avait jetés sur cette plage inhospitalière, et qui y attendaient le vent.

La parancelle est plutôt ronde que longue; elle n'est point pontée, ne porte qu'un seul mât, et navigue sous voile latine. Elle n'a d'autre ornement qu'une corne de taureau fixée à l'avant; encore est-ce moins une parure qu'une défense destinée par la crédulité populaire à neutraliser les sorts et à conjurer l'esprit des tempêtes. Cette superstition est commune à tous les mariniers napolitains, et vous n'êtes pas là sans avoir remarqué le mystérieux talisman aux barques de Sorrente et d'Ischia.



L'emploi principal et presque unique de la parancelle est la pêche. Le pêcheur de Bari est le plus intrépide des mers italiennes : il appareille dès les premières brises du printemps, et quoique monté sur les frêles embarcations que je viens de vous décrire, il n'en tient pas moins la haute mer fort avant dans l'arrière-saison. Il s'approche rarement des côtes, et presque jamais sans y être contraint par la nécessité. Des chaloupes marchandes partent à jours fixes des divers ports de la Méditerranée, et vont lui acheter sa pêche à son propre bord. Les marchés se concluent en pleine mer.

Cette vie aventureuse et pleine de périls, de poésie, fait du pêcheur barois un être à part; elle imprime à son caractère une audace, une indépendance, une fierté que n'a point le caboteur plus timide, et surtout plus cupide, qui va rasant les côtes de ville en ville, de village en village, sans aimer la mer, et seulement dans des vues de lucre. Quand les tempêtes de l'équinoxe ramènent au port natal le Barois et sa parancelle, il la met bien quelquefois au service du commerce; mais il croit déroger, et ne s'y résigne que

lorsque la saison n'a pas été bonne. Réduit par la misère au cabotage, il regrette la haute mer, le bercement des grandes lames, les dangers de la pêche et les hasards des tempêtes. Il est si honteux de son humiliation, qu'on le prendrait pour un amiral au gouvernail d'un coche d'eau douce.

Telle est la race de ces hommes fortement trempés au milieu desquels le destin du voyage m'avait fait tomber. L'un d'eux, qui paraissait commander aux autres, me souhaita la bienvenue avec aisance; il m'invita à partager le bivouac, et, pour m'inspirer plus de confiance, il me dit tout d'abord son histoire. Soldat dans sa jeunesse, il avait été prisonnier de guerre en France pendant six ans. Depuis il avait voyagé en Suède, en Angleterre, en Espagne, au Maroc, même en Amérique, et il avait fini par se faire pêcheur. Que de déplacements dans ce siècle orageux! que d'existences bouleversées, de familles dispersées! que de destinées jetées aux vents de la terre par la fatalité des événements! Le sort de l'individu dans ces grandes commotions sociales est celui du nautile au milieu des tourmentes de l'Océan.

Un : *Qui vive?* parti des bois vint couper brusquement le fil de mes pensées. C'étaient les soldats de la station voisine de Torre-Paterno qui faisaient une reconnaissance sur la grève, et qui, nous prenant, ou feignant de nous prendre pour des contrebandiers, ou tout au moins des Barbaresques, paraissaient disposés à nous tirer dessus pour entamer les préliminaires. Nous parvînmes cependant, non sans beaucoup de pourparlers, à calmer leurs ardeurs belliqueuses; et, s'humanisant tout-à-fait, le caporal m'offrit l'hospitalité avec la tyrannique insistance du Calabrais, dont Horace se moque avec tant d'esprit dans l'épître à Mécènes. Bon gré mal gré, il me fallut prendre congé de mes pêcheurs, et quitter le bivouac pour le lit de camp.

La lune s'était levée sur le mont Albane; sa lumière mystérieuse blanchissait la mer et les bois. Quittant la plage sous la conduite du caporal et des quatre fusiliers qui composaient son armée et toute la garnison du lieu, je traverse un hallier, puis une prairie, et j'arrive au poste, c'est-à-dire à une chaumière délabrée qui sert de refuge aux militaires déportés dans ces solitudes

empoisonnées. Je ne vous décrirai pas cet intérieur de désolation; le cabaret d'Ostie peut vous en donner une idée. Imaginez tout ce qu'il y a de plus nu, de plus pauvre, de plus misérable, et vous resterez encore au-dessous de la réalité.

Quel ne sera pas votre étonnement en apprenant qu'un de ces malheureux soldats, doué de la plus belle figure et de la contenance la plus martiale que j'aie jamais vue, est relégué dans cette Sibérie fiévreuse depuis quatorze ans! Je tais leurs plaintes et le long récit de leurs privations, de leur ennui. Condamnés à la solitude, à l'oisiveté du désert, ils n'ont que deux moyens de tuer le temps, pour n'être pas tués par lui : c'est de jouer leurs baïoques et de chasser les sangliers, les chevreuils et les porcs-épics dont les bois sont remplis. Voilà ce qu'on fait de la vie des hommes dans le propre royaume du vicaire de Jésus-Christ! O Marforio! ô Pasquin! vous n'aurez jamais assez de satires pour flageller de si cruelles inconséquences!

Ces braves gens me reçurent de leur mieux; un chêne entier fut jeté dans l'âtre à mon inten-

tion; on me servit à souper tout ce qu'on put trouver de plus recherché, du pain mangeable, des figues et des oranges, et pour charmer la veillée le caporal mit à ma disposition toute sa bibliothèque composée du *Caloandro fedele* et d'un volume dépareillé de Métastase. Les riants noms de la mythologie sonnent étrangement à l'oreille dans ces lieux maudits.

Et quels lieux pourtant sont plus mythologiques? Nous sommes au centre des traditions les plus anciennes, les plus poétiques de la primitive Ausonie; c'est ici que Saturne chassé du ciel vint chercher un asile, et qu'avec lui régna cet âge d'or dont tous les peuples font honneur au passé dans leur dégoût du présent. L'âge d'or, hélas! est l'âge des chimères, il n'existe que dans nos rêves, la terre ne l'a pas connu; désidératum éternel de la douleur humaine, c'est ce fantastique pays de Chanaan qui nous apparaît au loin du sein du désert, qui apparaîtra de même à nos héritiers, mais que nulle génération ne doit jamais posséder. Nous prenons pour un regret ce qui n'est qu'un désir. Le passé était pour nos pères ce que le présent est pour nous, ce que l'avenir

sera pour nos enfants. Le progrès est la loi de l'espérance, mais c'est aussi la loi du travail; espérons donc pour espérer, et travaillons pour travailler, puisque telle est notre destinée. Il est dans la nature, dans l'essence de l'homme de tendre toujours au but et de ne jamais l'atteindre, à moins que ce but mystérieux ne se découvre à nous par-delà ces ombres du trépas où sont ensevelis tous les secrets de la vie.

La triste chaumière où nous passons la nuit occupe le site exact de l'antique cité de Laurente, bâtie par le petit-fils de Saturne, Faunus, roi des Aborigènes, qui enseigna à l'Ausonie les travaux de l'agriculture et le culte des dieux. Son fils Latinus y tenait sa cour patriarcale, et l'Hélène de l'*Énéide*, la belle Lavinie, y brillait de tout son éclat, lorsque le trop pieux Énée apporta au Latium les pénates de Troie. En poursuivant plus loin la légende, nous retomberions dans les traditions virgiliennes que nous nous sommes interdites, et qui sont d'ailleurs en trop beaux vers pour les traduire en prose.

Laurente disparaît de l'histoire après les guerres

puniques, et son nom ne reparaît que beaucoup plus tard dans le Laurente de Pline-le-Jeune, cette maison de campagne qui lui était si chère et dont il a laissé à la postérité des descriptions si vivantes. Toute cette côte aujourd'hui déserte et mortelle était couverte, au temps de l'empire et même de la république, de villas patriciennes, où les heureux du siècle venaient se reposer de leurs travaux et plus souvent de leur oisiveté au sein de la nature la plus raffinée. Le riche Hortensius avait aussi son Laurente. Lœlius et les Scipions, nobles amis, avaient les leurs; les villas se succédaient, se touchaient ainsi jusqu'aux plages fortunées de Misènes et de Baïa.

Préoccupé, poursuivi par les souvenirs de tous les âges, je m'endormis sur le grabat militaire de Torre-Paterno en me rappelant ces paroles de Pline, qui pour moi, hélas! étaient une contre-vérité : « O doux repos de mon Laurente! » ô mer! ô rivage où les muses me disent tant de » choses! c'est ici que je sens le vide de cette existence agitée de Rome, où sans rien faire on fait » péniblement des riens; tandis que dans cette » retraite chaque moment est pour moi toute une » vie. »

Et l'on a osé dire que les Romains ne sentaient pas la nature!

Le lendemain j'étais sur pied dès l'aurore, et le soleil me retrouva où il m'avait laissé, sur la grève de l'Océan; mais avant de l'atteindre j'avais eu à traverser d'épais massifs d'arbres fruitiers redevenus sauvages et entremêlés de myrtes et de lauriers, ruines vivantes et toujours rajeunies des villas patriciennes. Des fourrés plus sombres semblent respirer encore le religieux mystère, la silencieuse horreur des bois sacrés qui couvraient ces rivages. Les œuvres de l'homme ont disparu, la nature est éternelle, et ses forces occultes sont perpétuellement en action. Un pan de mur dévasté, un fût de colonne brisée apparaissent-ils encore sur quelque point du désert, le lierre ou la vigne aussitôt s'en emparent et donnent à ces débris morts un simulacre de vie. Des bouquets de lentisques et de rosiers fleurissent sur la poussière des maîtres du monde.

La matinée était splendide; pas un nuage, pas une vapeur ne ternissait le limpide azur du ciel; l'alouette chantait gaiement dans l'espace; la vague murmurait avec douceur; l'épine blanche

et le chèvrefeuille en fleur exhalaient leurs senteurs printanières, et l'humide gazon des prairies était émaillé de diamants. Je regagnai donc ma grève et la trouvai semée de coquillages et de tortues mortes, sans parler des vivantes qui errent dans les bois. Je fis plusieurs milles dans une solitude profonde; le vent du matin était assez vif; la Méditerranée se déroulait au loin comme un champ de saphir; quelques voiles de pêcheurs, et parmi elles sans doute la parancelle de nos amis les Barois de la veille, brillaient au soleil comme des oiseaux blancs; les bois Borghèse s'étendaient à gauche, et j'entrevis même par une éclaircie une des tours du château; mais je ne découvris personne. Des filets tendus par des mains invisibles attendaient au passage les cailles sur le point d'arriver d'Afrique; épuisées par la traversée, les pauvres voyageuses s'abattent par myriades sur cette plage homicide, pour défrayer la table des cardinaux.

Quant à moi qui étais à jeun, je le sentais, et même je commençais à m'apercevoir un peu trop que l'heure du déjeuner était passée. Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous faire si souvent

descendre aux trivialités de l'existence matérielle, la question du vivre est capitale dans ces lieux dénués de tout : la chose la plus rare ici, c'est le pain. A la fin je distinguai bien loin, au pied des dunes, des cabanes de ramée dont la vue fit naître en moi quelque espoir ; comme j'étais près de les atteindre, deux ou trois spectres couverts de haillons parurent sur le seuil en me faisant des signes que je ne compris pas d'abord ; à mesure que j'approchais les signes devenaient plus animés, sans être plus intelligibles ; enfin, quand je fus à la portée de la voix, le formidable mot de quarantaine frappa mon oreille. Je m'arrêtai tout court, et, la conversation s'engageant à distance, j'appris que ces misérables huttes servaient de lazaret à des naufragés siciliens dont les papiers ne s'étaient pas trouvés en règle et qui attendaient là qu'il plût à la *Sanità* de leur donner pratique. Telle est l'incurie qui préside à toutes les branches de l'administration papale, que les sentinelles chargées de garder les prisonniers n'étaient jamais à leur poste, et que, sans l'avertissement charitable des prisonniers eux-mêmes, je courais l'affreux danger de partager

leur quarantaine en communiquant avec eux. Figurez-vous les horreurs d'un pareil supplice.

Je renonce à vous peindre ces malheureux naufragés. Il faudrait pour en donner l'idée le vers âpre et sanglant d'Alighieri, dont la sombre muse n'a rien rencontré de plus hideux, de plus désespéré dans son odyssée infernale. Je ne sais si ces damnés innocents avaient la peste, mais à coup sûr ils avaient la fièvre; leur œil cave et scintillant, leurs joues hâves et creuses, leur démarche incertaine, leurs membres amaigris, tout en eux décelait les ravages du mal qui les consumait. Campés sur le sable aride du désert, ils étaient nu-tête et pieds nus, et n'avaient pour se vêtir que de vieux manteaux déguenillés qui accusaient plus qu'ils ne déguisaient leur nudité; les plus ingénieux s'étaient fabriqué des tuniques avec des lambeaux de voiles. De quoi vivaient-ils? Je l'ignore, et ne veux point le savoir; Dante nous dit-il ce que mangeaient les ombres de la cité dolente?

Encore tout ému du péril auquel je venais d'échapper miraculeusement, et comme poursuivi par tous les démons de l'enfer, je poussai d'une

haleine jusqu'à la tour Vaïanica, où, grâce à quelques habitants d'Albano qui s'y trouvaient en partie de plaisir, je fus traité assez bien : ne l'avais-je pas mérité?

J'étais las des grèves, je m'enfonçai dans les terres. Les magnifiques prairies de Capanamurata et de Camposelva retentissaient des clochettes des troupeaux; les taureaux, rois du pâturage, n'étaient pas trop jaloux ni les chiens trop hargneux, et je n'eus pas avec eux de sérieux démêlés. Quelques pins-parasol s'élevaient çà et là comme des colonnes épanouies au sommet; les parfums et les rossignols du printemps charmaient les bois et me faisaient oublier la fatigue et les privations.

Ce groupe de maisons jaunâtres que vous voyez là-bas sur la colline, c'est Pratica ou Patrica, car le peuple romain transpose volontiers les lettres, surtout les *r*, et dit, par exemple : *crapa* pour *capra*, *frebbe* pour *febbre*. Reconnaissez si vous le pouvez dans ce hameau chétif et dépeuplé l'antique métropole du Latium, la ville sacrée, fondée par Énée en l'honneur de sa femme Lavinie, qui lui avait donné son nom, et où les

premières divinités étrangères transplantées en Italie, Vesta, Vénus, les Pénates et les Mânes reçurent pendant des siècles les adorations superstitieuses du peuple-roi. Une chétive église a remplacé tous ces sanctuaires qui, dans l'origine, il faut bien le dire, ne la valaient même pas, puisqu'au temps de Numa, cinq ou six siècles après Énée, le temple de Vesta à Rome n'était encore, si l'on en croit Ovide (1), qu'un tissu d'osier couvert de chaume. Il est probable qu'en ce temps-là les cavernes volcaniques sur lesquelles est bâtie Pratica servaient au culte mystérieux des divinités infernales.

A quelque distance au nord de Lavinie était le temple de la sœur de Didon, Anna Perenna, dont le christianisme, si païen souvent dans ses substitutions, a fait Anna Petronilla, la mère de la Vierge; encore aujourd'hui la chapelle de la sainte existe au même lieu où fut adorée la nymphe.

Cette Anna, dont Ovide (2) nous raconte au

(1) Quæ nunc ære vides, stipula tunc tecta videres;
Et paries lento vimine textus erat.
(*Fastes*, VI, 261.)

(2) *Fastes*, liv. III.

long la vie aventureuse, fut obligée de fuir Carthage après la mort de Didon; elle passa à Malte et de là fut jetée en Italie, où elle retrouva, qui? ce même Troyen qui avait mis sa sœur au tombeau, et qui, marié alors avec la fille du vieux Latinus, régnait paisiblement sur le Latium. Pleurs, récriminations, désespoir. Pourtant on s'expliqua, on s'entendit, et la fugitive finit par accepter un appartement dans le propre palais du parjure. Lavinie ne vit pas de bon œil la sœur de sa rivale; la jalousie s'éveilla dans son cœur, et une nuit l'ombre ensanglantée de la reine de Carthage vint avertir sa sœur qu'on lui dressait des embûches. La pauvre Anna fut si épouvantée de cette redoutable apparition qu'elle sauta par la fenêtre et s'alla noyer dans le Numicus (1). Elle y cherchait la mort, elle y trouva l'immortalité, et de simple mortelle passa nymphe des eaux, sous le nom caractéristique de Pérenna.

Bien des siècles plus tard, le peuple romain s'étant retiré sur le Mont-Sacré pour échapper à la tyrannie des patriciens, le blé vint à lui man-

(1) Ovide écrit *Numicius*; mais je suis l'orthographe de Virgile.

quer, mais les dieux y pourvurent : un bonne petite vieille en cheveux blancs lui apportait tous les matins de Bovilles (la course était longue) des gâteaux rustiques qu'elle pétrissait elle-même à son intention; or, cette vieille secourable n'était autre que la sœur de Didon. C'est vraisemblablement cette dernière tradition qui a fait voir à Malte-Brun dans l'Anna Pérenna du Latium l'Anna Puruada qui chez les Indiens préside à la nourriture des hommes.

Une fois au rang des immortelles, Anna mena joyeuse vie, et se dédommagea largement des tragiques vicissitudes de son existence terrestre. Notre maligne vieille joua même au dieu de la guerre un fort méchant tour, en se substituant un soir à la belle et fière Minerve, dont il était amoureux. On en rit beaucoup sur l'Olympe, et il n'est pas étonnant que la fête d'une sainte de si bonne humeur ait été la plus gaie du calendrier latin. C'étaient les Jours Gras du paganisme; et une nouvelle preuve de la persistance des mœurs populaires, c'est que notre carnaval tombe juste à la même époque que celui des anciens Romains. Le tableau qu'Ovide nous a

laissé de ces jours de délire a tout l'intérêt, toute la vie de l'actualité; à deux mille ans de distance, ce sont les mêmes divertissements, les mêmes folies; on y retrouve les chansons équivoques, les danses que l'on ne nomme pas, tout en un mot, jusqu'à la descente de la Courtille(1).

Bien loin de s'effaroucher d'honneurs si profanes, la nymphe du Numicus les encourageait, au contraire, en accordant autant d'années de vie que l'on buvait de fois à sa santé; la langue latine lui doit même deux mots : *annare* et *perennare*. *Commodè perennare*, c'était boire des années, ou se perpétuer en buvant.

Je me suis laissé entraîner à vous rappeler toutes ces antiques légendes, parce qu'elles m'ont paru originales et qu'elles jettent de vives lumières sur les mœurs privées des Romains. Tout maîtres du monde qu'ils fussent, ils étaient hommes. Nous nous les représentons toujours trop solennels; il est bon de les faire descendre quelquefois de leur piédestal et de les traiter sans façon. Il n'est pas jusqu'à leur costume qui ne

(1) *Fastes*, III, 522.

nous impose à travers tant de siècles; nous ne les voyons jamais que drapés dans leur toge, chaussés du cothurne, couronnés de chêne ou de laurier, et nous ne pouvons pas nous persuader qu'ils portaient des chapeaux comme nous, des pantalons à la turque, des souliers à la poulaine, et même des parapluies (1).

Puisque j'ai fait une si longue halte dans le passé, permettez-moi de la prolonger un peu, et de vous retenir encore quelques instants au bord de ce Numicus, où se métamorphosa la sainte Anne des Gentils, et qui joua depuis un si grand rôle dans la théologie romaine. C'était le fleuve sacré par excellence; il était défendu d'user d'une autre eau que de la sienne pour les sacrifices de Vesta. Il avait été le tombeau d'Anna; il fut celui d'Énée, qui s'y laissa tomber comme elle, et, comme elle, y trouva la mort et l'immortalité. Il dut la faveur de passer dieu à la protection de Vénus, sa mère, à qui le maître du tonnerre ne

(1) Voir à ce sujet un article très curieux du *Magasin pittoresque* (tome IX, page 152). Les lecteurs me remercieront de les avoir envoyés à cette publication si savante, si probe, si éminemment populaire.

savait rien refuser. Elle-même se chargea de la transformation miraculeuse, véritable embaumement, dont le détail est curieux à lire dans Ovide (1), et ce nouveau dieu, dont le temple existait encore au siècle d'Auguste sur les bords même du Nimicus, fut adoré par les dévots de Rome sous le nom d'Indigète.

Quoique l'identité d'Indigète et d'Énée soit établie par Ovide, et aussi, je crois, par Tite-Live, elle n'en est pas moins contestable : il est probable que ce dieu Indigète était plus ancien ; c'était sans doute Saturne.

Les premiers habitants de l'Italie paraissent avoir été les Cimmériens, Kimris ou Umri, dont

(1) Perque leves auras junctis invecta columbis
Litus adit Laurens, ubi tectus arundine serpit
In freta flumineis vicina Numicius undis.
Hunc jubet Æneæ, quæcumque obnoxia morti,
Abluere, et tacito deferre sub æquora cursu.
Corniger exsequitur Veneris mandata; suisque,
Quidquid in Æneâ fuerat mortale, repurgat,
Et respergit aquis : pars optima restitit illi.
Lustratum genitrix divino corpus odore
Unxit, et ambrosia cum dulci nectare mixta
Contigit os, fecitque Deum : quem turba Quirini
Nuncupat Indigetem; temploque arisque recepit.
(*Métam.*, XIV, 597.)

le nom est resté à l'Ombrie. Ces Ombres, dont Homère nous fait une si sombre peinture sous le nom de Cimmériens (1), étaient Celtes, et ils avaient pénétré en Italie par les Alpes. Leur nom d'*Umbri*, dans la langue celtique, est synonyme de *noble*, *vaillant; Ambra* veut dire encore en irlandais *grand*, *noble* (2). Un fait singulier rapporté par Plutarque dans la vie de Marius, c'est que les Liguriens, dont l'origine était celte aussi (3), et les Helvétiens, qui faisaient partie de la grande armée des Cimbres, avaient le même cri de guerre : AMBRONES. La surprise fut égale des deux côtés lorsqu'ils se rencontrèrent sur le champ de bataille : ils se reconnurent pour frères en s'entr'égorgeant.

Le dernier roi des Cimmériens fut Janus, ou Jupiter, car au fond c'est le même homme, ou,

(1) « Là sont les Cimmériens et leurs tristes demeures, enveloppées d'ombres éternelles. Jamais le soleil ne les perce de ses rayons ni quand il monte sur le trône des airs ni quand il descend au sein des eaux. Une nuit immobile pèse sur ces peuples infortunés. » (*Odys.*, XI.)

(2) Dict. angl. d'Edmond l'Huid.

(3) *Lly-gour*, d'où *Ligures*, veut dire en celtique *hommes de la mer.* (*Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, XVIII.)

si vous voulez, le même dieu : ce mot n'est d'ailleurs qu'un titre, comme César, par exemple, est l'appellation générique qui s'appliquait à tous les empereurs; le nom, le vrai nom cimmérien de Janus était Camers; sa femme s'appelait Camersa. C'est sous son règne que débarqua en Italie la première colonie étrusque (1), sous la conduite de Tarchon, lequel passe, non sans raison, pour le fondateur de la triple monarchie étrurienne. Mais ce mot de Tarchon n'est encore qu'un titre, Αρχῶν, *chef*, avec le *T* étrusque; le nom véritable de cet étranger était Saturne, que plus tard, depuis la conquête de la Grèce par les Romains, on a confondu avec le Χρονος des Grecs. Le nom de sa femme, ou d'une de ses femmes, était Lazia, qui pourrait bien avoir baptisé le Latium.

Les colonies pélasgiques et aborigènes dont Denys d'Halicarnasse fait deux nations bien distinctes, ne seraient venues que plus tard : les

(1) Quelques étymologistes font venir Tarchon de Tyran, ville de Lydie près de Sardes, dont ils retrouvent le nom dans celui de la mer Tyrrhénienne, *mare Tyrrhenum*. Cette opinion est celle de Virgile, qui attribue à la cité étrusque d'Agylla une origine lydienne (*En.*, VIII); mais il paraît aujourd'hui beaucoup plus probable que l'Égypte fut le berceau des Étrusques.

Aborigènes d'abord, les Pélasges ensuite. Fréret en fait une seule et même migration : selon lui, les Pélasges étaient les premiers Grecs encore sauvages et non civilisés. L'étymologie du mot est si douteuse, si incertaine, qu'au lieu de Πελασγοι, des archéologues ont lu Πελαργοι, *cigognes*, parce que ce peuple, disent-ils, était errant et vagabond comme ces oiseaux de passage (1).

L'histoire de ces premières dynasties aborigènes (si du moins c'est là de l'histoire) est pleine de ténèbres, et la confusion des noms ajoute à la confusion des faits. Tantôt une appellation commune s'applique à plusieurs personnages; tantôt un seul est désigné sous plusieurs noms; comment se reconnaître dans un pareil dédale? Une seule chose est certaine au milieu de toutes ces incertitudes; c'est que la vie comme la lumière nous est venue de l'Orient. Plusieurs couches de peuples se sont superposées l'une après l'autre sur l'Italie pour la féconder, et l'Italie, avec ses lois, ses mœurs, ses traditions, sa langue, a réagi ensuite sur presque tout l'Occident.

(1) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, XIV.

Voilà les grandes lignes de ces lointains vaporeux; quant aux détails, il faut nous résigner à ne les pas voir ou à ne les entrevoir que confusément.

Nous sommes restés, si j'ai bonne mémoire, au pied des rochers de Pratica; le Ruisseau-Tors, *Rio-Torto* (c'est son nom, et il est bien nommé), que nous allons maintenant traverser, n'est autre que ce fameux Numicus dont je ne vous ai que trop parlé, et dans lequel vous n'auriez certainement pas reconnu le fleuve sacré des vestales. Il est vrai que l'on conteste son authenticité; M. de Bonstetten, qui n'entend pas raillerie sur la géographie de Virgile, veut que le Numicus de l'Énéide ait été beaucoup plus près du Tibre; et comme il ne l'a pas retrouvé à la place indiquée, il en conclut qu'il a disparu. Je n'ai pas d'opinion à cet égard, et je vous engage à croire là-dessus tout ce que vous voudrez.

Deux cavaliers armés de lances, exactement comme au temps de Virgile, étaient arrêtés sur le pont du Rio-Torto, je n'ose dire le Numicus, comme s'ils eussent été disposés à m'en disputer le passage : c'étaient des pâtres qui ne pensaient pas

à moi, occupés qu'ils étaient à surveiller un grand troupeau de buffles qui se vautraient dans l'eau bourbeuse, et qui soufflaient comme des baleines. Les halliers voisins en sont remplis (de buffles, non de baleines). Sans être agressifs, ils ne laissent pas d'être inquiétants, et plus d'une fois il me fallut appeler à mon aide l'épée que je portais dans mon bâton de voyage.

Le Campo-Iemine, que nous traversons, est un sol mouvant et fortement accidenté; on sent que le feu des volcans a passé par là. Tous ces lieux phlégréens étaient consacrés jadis à Vénus, qui y avait des bois sacrés, des temples et des statues, dont la charrue ou le pied des taureaux exhume de temps en temps quelque débris. Je vis moi-même sortir du sable une tête de marbre blanc qui, toute mutilée qu'elle était, portait l'ineffaçable empreinte d'un ciseau grec.

Nous voici sur l'antique chaussée romaine qui serpente mélancoliquement à travers les solitudes, et ne conduit plus nulle part. Une chaîne de coteaux volcaniques percés de grottes s'élève devant nous; Ardée est assise au sommet: montons-y. Nous voici de nouveau sur le terrain de

la légende. Fondée par Danaë ou par un fils d'Ulysse et de Circé, Ardée, qui dans tous les cas avait une origine grecque, devint la métropole de Turnus, roi des Rutules, et fut, à ce titre, ruinée, incendiée par Énée, cet impitoyable vengeur d'Ilion sur tout ce qui restait de grec en Italie. Le grand chroniqueur de la mythologie, Ovide, nous raconte en vers charmants qu'un oiseau inconnu jusqu'alors s'élança tout-à-coup des cendres brûlantes. Ses cris, sa maigreur, sa couleur pâle, tout en lui représentait la fidèle image d'une cité détruite. Il semblait, par le battement lugubre de ses ailes, déplorer la ruine d'Ardée, et il garda même son nom dans la langue des Romains (1). Or, cet oiseau funèbre et mystérieux n'est autre que le héron, dont le nom latin est *ardea*. Voilà la fiction; la vraisemblance

(1) ..... Quum postquam barbarus ensis
Abstulit, et tepida latuerunt tecta favilla,
Congerie et media tum primum cognita præpes
Subvolat, et cineres plausis everberat alis.
Et sonus, et macies, et pallor, et omnia captam
Quæ deceant urbem; nomen quoque mansit in illa
Urbis: et ipsa suis deplangitur Ardea pennis.
(*Métam.*, liv. XIV.)

est que la ville prit au contraire le nom de l'oiseau, lequel était et est encore très commun sur ces plages. Une autre étymologie, et celle-là je l'ai déjà hasardée dans une lettre précédente, est qu'*Ardée* pourrait bien venir d'*ardere*, en mémoire des volcans du Latium. Hypothèse pour hypothèse, fiction pour fiction, tenons-nous à la version du poëte. Cette ville en cendres, dont l'âme s'envole sous la forme d'un oiseau, est une des fantaisies les plus poétiques de cette terre si riche en poésie.

Mais la cité morte ressuscita, et sortit de son tombeau pour jouer son rôle sur la scène du monde : son nom est mêlé aux premières luttes de la liberté romaine; Tarquin l'assiégeait avec toutes ses forces dans le temps même où on le chassait du trône. Bientôt après elle fit alliance avec la naissante république. Devenue florissante, elle éleva à Junon un temple où, si l'on en croit Pline, on admirait les premières peintures faites en Italie, ou du moins dans cette partie de l'Italie, et elle envoya en Espagne une colonie qui fonda l'héroïque Sagonte. Elle aurait bien besoin qu'on lui en envoyât une aujourd'hui; car ce n'est plus

qu'un hameau misérable où végète à grand'peine une centaine d'ombres livides et décimées chaque année par la *mal'aria.* Des masures en ruines, comme à Ostie, ou à Lavinium, et les cavernes creusées par les volcans dans les profondeurs du rocher, servent d'habitation à ces pâles fantômes, qui ont l'inhospitalité et toute la rudesse des divinités infernales. Ne leur demandons rien; fermé par la maladie, l'isolement, la misère, à toutes les sympathies humaines, leur cœur est froid et sourd comme la pierre du tombeau. Et d'ailleurs, que voulez-vous d'eux? Du pain? ils n'en ont pas. De l'eau? ils vous enverront à la citerne voisine. Un abri? ils vous montreront la voûte du ciel. *Guarda e passa.*

Un vieux château féodal bâti sur les débris de la muraille antique, écrase de sa masse et domine de toute sa hauteur ces sépulcres vivants; mais il est vide, délabré, et abandonné depuis longtemps aux longues herbes et aux oiseaux de proie du désert. Un Cesarini est l'héritier du royaume de Turnus; mais il le dédaigne comme indigne de lui, et n'a jamais mis le pied dans ses domaines. Un historien éminent autant que consciencieux,

M. de Sismondi, remarque, dans une excellente étude sur la Campagne de Rome (1), que le Latium avait fini par compter moins de familles féodales qu'il n'y avait autrefois fleuri de républiques indépendantes. La puissante maison Colonne était maîtresse du pays des Èques; les Orsini régnaient sur le territoire de Véies et de Céré; les Savelli possédaient celui des Albains; les Frangipani avaient pour leur lot Antium, Asture, tous les bords de la mer; les Annibaldeschi et les Caetani les villes et les châteaux qui dominent les marais Pomptins. Les Cesarini s'étant, je crois, éteints, j'ignore à qui seront échues après eux les terres et la capitale des Rutules.

Nul point de la Campagne romaine ne m'a frappé autant qu'Ardée, et pas un paysagiste ne devrait quitter l'Italie sans avoir fait ce pèlerinage. C'est un site incomparable; mais l'ayant peint ailleurs (2), je vous demande la permission,

(1) *Études sur les sciences sociales*, tom. III; *Essais*, X et XI. Je voudrais pouvoir citer cette étude tout entière; c'est un tableau achevé de la désolation romaine au point de vue de l'agronome et de l'économiste.

(2) *Rome Souterraine*.

mon cher ami, de ne pas me répéter; les redites sont aussi fastidieuses pour celui qui les commet que pour ceux qui les subissent. Je m'aperçois d'ailleurs qu'il est temps de nous remettre en route et qu'il faut nous presser; nous marchons depuis trente-six heures sans avoir fait beaucoup de chemin, et si nous continuons à nous arrêter ainsi à chaque pas, nous n'arriverons jamais au terme du voyage.

Résignons-nous donc à quitter ces ravissants paysages, et redescendons d'Ardée dans le Campo-Iemini. Une chaussée pavée nous ramène en plein désert, sur la place même où s'élevait Aphrodisium, ville consacrée à Vénus, comme son nom l'indique, car Vénus était la patronne de ces voluptueuses contrées. La cité de Danaé pouvait-elle en avoir une autre? Aphrodisium fut, dit-on, la patrie du médecin Xénocrate, qui, dans son livre sur l'art de guérir, n'indiquait pour tout remède que des incantations et des amulettes (1). Aujourd'hui encore les pâtres de ces solitudes homicides n'en connaissent pas

(1) *Fabricii Bibl. græc.*, XIII, 452. — Galen., *De simpl. medic. facultat.*, VI et X. — Proœm.

d'autres : seulement, au lieu d'invoquer les dieux de l'Olympe, ils adressent leurs prières et leurs *ex-voto* aux saints du paradis. Il n'y a guère de changé pour eux que les noms.

Aux coteaux caverneux d'Ardée succèdent de petites vallées étroites qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et forment de riants labyrinthes de verdure ; puis vient une plaine ondulée semée çà et là de quelques arbres assez maigres et de massifs de ronces tout émaillées de chèvre-feuilles et d'églantiers. Un ruisseau se présente, défendu par une vieille ruine du moyen-âge ; on le franchit comme on peut, car pour un pont il n'y faut pas songer, et l'on arrive dans la vaste laiterie de San-Lorenzo, où nous ne devons pas nous attendre à trouver du lait, quoique d'immenses troupeaux nous environnent de tous côtés. A quelques pas sur la plage se dresse la tour du même nom, où le fisc et la *Sanità* tiennent garnison, celle-ci contre la peste, l'autre contre la contrebande. Plus avant dans les terres, et à demi cachée au milieu des bois, ou plutôt du maquis, *macchia*, s'élève une autre tour, celle de Sant-Anastasio, qui marque, dit-on, le

site d'une villa de Mécènes. Cette dernière est déserte, et abandonnée aux choucas et aux éperviers.

A San-Lorenzo, nous reprenons la grève. C'est un chemin que nous connaissons, et qui a perdu pour nous l'intérêt de la nouveauté : des dunes à gauche, la mer à droite, et devant nous du sable à perte de vue.

Il y a aux environs des mines de soufre.

A Torre-Materna, le pays change; les dunes disparaissent; un grand rocher rougeâtre et profondément déchiré tombe presque à pic dans la mer; il ne laisse pour le passage qu'une grève étroite, que je trouvai toute jonchée des débris d'un naufrage inconnu, et où des pêcheurs de Gaëte n'en faisaient pas moins la sieste au soleil, tandis que leurs filets travaillaient pour eux. Ils étaient si profondément endormis, qu'ils ne s'aperçurent pas même de ma présence. Je les enjambai tous l'un après l'autre sans qu'un se réveillât.

Cependant le sciroc s'était levé; le sable détrempé par l'humidité de l'air était mou; j'enfonçai à chaque pas; la marche devenait péni-

ble; de plus j'avais le vent en face, et il me fouettait au visage l'écume des vagues qui venaient expirer à mes pieds. Une source fraîche et cristalline tombe goutte à goutte du rocher; un jeune pâtre occupé à y puiser de l'eau voit mon embarras, et m'indique du doigt un sentier qui passe sur les hauteurs. Je quitte à l'instant la grève, devenue de plus en plus mouvante, et je me jette à travers des gorges étroites, sombres, rocailleuses, au sommet desquelles se déroule un large plateau de verdure bordé de chênes verts et clair-semé d'oliviers sauvages. C'est un paysage agreste et mélancolique; le silence y est profond, et la solitude n'en est troublée que par quelques chevaux à longs poils qui pâturent en liberté. Les plus riches patriciens de Rome antique possédaient ici des villes splendides; ceux de Rome moderne avaient imité l'exemple de leurs ancêtres; mais les premières ont disparu, les plus jeunes sont déjà en ruines; les unes et les autres seront bientôt réunies dans une commune destruction. Vous savez sans doute que l'Apollon du Belvéder, le gladiateur Borghèse et d'autres chefs-d'œuvre de la statuaire antique ont été conservés

et rendus à l'art par ces terres à jamais bénies.

Nous avons enfin devant nous quelque chose qui ressemble à une ville, c'est Porto-d'Anzo, l'antique Antium, où naquit Néron, et où la fortune, cette divinité suprême du polythéisme, eut un temple fameux (1). Je vous fais grâce des autres. Antium avait une existence maritime avant que Rome existât; mais devenus conquérants et usurpateurs, les enfants de Romulus prirent ombrage de sa prospérité et ruinèrent sa marine de fond en comble; transportés à Rome, les *rostres* d'airain des navires antiates furent suspendus en trophée à la tribune aux harangues, qui en prit son nom de *rostra*. Bien des siècles plus tard Néron y fit creuser un nouveau port, que le pape Alexandre VI a fait combler on ne sait trop pourquoi. Aujourd'hui ce n'est qu'une méchante rade protégée par un méchant môle et où de méchantes barques trouvent à peine un abri.

Des montagnes de charbon s'élèvent majestueusement à la place des palais de Néron. Je

(1) O Diva gratum quæ regis Antium...
(Horace, I, 35.)

cherche en vain du regard quelque débris des splendeurs passées; la seule ruine qui s'offre à moi est un vaste souterrain de construction réticulaire, qui, à ce que prétend la légende du lieu, débouchait à Rome sous la porte de Saint-Paul. Ma foi n'est point assez robuste pour aller jusque là, voyez si la vôtre est plus accommodante. Ces souterrains que j'ai parcourus en partie m'ont paru être ou des chambres mortuaires ou des prisons d'esclaves; dans ce dernier cas c'étaient encore des tombeaux.

Il y a bien des siècles qu'un voyageur assez mal vêtu, et le visage à demi caché dans son manteau, entra dans la ville d'Antium par le même côté et à la même heure où nous y entrons nous-même. Arrivé sur la place publique : « C'est une belle » ville qu'Antium! s'écria-t-il en promenant les » yeux autour de lui. Puis se parlant à lui-» même : « Cité d'Antium, ajouta-t-il, tes veuves » sont mon ouvrage. Combien d'héritiers de ces » édifices somptueux sont tombés sous mes coups » en jetant leur dernier cri! Cité d'Antium, ne me » reconnais pas; armés de broches et de pierres, » tes femmes et tes enfants me tueraient dans un

» combat sans gloire. » S'adressant alors à un pas-» sant : « Citoyen, lui dit-il, ayez l'obligeance de » m'indiquer la demeure du grand Aufidius ! — » Elle est devant vous, et ce soir même il donne » à souper à tous les grands de l'État. » Là-dessus le voyageur entra dans la maison qu'on lui avait désignée.

Or, ce voyageur était Coriolan banni de Rome, et cet Aufidius, à qui il allait demander l'hospitalité, le général des Volsques, son ennemi le plus implacable. C'est ainsi que Napoléon vaincu monta sur le Bellérophon pour aller s'asseoir au foyer britannique. Ces grands infortunés eurent tous les deux à se repentir de leur magnanime confiance : l'un fut égorgé, foulé aux pieds par son hôte lui-même, sur la place publique de cette ville où il cherchait un asile; l'autre.... Sainte-Hélène vous répondra.

Ce n'est pas dans l'histoire, ce n'est pas même dans Plutarque qu'il faut lire la vie de Coriolan, c'est dans Shakspeare, dans cet homme immense, universel, qui a si profondément exploré la nature humaine et fait dans les abîmes du monde moral des percées si lumineuses. Son *Coriolan*

est la plus belle tragédie politique qui ait été exécutée. Jamais l'antagonisme de la famille et de la patrie, la lutte incessante, implacable, des passions de l'individu avec les intérêts de la société, n'ont été formulés et résolus dans une action dramatique avec plus d'énergie, d'audace, de vérité. C'est la réalité tout entière, mais la réalité élevée à la puissance de l'idéal. Je ne connais rien de plus neuf, rien de plus vigoureux, de plus attachant, que le caractère fier et tendre de Coriolan; la scène où ce fier patricien sollicite la voix des électeurs de Rome suffirait à elle seule pour placer cette pièce hors de ligne. Quelle leçon pour la démocratie de tous les temps! Ce tableau est aussi vrai maintenant que le jour où il sortit du génie du grand homme.

Mais pardon, mon ami; jamais digression ne fut plus déplacée; je reviens en toute hâte à Porto-d'Anzo, qui, hélas! n'est plus Antium.

Enveloppé dans mon manteau, comme Coriolan, sur cette même place où il vint chercher l'hospitalité, et où il rencontra la mort, je m'adressai comme lui aux passants, leur demandant un gîte pour la nuit; il me fut impossible d'en

trouver un, et je dus pousser jusqu'à Neptune, quoique le soleil fût déjà couché, et que les monts de Piperno confondissent leurs cimes grisâtres avec les grisâtres vapeurs du crépuscule. Enfin, après avoir fait deux ou trois milles au fond d'un chemin creux, à quelques pas de la mer que je ne voyais point, mais que j'entendais bouillonner dans son lit orageux et sombre, j'arrivai sans malencontre à Neptune, ville autrefois célèbre par un temple du dieu qui lui a légué son nom pour tout héritage. Il faisait nuit close, toutes les portes étaient fermées, et j'étais menacé du même sort qu'à Porto-d'Anzo, c'est-à-dire de coucher à la belle étoile, lorsque la déesse d'Antium m'envoya le signor Salvatore, qui fut pour moi une véritable providence. Si vous allez jamais à Neptune, ne vous recommandez pas au dieu de l'Océan, mais au marchand de tabac qui tient la poste.

C'est ainsi que finit notre seconde journée, et je m'aperçois avec épouvante que nous sommes bien loin encore de la montagne de Circé. La nuit a passé tant bien que mal, le jour point, hâtons-nous de prendre congé de notre ami Sal-

vatore, et partons sans retard. Aussi bien ai-je tant parlé ailleurs (1) et de Neptune et du costume grec des Neptuniennes que je n'ai plus rien à vous en dire.

Le sciroc régnait comme la veille; le ciel était nébuleux, l'air humide, et la grève par conséquent mouvante et difficile. Mais je n'avais pas le choix; il n'y a pas d'autre chemin. Pendant les premiers milles, quoique je fusse encore bien près du bourg, je n'eus pas d'autre compagnon ni d'autre distraction de voyage qu'un oiseau de mer qui voltigeait devant moi en se jouant avec les flots. Tantôt il les rasait avec adresse; tantôt il se posait sur l'extrême plage, et quand la vague l'atteignait, il reprenait son vol pour aller à quelques pas recommencer le même jeu. Moi qui n'avais pas d'ailes afin d'échapper à la lame, j'avais souvent les pieds baignés par elle. Plus loin un essaim de chèvres lutines use et abuse de sa liberté; tandis que le taureau, en sentinelle sur les dunes, surveille et protège le troupeau couché plus bas sur les algues marines,

(1) *Rome Souterraine.*

immobile, inquiet, le despote du pâturage souffle de ses larges naseaux, et, se fouettant les flancs de sa queue irritée, il me suit d'un œil à la fois curieux et menaçant.

A cinq ou six milles de Neptune, près d'un lieu nommé Grottaccio, sans doute à cause des grottes percées alentour, une grande masse de décombres réticulaires est dispersée sur la plage; on veut que ce soient les restes d'une villa d'Antoine ou d'Agrippine, je le veux bien. Toute cette côte est semée de vestiges du même genre: ici, c'est un port artificiel comblé aujourd'hui par les sables; là, ce sont des bains dits de Lucullus; il n'est pas jusqu'au fond de la mer qui ne soit pavé de ruines; visibles en temps calme à travers l'azur transparent des eaux, ces palais sous-marins ont quelque chose de mystérieux, de fantastique, qui jette l'imagination dans l'empire du merveilleux. Malgré soi l'on rêve aux ondines; et quoique sous le ciel romain, le moins vaporeux de tous les cieux, on se surprend à répéter les ballades populaires de la vaporeuse Allemagne.

Les lignes droites et arrêtées du donjon d'As-

ture, ses créneaux menaçants, ses murailles noires et massives, nous rappellent au sentiment de la réalité. Bâti sur un écueil environné par la mer, il tient à la terre ferme par un pont, et a la même destination que les autres tours de la côte. C'est un lieu néfaste : Cicéron, qui y avait une maison de campagne, s'y embarqua pour aller tomber à Formies sous le poignard implacable des triumvirs. Bien des siècles plus tard, deux jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, y vinrent chercher un asile; l'un était l'empereur Conradin, le dernier rejeton des Hohenstauffen; l'autre son cousin Frédéric d'Autriche. Battus aux champs Palentins par l'armée de Charles d'Anjou, ils avaient traversé le désert sous un travestissement et cherchaient une embarcation pour fuir l'Italie. Une bague que portait le jeune empereur déshérité lui devint funeste: Frangipani, le châtelain d'Asture, le reconnut, et violant dans un intérêt sordide les lois de l'hospitalité, il livra les deux fugitifs à leur impitoyable ennemi Leur tête tomba sur la place publique de Naples; et, pour perpétuer le souvenir de cette abominable victoire, le vainqueur fit

graver sur la place même, teinte du sang de sa victime, ce distique atrocement railleur :

> Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum
> Hic deplumavit acephalumque dedit.

Quelques jours après, un navire en deuil jeta l'ancre dans le golfe; une femme jeune encore et vêtue de noir en descendit, et fut reçue à terre par l'archevêque lui-même avec toutes les démonstrations d'une compassion respectueuse. Cette étrangère était Élisabeth, comtesse de Tyrol, la mère du malheureux Conradin; elle venait racheter son fils; tout ce qu'elle put obtenir fut de transporter son corps sous l'autel de la Vierge à Sainte-Marie-des-Carmes; puis, remontant sur son vaisseau pavoisé de noir, elle retourna dans sa patrie et ne voulut pas être consolée, parce que son enfant n'était plus.

On dit qu'en montant à l'échafaud le jeune César découronné et bientôt décapité jeta son gant dans la foule, et que ce gant fut relevé par un gentilhomme de Salerne, nommé Jean Procida. Quoi qu'il en soit, les Vêpres Siciliennes vinrent, quatorze ans plus tard, venger la victime, et, par une coïncidence singulière et presque providen-

tielle, la flotte de Charles fut détruite et son propre fils fait prisonnier par le fameux Calabrais, Roger de Lauria, amiral de la conjuration, en vue même de ce sombre donjon d'Asture si funeste à Conradin. Charles mourut subitement de rage et d'orgueil; mais sa mort rendit-elle la vie à ceux qui n'étaient plus?

Le signor Mariano, *Deputato della Sanità*, et beau-père de l'hospitalier Salvatore, me fit les honneurs d'Asture, comme son gendre m'avait fait ceux de Neptune. Vieux et dévot, il vit là depuis trente ans confiné dans une petite chambre au sommet de la tour, et sa bibliothèque se compose de quelques livres de piété alignés sur une planche; il n'a tout le jour sous les yeux que le spectacle de l'Océan; il s'endort et se réveille au bruit des tempêtes. Quelle existence! et cela s'appelle vivre!

Après le dîner, qui fut maigre, car on était dans la semaine sainte, mais offert de bon cœur, mon hôte voulut me faire la conduite et m'escorta à travers les taillis de la *tenuta* Cortesi jusqu'au pont du Conca, l'ancien Lanuvius descendu des flancs du mont Albane. Là, nous nous sépa-

râmes, lui pour retourner dans sa thébaïde, moi pour aller chez la magicienne.

Retombé dans la solitude, je repris ma grève accoutumée, et, marchant *spiaggia*, *spiaggia*, comme disent les Italiens, je fis six milles encore sans aventures, mais non sans tristesse; les brumes du ciel ne s'étaient pas encore dissipées; le soleil, chose rare en Italie, n'avait point paru de la journée; tout dans la nature était morne et décoloré; la mer était terne, huileuse; le ciel gris et lourd, les monts de Piperno chargés de vapeurs blafardes, et le haut promontoire de Circé, que depuis le matin je n'avais pas perdu de vue un seul instant, se dressait à l'horizon comme un pâle fantôme. A ma gauche, s'étendait parallèlement à la mer le lac muet et solitaire de Fogliano, et au-delà une sombre et épaisse forêt ajoutait à la mélancolie de ce paysage mélancolique. La vie semblait avoir déserté ces plages : pas un oiseau dans l'air, pas même un coquillage sur le sable; la Méditerranée immobile ne m'envoyait pas un murmure, pas une vague; quelques arbres à demi consumés par le feu du ciel, ou par le feu des bergers, élevaient leurs

bras noirs et crochus au-dessus des dunes, et de loin offrait à l'œil abusé les illusions les plus fantastiques.

Je marchai ainsi solitairement et assez tristement jusqu'à la tour de Focéverdé, où je ne vis au lieu de soldats qu'un noir bivouac de charbonniers. Mais un cavalier au galop a pointé bien loin sur la grève; il approche, il arrive : c'est le lieutenant Grapelli, qui retourne à Porto-d'Anzo, où il est en garnison. Il n'avait pas mis pied à terre que je savais déjà son histoire : il sert depuis la Révolution, il a fait toutes les guerres, vu tous les pays, assisté à toutes les batailles, reçu toutes les blessures; bref, il devrait être maréchal, et il est lieutenant. O déesse d'Antium! voilà tes coups. Enfin il clôt sa longue épopée en me griffonnant sur place une lettre de recommandation pour le gonfalonier de San-Felice; après quoi il remonte à cheval, pique des deux, et disparaît dans les brumes du rivage.

Depuis Focéverdé j'étais en veine de rencontres. A peine le lieutenant Grapelli m'avait-il quitté, que je fus accosté brusquement par un vigoureux drôle taillé en Hercule, qui venait de

déboucher du bois voisin. Sa culotte de velours bleu et son gilet rouge étaient relevés par deux rangs de boutons d'argent, et sa jaquette brune brodée en noir sur toutes les coutures; il était chaussé d'une bottine de cuir blanc, et coiffé d'un chapeau conique orné de cordons de diverses couleurs et de plumes de coq quelque peu fanées. Une giberne était fixée à sa ceinture de soie; un stylet d'assez mauvais augure s'y cachait à demi, et le manche d'un pistolet en sortait mystérieusement; sans compter que mon homme avait à la main un fusil monté avec luxe. Cette apparition n'était pas rassurante, vu la solitude; et malgré l'agnus sacramentel suspendu par un ruban rouge sur la poitrine de mon inconnu, je n'étais pas, je l'avoue, sans inquiétude; car enfin qui était-il? Je craignais de le deviner à son costume, et j'étais là, il faut bien le dire, dans la partie la plus suspecte de ce *Latium ferox* (1) où le brigandage est héréditaire et pour ainsi dire endémique. *Latronum occultator et receptator locus* (2).

Ajoutez que mon compagnon de voyage avait

(1) Horace, *Od :* I, XXXV.
(2) Cicéron, *Pro Milone*.

sur ce sanglant chapitre une érudition effrayante; non seulement il savait le nom de tous les bandits fameux de la contrée, mais il les avait connus personnellement et s'en faisait gloire; il parlait avec admiration de Diecinove, *Dix-neuf* (ainsi nommé parce qu'il lui manquait un orteil), qui tuait et torturait ses victimes, non par amour de l'or, mais par amour du sang, ce qui ne l'empêcha pas d'être gracié par le pape; il discutait gravement les mérites respectifs de Corampono, qu'il avait vu se promener à Rome en plein Cours avec sa maîtresse, et de Garbarone de Sonnino, qui reçut en députation le secrétaire d'État lui-même; à l'entendre on eût dit qu'il s'agissait d'établir un parallèle entre Alexandre et César; il avait dîné vingt fois avec Barbone, ce terrible enfant de Velletri, que sa mère Rinalda avait instruit elle-même au brigandage, et qui, rentré en grâce, mourut concierge d'une prison de Rome en tournant vers la montagne le dernier regard de ses yeux sauvages.

Il est évident que si mon compagnon de voyage n'était pas... ce que vous savez, il avait pu l'être;

d'autant plus qu'il était de Basciano (1), l'un des villages les plus mal famés des monts Lépini, où il avait, disait-il, laissé sa femme et six enfants. Pourquoi?... Il ne le disait pas.

Tout en causant, nous suivions le Tomboletto (c'est ainsi qu'on nomme la langue de terre qui sépare la mer du lac de Fogliano, que nous côtoyions de fort près). Quelques barques de pêche étaient amarrées aux troncs du rivage, mais il n'y avait personne dedans; quelques feux mourants fumaient encore de loin en loin, mais les pâtres qui les avaient allumés n'étaient plus là; partout de l'eau, des bois, le silence, la solitude, quel admirable lieu pour commettre un crime et pour l'ensevelir dans l'impunité d'un éternel oubli!

L'étroit sentier du lac s'embarrassant de plus en plus de ronces et d'épines, nous reprîmes la grève, et je me sentis soulagé, presque rassuré, en me retrouvant en face de l'Océan. Je respirai du moins plus à l'aise que dans l'étroit horizon des forêts; j'étais libre de mes mouvements, et

(1) Ce village a pourtant donné le jour à Alde Manuce, l'un des fondateurs de l'imprimerie en Italie.

partant moins à la merci d'une surprise, moins esclave de l'imprévu. Ce n'est pas que la solitude fût moins profonde : quelques oiseaux marins la troublaient seuls. On découvrait bien quelques voiles en mer, mais si loin, qu'elles n'auraient pu entendre, je ne dis pas ma voix, mais celle du canon. Zannone, Palmarola, Vandotène, toutes les îles, tous les îlots de l'archipel de Ponza, Sinnamari des Romains, commençaient à sortir des vapeurs de l'horizon, et je cherchais à les reconnaître à travers l'espace, quand soudain un coup de fusil partit derrière moi, et une balle siffla à mon oreille. Au même instant un gros oiseau blanc tomba mort à mes pieds. « Voilà notre souper! s'écria mon problématique compagnon. » Je t'offre l'hospitalité dans ma cabane. »

A quelques pas de là, nous nous trouvâmes au bord d'un large canal qui nous ferma le passage. C'est le point du littoral par où le lac de Fogliano communique avec la mer, et cette rupture de la côte sert en même temps d'embouchure à la Ninfa, l'ancien Nymphæus, qui vient des marais Pomptins. La station de Clostra-Romana était précisément là, car la voie Laurentina ou Severiana

traversait autrefois ces lieux, où personne ne passe aujourd'hui, si ce n'est le pâtre, le bandit et l'artiste, trinité de parias qui n'a pas de place dans les villes, et qui se rencontre au désert.

Un batelet abandonné et caché dans les roseaux nous transporta à l'autre bord du canal; et après avoir fait quelques pas dans le bois, nous arrivâmes à la cabane de l'inconnu. C'était une hutte en pain de sucre, isolée au bord du lac et assez artistement fabriquée avec des herbes et des roseaux, telle que devait être le palais des rois aborigènes de l'Ausonie. Cette opinion du reste est celle d'Ovide (1), et sur ce terrain-là j'en crois l'instinct des poëtes plus que les hypothèses des

(1) Écoutons Mars, le père de Romulus, parler de la Rome de son fils, c'est-à-dire d'une époque bien postérieure aux dynasties saturniennes.

Parva fuit, si prima velis elementa referre,
  Roma; sed in parva spes tamen hujus erat.
Mœnia jam stabant, populis angusta futuris;
  Credita sed turbæ tunc nimis ampla suæ.
Quæ fuerit nostri, si quæris, regia nati;
  Adspice de canna straminibusque domum.
In stipula placidi carpebat munera somni;
  Et tamen ex illo venit in astra toro.

(*Fastes*, III, 179.)

antiquaires. La hutte était suffisamment spacieuse pour recevoir deux personnes; une troisième s'y fût blottie à grand'peine. Deux pierres placées au centre figuraient l'âtre où devait tout-à-l'heure rôtir l'oiseau blanc, et le fonds du mobilier se composait de deux tas de mousse et de feuilles sèches, qui rappelaient le lit de Romulus. J'aime à croire cependant que le premier roi de Rome était un peu mieux logé.

Le maître du gîte posa soigneusement son fusil dans un coin, mais il garda son stylet et son pistolet; et tout en battant le briquet pour allumer du feu : « Tu ne t'attendais pas, me dit-il d'un » air solennel, à passer ici la nuit sous la garde » de ma fidélité. »

Il aurait pu ajouter que je ne m'en souciais guère. En effet, je ne rêvais qu'aux moyens de me priver de cet honneur. Je savais qu'une tour de garde ne devait pas être éloignée, et, sous prétexte de faire une promenade au bord du lac, j'allai sournoisement à la découverte, c'est-à-dire, pour être franc, que, brûlant la politesse à mon hôte, un hôte aussi par trop mystérieux, et lui abandonnant en revanche ma part du gi-

bier, je gagnai pays sans tambour ni trompette, et ne m'arrêtai qu'à la tour de Fogliano.

Ma présence y causa un étonnement que je n'essaierai pas de vous décrire; les miraculeux messagers de Jéhovah ne devaient pas en causer davantage sous la tente des patriarches. Le caporal et le député me reçurent de leur mieux: ce mieux, hélas! était peu de chose, il n'y avait pas même de vin; de l'eau, deux œufs, et quelques onces de pain firent tous les frais de ce souper ultra-pythagorique; il est vrai qu'une tasse de café hâta la digestion. Je regrettai un peu l'oiseau blanc.

Vous devinez, mon cher ami, quelle fut ma première question. On me répondit que mon mystérieux compagnon de route était, pour le moment, un des garde-forêts de la princesse de Caserte, qui a des terres aux environs. Comme j'en désirais savoir davantage sur les antécédents du voisin, le caporal ajouta d'un air significatif: « Le passé d'un homme est comme son avenir, » Dieu seul le connaît bien. » Je compris ce que cela voulait dire, et je regrettai moins ma part de l'oiseau blanc.

La conversation s'engagea et devint générale. Tous les habitants de la tour étaient rassemblés autour du feu, et à l'étranger, comme de droit, appartenaient les honneurs de la veillée, honneurs incommodes dont je me serais volontiers passé, car ils consistaient à répondre aux millions de questions (et quelles questions!) que m'adressaient les soldats. Un rayon de poésie vint illuminer toute cette prose: la femme du député parut; il se fit soudain autour d'elle une grande clarté. Svelte, élancée, hardiment découplée et néanmoins gracieuse dans tous ses mouvements, c'était la vraie fille du désert romain. Elle avait le teint basané, pas trop pourtant, l'air fier, timide, légèrement farouche; mais la finesse de son sourire tempérait l'ardeur un peu sauvage de son grand œil noir. Assise à l'écart, et trop réservée pour prendre part à la conversation, son silence était intelligent; ses yeux écoutaient et parlaient; les miens ne voyaient plus qu'elle, et je me demandais avec un tendre regret si Dieu avait créé tant de beauté pour que la société l'ensevelît dans ces solitudes empoisonnées.

Grâce à cette apparition, d'autant plus char-

mante qu'elle était plus inattendue, la veillée se prolongea fort tard : rien ne marque les pas du temps dans ces déserts silencieux. Soldats et député, tout le monde enfin se retira. On crut me laisser seul : je ne l'étais pas; une céleste image était restée avec moi, et ne me quitta plus.

La nuit était calme, les forêts muettes, la mer assoupie; à peine soulevée par la brise, la vague expirait au pied de la tour avec un murmure insensible. La lune, qui venait de se lever mystérieusement sur les bois, blanchissait la longue ligne des grèves solitaires, et l'écume ondoyante des flots brillait comme de l'argent en fusion. Les souvenirs, que dis-je? le souvenir unique de la soirée ajoutait son prestige aux charmes de la nuit, et je finis cette troisième journée sous l'empire d'impressions que je ne m'attendais certainement pas à rencontrer dans ces déserts frappés à l'envi, et par la nature et par l'homme, de toutes les malédictions.

Ne m'accusez pas, mon cher ami, de puérilité: ces détails minutieux et trop personnels peut-être sont la poésie de ma jeunesse; ce sont aussi les bénéfices du voyage. Le voyage est un capital qui

doit rapporter en souvenirs ce qu'il a coûté de fatigues et de privations. En conscience peut-on trouver mauvais qu'un homme dépense son revenu, surtout lorsqu'il l'a acquis légitimement et à la sueur de son front?

Le jour venu, il fallut partir, et partir sans avoir même entrevu l'apparition de la veille; je ne vis pas, je le confesse, sans un serrement de cœur involontaire la tour hospitalière se perdre à mes yeux dans les grises vapeurs du lointain.

Le temps était toujours brumeux et le sable de la grève encore plus mauvais que les jours précédents, il finit par devenir tout-à-fait impraticable; je franchis les dunes et me jetai dans le bois. Le lac de Fogliano continue sous plusieurs dénominations : lac des Moines, *dei Monaci*, lac du Caprolaci, et enfin lac de Paola; mais il n'y a de changé entre eux que les noms et aussi les propriétaires qui en exploitent la pêche à leur profit; c'est un seul et même lac qui d'un bout à l'autre a la même physionomie et la même origine.

Le chemin des bois ne valait guère mieux que

celui de la plage; j'enfonçais souvent jusqu'à la cheville dans le sable mouvant. Quoique je ne fusse séparé de la mer que par une chaîne de dunes hautes de quinze à vingt mètres, ce faible rempart suffisait cependant pour intercepter le murmure des vagues, et rien ne troublait le vaste silence des forêts que le bruit de mes pas lorsqu'il m'arrivait, chose rare! de poser le pied sur un sol un peu ferme. Les bois, du reste, étaient ravissants; cette nature solitaire était alors embellie de toutes les grâces du printemps méridional. Quelques feux abandonnés témoignaient seuls de la présence de l'homme, et mon unique rencontre de la matinée fut un pâtre à cheval qui poursuivait un buffle la lance à la main, et qui passa devant moi rapide comme la pensée, silencieux comme la mort.

Pourtant je finis par découvrir des cabanes de roseaux, et à quelques pas une méchante baraque de bois blanc devant laquelle était braqué... devinez quoi?... un vieux canon de fer tout rouillé. Les cabanes sont habitées par des pêcheurs, et, faute de tour, la baraque sert de place d'armes aux suppôts, que dis-je? aux mar-

tyrs du fisc et de la Sanità. Ce poste affreux s'appelle Sant'Andrea. Le caporal, personnage important du lieu, charme ses loisirs, non par la chasse ou par la pêche, pas même par la lecture du *Caloandro fedele*, comme son collègue de Torre-Paterno; par quoi donc? par l'aiguille; il est tailleur: c'est peu martial, mais c'est honnête. O héritier des légions romaines! Le député, brave homme d'ailleurs, était veuf, donc pas d'apparition féminine comme la veille; Fogliano cache dans ses flancs mystérieux la perle unique de ces rivages. Je me rabattis sur les pêcheurs, je veux dire sur le poisson qui frétillait dans leurs filets, et bientôt dans la poêle; celui-là du moins était frais; je ne prolongeai l'étape que tout juste le temps nécessaire au déjeuner.

Passé Sant'Andrea la solitude redouble et le bois devient de plus en plus profond. J'avais définitivement renoncé à la grève, et je me plongeais avec une indicible volupté dans les massifs les plus touffus, les plus impénétrables. Les forêts vierges de l'autre hémisphère ne sauraient être ni plus désertes, ni plus sauvages, et il émane de ces bords perdus je ne sais quel agreste, quel

poétique parfum des solitudes primitives d'un autre monde. C'est une végétation énergique et splendide; les pins et les frênes s'y marient aux chênes, aux ormeaux, aux liéges, et entrelacent étroitement leurs grands bras séculaires; élançant de terre leurs jets vigoureux, mille plantes grimpantes se croisent, se balancent d'un arbre à l'autre comme les lianes américaines, et c'était pour moi tout un travail que de me frayer un passage à travers les arbustes compactes dont le sol est jonché. Resserré entre ces deux hautes parois de verdure, le lac réfléchissait dans ses eaux mates les nuages qui fendaient l'espace et dont le mouvement animait seul sa surface immobile. Toujours intercepté par les dunes de sable, le bruit de la mer ne pénètre pas jusque là; un rossignol, un seul, chantait le printemps sous la sombre feuillée; un frémissement brusque agitait parfois les broussailles, c'était un sanglier ou un loup qui fuyait au bruit de mes pas, car les loups et les sangliers sont avec les buffles les seuls hôtes de ces sauvages retraites.

Les clairières sont rares et tout aussi solitaires que les fourrés les plus inaccessibles : seule-

ment on y voit surgir quelquefois au milieu des hautes herbes des huttes abandonnées qui ressemblent aux kraals des Hottentots, et où les pêcheurs et les pâtres se réfugient dans les nuits d'orage. S'il se fait de loin en loin (chose plus rare encore) quelque trouée dans l'épais rideau des arbres, on entrevoit au travers quelque échappée des âpres monts de Sonnino, formidable empire des bandits; puis le rideau tombe et l'on se retrouve plongé dans la nuit des forêts.

J'aimais à m'égarer seul, à me retremper dans ces abîmes de verdure. En aucun temps de ma vie, même au sommet des Hautes-Alpes, je ne m'étais senti si loin du monde, si détaché de lui, si complétement absorbé dans la création. Je ne crois pas que les forêts d'Amérique les plus solitaires puissent inspirer une pensée d'isolement plus profonde, et les héros de Cooper retrouveraient ici leur patrie avec le soleil de plus. L'instinct de l'individualité s'exalte dans ces déserts saturniens, comme dans les savanes du lac Ontario; assiégé, serré de près par la nature, l'homme arrive par le sentiment même de sa faiblesse à la connaissance de sa force; le besoin fait

naître en lui la lutte, et la lutte c'est la conquête.

Comme j'étais là m'enivrant d'air, de poésie, de liberté, quelque chose de blanc m'apparut à travers les arbres sur l'autre rive du lac : c'était une chapelle isolée, abandonnée, ruinée sans doute, autour de laquelle paissait un grand troupeau de buffles. J'aime ce rappel à Dieu dans la solitude. Mais le dieu qu'on prie là n'est point un dieu d'amour; c'est le dieu de la mort, le sombre artisan des vengeances et des châtiments éternels.

Enfin je sortis de la forêt, et une maison de pêche bâtie par le prince Poniatowski, qui habita quelque temps ces lieux, me rappela tout d'un coup au souvenir du monde. Un grand pan de mur réticulaire parfaitement conservé s'élève à quelque distance, et les bois du voisinage sont pleins de marbres brisés et de restes d'architecture plus ou moins informes. On veut que Lucullus ait eu là des bains; Muréna, Lépide, les Césars, avaient aussi des maisons de plaisance dans les environs. Lucullus et Poniatowski, quel rapprochement! Qu'eussent dit les maîtres du monde s'ils avaient pu prévoir qu'un

Slave, un Barbare, viendrait insolemment bâtir et jouir à son tour de la vie sur les ruines de leurs propres villas?

Je lève les yeux : le mont de Circé se dresse devant moi de toute sa hauteur, et si près, que je pouvais presque le toucher du doigt. Une tour pittoresquement assise sur le rocher en défend l'abord : c'est la station de Paola; un sergent y commande et m'en fait les honneurs. La tour domine un petit golfe que la mer s'est creusé dans le roc vif, qui a toute la fraîcheur, toute la limpidité d'un lac suisse. « Vous savez?... me dit » mon hôte d'un air mystérieux. — Quoi? — La » magicienne..... — Eh bien? — C'est là qu'elle » venait se baigner. Sa grotte n'est pas loin d'ici; » je vais vous donner un de mes hommes pour » vous y conduire. »

Ainsi dit, ainsi fait, et me voilà parti pour la *Grotta della Maga* ou *della Sibilla*: c'est le double nom qu'elle a conservé; Circé règne encore après trois mille ans sur la montagne qu'elle a baptisée. Mon guide était un vieux soldat à moustaches qui, malgré sa pacifique destination, se donnait les airs d'un pourfendeur de géants.

Mais toutes les fois que je lui parlais de la magicienne je remarquais en lui un certain malaise : sa voix s'embarrassait ; il perdait contenance, et après m'avoir promené quelque temps à travers les rochers et les ronces, il finit par me déclarer que nous nous étions trompés de chemin. Là-dessus mon matamore tourna sur les talons sans plus de cérémonie, et regagna la tour au pas de course, comme s'il eût été poursuivi par toutes les sorcières du sabbat.

J'aperçus à quelque distance un berger napolitain qui gardait un troupeau de chèvres ; je vais à lui, et lui demande de me conduire, moyennant salaire, à la grotte mystérieuse. Pour toute réponse, mon pâtre superstitieux me lance un regard où la défiance se mêlait à la frayeur ; puis, sautant de rocher en rocher, comme ses chèvres, il s'échappe au plus vite et disparaît.

Abandonné par tout le monde comme un pestiféré, je regagnai le mieux que je pus le sentier qui côtoie le pied de la redoutable montagne et m'acheminai tranquillement vers San-Felice. Le vent, qui s'était levé, gémissait d'une manière lamentable dans les anfractuosités du rocher....

que dis-je, le vent? c'était la voix de la magicienne. Certes, c'est bien alors que bergers et soldats auraient pris la fuite.

Mais voici la pluie, une pluie de printemps tiède et fécondante. Mettons-nous à couvert sous le portique de la petite église de Saint-André-des-Chasseurs, et attendons là qu'il plaise au bon génie de la montagne de disperser les nuées du ciel.

Feronia, la déesse des bois et des vergers, avait un temple fameux dans la contrée : il est probable que l'église où nous sommes l'a remplacé. Presque partout en Italie, surtout à Rome, le christianisme n'a eu qu'à substituer un saint à un dieu, sans même prendre la peine de changer l'invocation. Cette Feronia jouissait d'une grande considération chez les Romains, qui la tenaient de Sparte, et qui en avaient fait la femme de leur Jupiter-Anxur. C'est dans son temple que les affranchis prenaient le bonnet de la liberté : aussi recevait-elle leurs hommages et leurs offrandes. Ses prêtres se donnaient le plaisir de marcher sur des charbons ardents sans se brûler les pieds.

La pluie continue; jetez les yeux autour de

vous pour passer le temps. Le site est pittoresque : d'un côté l'œil plonge sur les forêts comme sur un océan de verdure; de l'autre, le mont de Circé élève sa grande masse calcaire, dont les ravins profonds, les larges déchirures et les escarpements abruptes attestent les antiques révolutions de la nature; de grosses touffes de plantes tropicales et quelques bouquets de bois assez rares sont jetés çà et là sur le rocher pour en dissimuler la nudité primitive. Ainsi des rochers et des bois, des bois et des rochers, tels sont les éléments de ce paysage austère et décoloré. Mais la couleur lui revint avec le soleil, qui finit par triompher des nuages; de gris et sombre, le ciel redevint riant et bleu; la pluie cessa, et je continuai ma route vers San-Felice, où je fus bientôt rendu.

San-Felice est un assez gros bourg de huit à neuf cents âmes, dont la première maison est un palais bâti et habité par ce même Poniatowski, dont nous avons déjà trouvé le nom sur notre chemin. Une affaire de galanterie l'avait, dit-on, exilé de Rome momentanément, et pendant son exil il était le roi de ce pays-ci. J'avais espéré me dédom-

mager à San-Felice des privations et des mauvais gîtes de la route, et la vue de ce palais somptueux ne fit qu'augmenter mon espoir; mais le reste du bourg ne répond guère à l'entrée, et j'avais littéralement compté sans mon hôte. Le gonfalonier Bassi fit si peu honneur à la lettre de recommandation du lieutenant Grapelli, qu'il me mit à la porte, ou peu s'en faut, et me voilà dans la rue demandant un gîte aux passants, comme à Neptune et à Porto-d'Anzo. C'était le Jeudi-Saint; la crecelle, qui remplace les cloches jusqu'à Pâques, appelait les fidèles à la *Predica*, et je vis ainsi défiler devant moi la population tout entière. Mais si elle pratique ses devoirs envers Dieu, elle n'en agit pas de même envers le prochain, et sa vertu dominante n'est pas l'hospitalité. *Latium ferox!* m'écriai-je avec Horace, tu es bien toujours le même!

Bref, j'en étais réduit à accepter une botte de paille dans une grange, lorsque j'aperçus au milieu de la foule un visage connu : c'était l'honnête député de Sant' Andrea, qui venait en bon chrétien célébrer à l'église du bourg la mort du Sauveur. « *Povero mio!* s'écria-t-il avec effusion,

» tu es donc comme le Fils de l'homme, tu n'as » pas un toit où reposer ta tête? » Et il me conduisit tout de suite chez son gendre, le signor Solveri, qui, sur la recommandation du beau-père, me céda sa chambre et son lit.

O Italie! tu es la terre de la beauté; elle croît dans tes villes et dans tes villages, comme le pin dans tes bois et l'oranger dans tes campagnes. La signora Solveri était belle comme un ange, et n'avait pas vingt ans. Pendant que je me reposais des fatigues de la journée, elle me prépara de ses petites mains blanches un repas frugal qu'elle vint partager avec moi, tandis que père et mari étaient à l'église. Comme je bénissais alors l'inhospitalité du gonfalonier! c'est à elle que je devais cette soirée charmante. Mais la *fonction* finit trop tôt, et les doux rêves du tête-à-tête s'envolèrent avec les derniers mots de la *Predica.*

Quoiqu'en pleine maremme, San-Felice jouit d'un air sain, grâce à sa position élevée et au voisinage de la mer. Les tours de garde exceptées, c'est le seul lieu habité de la montagne, et ce n'est pas grand'chose. La cité volsque de Circæi dut s'élever à la même place que le village mo-

derne. Les Romains s'en étaient rendus maîtres dès le temps de leurs rois, et Tarquin-le-Superbe en avait fait une place forte destinée à protéger la frontière méridionale du Latium. Plus tard, quand Coriolan prit les armes contre sa patrie, Circæi retomba au pouvoir des Volsques à la suite d'une grande bataille livrée à quelques milles d'ici dans les marais Pomptins. La défaite des Romains fut complète; ils perdirent à ce coup de dé sanglant Circæi d'abord, puis Satricum, Longula, Corioles, toutes les villes de la plaine, et, bien plus encore, le prestige de leurs premiers triomphes. Si quelque chose put consoler l'orgueil d'un si grand désastre, ce fut de se dire que le vainqueur était un Romain. Le Capitole n'en trembla pas moins sur ses bases, et il douta de sa fortune. Toujours conduite par le terrible exilé, l'armée volsque vint camper aux portes de la capitale, aux Fossæ Cluiliæ; et c'est là qu'eut lieu cette scène pathétique qui sauva Rome et perdit Coriolan.

Le mari de la charmante signora Solveri était précisément le cicerone de la montagne, et à ce titre il avait la mémoire toute meublée d'Anglais.

Or, pour lui, tout Anglais était milord, et quand un *milordo ingrese* (lisez *inglese*) avait dit ou fait une chose, c'était la loi et les prophètes. Quoique je ne fusse ni l'un ni l'autre, il fut convenu qu'il me servirait de guide le lendemain, et à l'aube nous partîmes pour aller surprendre l'enchanteresse dans ses dernières retraites. Je ne dois pas oublier qu'une autre enchanteresse avait voulu, malgré l'heure matinale, nous verser elle-même, non le breuvage avilissant de Circé, mais le café vivifiant du départ.

Le mont que nous allons explorer est remarquable surtout par son isolement à l'extrémité des marais Pomptins. Son pied calcaire plonge dans les terres d'alluvion, et les montagnes les plus rapprochées, les Apennins de Sonnino, dont la nature est la même, en sont à une distance de plus de quinze milles : la plaine intermédiaire dut être occupée jadis par les eaux. Devenu presqu'île par leur retraite, le mont Circéen commença donc par être une île, comme l'archipel voisin de Ponza. Les premières traditions consacrées par Homère, Pline, Théophraste, par Strabon lui-même, et conservées dans le pays,

nous la représentent sous cette forme. Son nom était alors Ææa.

Je laisse aux sciences compétentes le soin de vous énumérer ses trésors géologiques et les vertus de ses simples; mais remarquez, à propos de ces derniers, que les fables les plus fantastiques de la mythologie, les plus éloignées en apparence de toute raison, reposent presque toujours sur un fait vrai. Ici, par exemple, qui voyons-nous? Une magicienne occupée à préparer avec des herbes mystérieuses des breuvages enchantés; voilà la fable: la réalité est que le mont de Circé est renommé pour ses plantes médicinales. Il est hors de doute pour moi que Circé a existé; il n'est pas une montagne, pas un hameau qui n'ait eu, qui n'ait encore la sienne, à qui souvent il ne manque qu'un poëte pour monter ou descendre au rang des divinités infernales. Allez voir à qui le campagnard s'adresse quand sa vache ou sa femme est malade. La chimie est sortie des fourneaux des alchimistes; l'astronomie a commencé par l'astrologie, la médecine par les philtres et les enchantements.

Il y a une conclusion à tirer de ceci, c'est que

les peuples sont partis du fait pour aller au mythe, et que les écoles historiques, celle de Niebuhr en particulier, qui font suivre à la civilisation une marche inverse, s'abusent, à mon avis, profondément. Le mythe est une idéalisation, une synthèse, c'est-à-dire quelque chose de très compliqué; il faut du temps pour en venir à ce point, et, bien loin de commencer par là, c'est par là que l'esprit humain finit. Le fait est le canevas, la fable est la broderie; or, sans le canevas la broderie n'est pas possible. Esclave du phénomène, l'homme a regardé bien des siècles à ses pieds avant de regarder sur sa tête. L'Olympe n'a pas surgi tout d'un coup du sol, il s'est formé lentement de couches superposées par le travail incessant des générations. Je vais vous faire à cet égard en deux mots ma profession de foi tout entière: je suis aussi convaincu de l'existence de Saturne, de Romulus, de Numa, que de celle du bon roi Réné, de Frédéric II et de Napoléon.

Je partis donc à l'aurore avec le signor Solveri. Le ciel n'étant pas encore très pur, mon guide me proposa de commencer notre odyssée

par en bas, sauf à gagner les hauteurs, belvéder immense, quand le soleil aurait dissipé les vapeurs du matin. Rien ne m'intéressa d'abord. Nous traversions des champs labourés et des vignes qui ressemblaient à toutes les vignes et à tous les champs du monde. Laissant au-dessous de nous la tour de Fica, détruite par les Anglais et rétablie par les Français, nous descendîmes à la mer, par un sentier pierreux et rapide, bon tout au plus pour les chèvres et les chevriers. Enfin nous atteignons la grève, non plus unie et sablonneuse comme nous l'avons vue si long-temps, mais hérissée de galets roulants et de roches acérées, comme les plages de Sainte-Adresse aux environs du Havre. La première chose qui me frappe est un solécisme. Une inscription latine gravée sur le rocher par une main moderne commence triomphalement par ces mots : PROMONTORIUS... Je n'allai pas plus loin. C'est bien la peine de barbouiller du latin, quand on ne sait pas sa quatrième déclinaison !

S'il vous était égal de nous parler français ?

— « *Ecco, signor!* » — me dit tout-à-coup mon

guide. Je regarde : une vaste caverne ouvrait à côté de moi sa gueule béante. « — Bravo! dis-je » à Solveri; voilà donc la grotte de la magicienne? » — *Pazienza!* me répondit-il en secouant la tête; » c'est la grotte des Chèvres, mais elle vaut celle » de la Sibylle : elle est grande comme Saint- » Pierre. »

L'hyperbole était un peu forte; néanmoins la grotte est belle et vaut la peine qu'on la visite. C'est une vaste chambre au pied de laquelle vient se briser la mer, et qui, se rétrécissant tout-à-coup, s'enfonce profondément dans les entrailles de la montagne. Des stalactites en décorent l'intérieur, et, tombée goutte à goutte de la voûte sombre, une source mystérieuse se cache au sein des ténèbres comme la naïade inconnue dont elle est l'image.

Nous poursuivons notre route sur la grève. Un nouvel — « *Ecco, signor!* » — me fait lever les yeux et j'aperçois une seconde caverne. — « En- » fin! m'écriai-je; cette fois-ci c'est bien la grotte » de la Sibylle? — *Pazienza!* répéta mon guide » en secouant la tête comme la première fois; » c'est la grotte de l'Imbisa. »

Celle-ci a deux ou trois cents pas de profondeur, et l'accès n'en est pas facile, car la mer y pénètre, et dans les gros temps les pêcheurs sont trop heureux de s'y réfugier: C'est un vrai lieu de pirates, et je n'aurais pas été trop surpris d'en voir tout-à-coup sortir du sein de l'antre. Il n'en sortit personne, c'est nous qui y entrâmes, et la première chose que j'aperçus fut un homme pendu; je reculai d'un pas: le signor Solveri se mit à rire; lançant une pierre au supplicié, il me fit voir que ce que j'avais pris pour un homme était une stalactite; l'illusion est si complète dans les demi-ténèbres du souterrain, que, tout prévenu que vous êtes, vous y serez trompé vous-même.

Toute la côte, et cette circonstance n'avait point échappé à Homère, est percée de grottes plus ou moins profondes, où la mer, en se brisant, gémit, vagit, mugit, imite en un mot tous les cris de la nature animée; cela explique comment Énée en passant, de nuit, devant le redoutable promontoire, entendit rugir des lions, hurler des loups, gronder des sangliers et des

ours (1). Quand la mer est orageuse, on peut encore aujourd'hui se donner le plaisir d'entendre cette effrayante ménagerie ; toujours le fait précédant la fiction et l'inspirant.

Nous marchâmes encore quelque temps sur un sentier étroit, raboteux, taillé et suspendu en corniche au-dessus de la mer, dont l'écume blanchissait à nos pieds. Cette plage est sèche comme une plage africaine. Je ne me rappelle pas y avoir rencontré d'autre végétation que de rares massifs de cactus opuntia, appelés par les gens du pays *fichi zivoli*, au lieu de figuiers de Barbarie, qui est leur nom vulgaire. Quelques vieux murs démantelés, mais peu anciens, sont dispersés çà et là, comme pour ajouter à la désolation de ce paysage aride et solitaire. Le point le plus désolé, le plus bouleversé, se nomme *Valle caduta*, et il est bien baptisé.

C'est près de là que devait être le tombeau d'Elpenor, ce compagnon d'Ulysse qui se rompit

(1) Hinc exaudiri gemitus iræque leonum.....
Setigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum.
(*Enéide*, VII, 16.)

Quel style et quelle harmonie imitative !

le col pour avoir trop aimé le vin d'Italie (1).

— « Signor Solveri, dis-je à mon guide, vous ne » voulez donc pas me conduire à la fameuse ca- » verne? — *Pazienza!* Elle est par là-haut. » — Là-dessus il me fit quitter la grève, et me précéda dans un sentier plus rocailleux et plus escarpé que tous ceux qui jusqu'alors m'avaient déchiré les pieds. Du reste, pas de vue: nous tournions le dos à la mer, et nous avions le sentier à pic devant nous. Cette âpre montée dura bien une heure; mais je fus payé de ma fatigue en trouvant au sommet un plateau couronné d'un magnifique diadème de murs cyclopéens.

Ce point s'appelle la Citadelle, et la disposition des murailles semble indiquer que telle fut en effet leur destination; une porte même est encore visible, et tout donne à penser que nous sommes ici en présence de l'un des premiers monuments du génie militaire de l'Italie. Mais ce monument est-il pélasgique, comme on aime à le croire, ou

(1) ..... Nimiique Elpenora vini.
(Ov., *Mét.*, XIV, 12.)

Homère lui fait le même compliment, et il ajoute qu'il avait peu de cervelle et n'était pas des plus braves.

ne remonterait-il qu'à Tarquin-le-Superbe, comme des antiquaires l'ont prétendu? Cette dernière opinion me paraît peu probable : les ouvrages authentiques des Tarquins, comme le grand égout du Vélabre, ont un tout autre caractère; ils sont formés de blocs équarris en parallélogrammes et disposés horizontalement, tandis que les véritables constructions cyclopéennes sont composées de polygones bruts, irréguliers (1), et posés à sec les uns sur les autres de manière à ce que, malgré leurs prodigieuses dimensions, les angles rentrants soient remplis par les angles sortants. Les premiers décèlent, à ne s'y pas méprendre, une industrie déjà avancée et des procédés mécaniques perfectionnés, tandis que les autres sont plus simples, plus grossiers si vous voulez, et par conséquent plus anciens; mais ils ont dans leur

(1) *Impares et inæquales ordines*, comme dit Vitruve. Il est à remarquer que ce grand architecte, dont le témoignage est invoqué par les partisans du système tarquinien, attribue cependant aux Grecs, *Græcorum structura*, les murs cyclopéens. Or les Pélasges étaient Grecs. Petrini décrit en ces termes les murs de Palestrine : *Smisurati macigni poligoni irregolari, come soleano comporre i Dorici, e però noi le chiameremo* MURO DORICO. Cette épithète de dorique est un point de vue neuf, et n'est pas sans justesse.

rudesse même une énergie puissante, primitive, et leur indestructible solidité est un éternel sujet d'admiration. Quelles mains les élevèrent? Le problème est toujours posé, la solution toujours attendue.

Notre ami Solveri, lui, n'était nullement embarrassé; il tranchait la question sans sourciller. Les cyclopes, dit-il, hommes robustes, hommes des anciens jours, prenaient à deux chacun de ces quartiers énormes, ils les mettaient l'un sur l'autre tels que nous les voyons aujourd'hui. Et voilà pourquoi votre fille est muette. Que d'étymologies réputées savantes ne valent pas mieux que celle-là!

Mais le temps s'élève; la journée sera belle: continuons à monter. Un bois s'offre à nous, un reste de ces *lucos inaccessos* de la fille du Soleil dont parle Virgile. Ils ne sont pas inaccessibles pour nous; il est vrai que nous nous contentons d'un sentier, ou, pour mieux dire, d'une piste de sangliers. Mon guide était un grand chasseur; se trouvant là sur son terrain, il se met à me raconter ses exploits, comme Ulysse, dont je suivais les traces, aurait pu raconter les siens. Je ne

l'écoute pas; il n'en parle que davantage; et, comme je ne le contredis en rien, il me trouve *garbato assai*, c'est-à-dire le plus accompli de tous les étrangers qu'il a eu l'honneur d'accompagner, encore qu'ils fussent *milordi ingresi.*

Mais son front s'obscurcit tout d'un coup : — « Eh bien! lui demandé-je brusquement, appro-» chons-nous de la grotte? — » Cette fois il ne me répondit pas même par son éternel : *Pazienza!* il feignit de ne m'avoir point entendu. « Nous » voici, dit-il pour détourner la conversation, » sur la hauteur de Greda-Roscia; bientôt nous » atteindrons celle de Cristoforo. — Et là?... »— Il comprit que j'allais réitérer ma question, et, prenant brusquement sur moi l'avance de cinq ou six enjambées, des enjambées de chasseur, il se tint prudemment hors de la portée de ma voix, et marcha à une distance respectueuse jusqu'au sommet de la montagne. Une fois là, son rôle de cicerone redoublait d'importance, et il comptait sur une puissante diversion.

Je dois convenir que son attente ne fut pas déçue : le coup d'œil est tellement saisissant, quoique attendu, que l'admiration m'ôta pour

long-temps l'usage de la parole. Comment peindre une pareille vue? J'ose à peine le tenter; et ici, mon ami, votre imagination poétique devra suppléer à la froide insuffisance de ma prose.

Si nous nous tournons au nord, nous revoyons tout le chemin que nous avons parcouru, les lacs, les bois, les tours, les grèves dans toute leur longueur jusqu'à Neptune et Porto d'Anzo, qui s'avance en mer comme un promontoire aigu. Plus loin la plage se plonge dans les brumes du lointain et se confond avec elles; mais mon guide m'affirma qu'à l'aide d'une bonne lunette, et quand le temps est très clair, on découvre la coupole de Saint-Pierre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les collines qui pourraient masquer la vue s'aplanissent; vues de si haut, les inégalités du terrain disparaissent tout-à-fait.

Le majestueux amphithéâtre des monts Albains nous commande ou du moins nous égale en hauteur et s'interpose entre nous et la Sabine. Quelques points blancs étincellent au milieu des noires forêts dont il est couvert; ce sont autant de villes: Velletri, Cività-Lavinia, Genzano. A nos pieds, et par-delà les bois de Paola, se déroule comme

un tapis de verdure la vaste plaine des marais Pomptins : à la voir si fraîche et si riante on ne pourrait croire que la fièvre y règne et la mort avec elle. Çà et là pourtant quelques vapeurs blanchâtres émanées de terre ondoient à la surface du sol, semblables aux feux follets qui courent la nuit sur l'herbe humide des cimetières. Le pâtre dit en se signant : « C'est l'âme des trépassés ! »

Ancienne retraite des Volsques et des Ausones, la chaîne ardue des monts Lepini, qui ferme à l'orient les marais Pomptins, dresse devant nous ses rochers taillés en créneaux, en aiguilles, et couronnés de villes et de villages qui se confondent avec eux. La fière pyramide du Cacume domine toute la chaîne, et plus près de nous, sur un plan moins élevé, les hauteurs éclatantes d'Auxur brillent au soleil comme du temps d'Horace (1). Le temple de Jupiter-Imberbe a disparu, mais les vastes ruines du palais de Théodoric sont visibles encore, même à la distance où nous sommes; plus bas s'élève en gradins la ville de

(1) Impositum saxis latè candentibus Anxur.
(*Sat. V.*)

Terracine, qui baigne ses pieds dans la mer, et dont la tête est ombragée d'aloès, de cactus et de palmiers. Aux parfums que nous apporte la brise ne sentez-vous pas que nous approchons du véritable midi, de la terre où fleurissent les citronniers? Terracine est en effet la clef de l'Italie méridionale, et comme le vestibule des élysées napolitains.

Les bords heureux de la Campanie se déploient devant nous. Au fond de ce golfe peu profond, dont notre œil embrasse les contours gracieux, est Fondi, la ville de saint Thomas d'Aquin et de la belle Julie de Gonzague; suit Gaëte et son promontoire qui fait face au nôtre, et que garde comme une vedette silencieuse le pittoresque tombeau de Munatius Plancus, aujourd'hui tour d'Orlando. Naples est invisible; mais ce panache blanc qui flotte sur l'azur du ciel en marque la place, c'est la fumée du Vésuve. L'île toute grecque de Procida, Ischia si harmonieusement chantée par Lamartine, le lugubre écueil de Santo-Stefano transformé en prison d'État, Vandotène, Ponza, Zannone, toutes les îles, en un mot, de l'archipel napolitain se succèdent les unes aux

autres comme les piles de quelque pont gigantesque jeté sur les mers par les mains puissantes, inconnues, qui élevèrent les murs cyclopéens des montagnes. La Méditerranée berce autour des îles ses lames bleues; elle les presse, elle nous presse nous-mêmes de toutes parts, et la vague écumante en se brisant sur les grèves les festonne au loin d'un liséré d'argent.

Tout s'est transformé sur ces plages: des bois déserts, impénétrables, ont remplacé les villas patriciennes; la fièvre règne où régnait la volupté; des marais croupissent où florissaient des cités, des cités fleurissent où brûlaient des volcans, des golfes se sont changés en guérets, des îles en continents; l'Océan seul est toujours le même dans son orageuse immensité. Ulysse et les premiers navigateurs qui ont exploré ces parages les reviendraient explorer aujourd'hui qu'ils y seraient le jouet des mêmes vents, des mêmes vagues; les mêmes étoiles guideraient leurs voiles errantes; les flots mobiles auraient pour eux les mêmes sourires, les mêmes mensonges, les mêmes fureurs.

Tel est, mon cher ami, le panorama merveil-

leux qui se développe autour de nous; quelque effort qu'on fasse, les mots ne traduisent pas plus la nature, qu'un squelette ne donne l'idée de la beauté; c'est à peine si l'artiste qui réunirait en lui Claude Lorrain et Salvator Rosa, l'homme du repos et l'homme du mouvement, réussirait avec la ligne et la couleur à vous présenter une pâle et confuse image de ce paysage... j'allais dire sublime, mais c'est un mot dont on a tant usé et abusé dans ces derniers temps qu'il faut le laisser reposer pendant deux générations au moins avant de pouvoir décemment l'employer. Veuillez donc chercher vous-même, mon cher ami, l'épithète qui manque à ma pensée.

Revenus de notre excursion aérienne, replions-nous sur nous-mêmes, étudions le belvéder où nous nous trouvons. C'est un pic plutôt aigu où sont dispersés quelques lambeaux de murs insignifiants auprès desquels est un grand trou qu'on voudrait me faire prendre pour une des cheminées de l'enfer, mais qui n'est, je le crains, qu'une citerne comblée. Voulez-vous que ces décombres aient appartenu à un temple du Soleil ou à un temple de Circé? C'est à votre choix; le père

et la fille avaient l'un et l'autre des autels sur la montagne. Le temple de Circé existait encore au temps de Cicéron, et les prêtres y montraient une fois par an, comme on exhibe aujourd'hui les reliques des saints le jour de leur fête, un morceau du vrai navire d'Ulysse, et de plus la coupe dans laquelle il avait bu le fameux breuvage. Le nom du héros voyageur est resté dans la contrée : il y a au bord de la mer un lieu qu'on appelle le bain d'Ulysse; un autre passe pour avoir été sa sépulture et en a gardé le nom.

Quant à ces lambeaux de murs que nous mesurons d'un œil si peu respectueux, la tradition en a fait la Maison de Circé; mais ce baptême est une usurpation, jamais Circé n'a demeuré là. Homère nous dit que son palais était, non sur les hauteurs, mais au fond d'un large vallon, et si bien caché que la fumée des cuisines en s'élevant au-dessus des bois avait seule révélé à nos voyageurs que l'île était habitée. Le récit d'Homère est plein d'intérêt, et il faut se donner le plaisir de le lire sur les lieux.

Ulysse est le Simbad de la mythologie grecque; ses aventures ne sont pas moins merveilleuses

que celles du navigateur oriental, et elles sont tout aussi amusantes. Le Dante, dont l'esprit austère prenait et tournait tout au sérieux, en a fait un type plus élevé et tout moderne, un martyr de la passion des voyages, une espèce de Childe-Harold esprit fort que le dégoût de la vie assise et la soif de l'inconnu avaient jeté à travers le monde (1). Le chant où il raconte l'histoire et la mort du roi d'Ithaque est un des plus poétiques, des plus touchants de *l'Enfer*. Le banni florentin trouvait sans doute une secrète analogie entre sa propre destinée et celle du prince errant et persécuté par la fortune.

(1) Mi dispartì da Circe che sottrasse
Me più d'un anno là presso a Gaeta,
Prima che si Enea la nominasse :
Nè dolcezza di figlio, nè la pieta
Del vecchio padre, ne'l debito amore,
Loquale dovea Penelope far lieta,
Vincer poter dentro da me l'ardore,
Ch'i'ebbi a divenir del mondo esperto,
Et degli vizii umani, e del valore :
Ma misi me per l'alto mare aperto,
Sol con un legno, e con quella compagna
Picciola, dalla qual non fui deserto; etc., etc.
(*Inf.*, ch. XXVI.)

Il est à remarquer que le Dante fait périr Ulysse dans un naufrage au-delà du détroit de Gibraltar :

Infin che'l mar fu sopra noi rinchiuso.

Mais pour en revenir à notre ami Solveri, trop fidèle à son rôle de cicerone, il n'avait pas cessé de parler un seul instant. Tour à tour géographe, antiquaire et naturaliste, il baptisait tous les monts, toutes les vallées, toutes les villes, tous les villages, toutes les ruines, tous les arbres, toutes les plantes, et jusqu'aux cailloux que nous foulions aux pieds.

— « Signor, me disait-il d'un air important, il » faut que vous sachiez que toutes les pierres de la » montagne font feu ; ce qui prouve.... — Que » c'est la montagne de l'enfer, n'est-ce pas ? et la » grotte de la magicienne en est le soupirail. — Je » ne dis pas cela. — Mais vous le pensez, et voilà » pourquoi vous ne voulez pas m'y conduire. — » Franchement ce n'est pas grand'chose. Parlez-» moi de l'Imbisa et de la grotte des Chèvres; cela » du moins vaut la peine d'être vu ; pour l'autre, » c'est un trou dans le rocher, rien de plus. — » Mais enfin elle ne doit pas être loin d'ici ? — Elle » est par là-bas. — Par là-haut, par là-bas, *Solvero* » *mio*, vous vous moquez de moi. — Eh bien donc! » puisque vous y tenez tant, je vous y mènerai » demain à votre grotte. — Demain, je serai à

» Terracine; pourquoi pas aujourd'hui? — Parce » que c'est vendredi, et qui pis est le Vendredi-» Saint; c'est un jour funeste, et, *per Bacco!* on » ne saurait ce jour-là prendre trop de précau-» tions; un malheur est bientôt fait. Songez que » vous êtes sous ma garde et que je réponds de » vous. — *Bravo Solveri! se non è vero, è ben* » *trovato!* » —

Les grands poëtes de l'antiquité étaient peu descriptifs, dans le sens qu'on a donné à ce mot depuis que l'accessoire est devenu le principal, ou en d'autres termes depuis que la pauvreté des idées et des passions a fait un genre de ce qui n'est qu'un détail; cela une fois convenu, on décrivit pour décrire, et la muse en dérive a fait naufrage et s'est noyée dans un océan de puérilités. Les poëtes anciens saisissaient les grands traits de la nature et peignaient un site en deux mots. Sans doute la concision est un caractère de la force; toutefois on désirerait qu'Homère, Virgile, et même Ovide, qui pourtant ne pèche pas par là, eussent été moins sobres à l'endroit du mont de Circé; on aimerait à le retrouver dans leurs vers: l'ensemble y est, mais

les détails manquent, et ce sont les détails qui animent le paysage. Puisque la description nous fait défaut, jetons-nous dans la légende; pour peu que nous la creusions, nous y trouverons une nouvelle confirmation de ce que je vous disais tout-à-l'heure, que le fait préexiste à la fiction et l'a presque toujours engendrée. Pardonnez-moi de revenir encore là-dessus, mais, comme Dante, j'aime à rechercher

..... la dottrina che s'asconde
Sotto'l velame degli versi strani.

Circé, nous le savons de reste, était fille du Soleil, qui vivifie les sucs de la terre; sa mère était une nymphe de l'Océan; elle avait pour sœur Pasiphaé, qui, indépendamment de ses amours bien connues, était, elle aussi, quelque peu sorcière, voire même empoisonneuse. Aimable famille! Les premiers enchantements de Circé furent assez anodins; elle se contentait, par exemple, de faire descendre sur la terre les étoiles du ciel; il n'y avait rien jusque là que de fort innocent. Mais ayant épousé le roi des Sarmates, elle essaya sur lui l'effet de ses poisons et l'envoya dans un monde meilleur.

Ce fut là son coup d'essai : il promettait ; mais ce début la rendit si odieuse à ses sujets, qu'elle dut prendre la fuite ; et le Soleil, son père, la transporta lui-même à travers l'espace sur cette même montagne où nous sommes, et que nous avons escaladée, par des voies beaucoup moins rapides et plus laborieuses.

Ici commence le cours de ses sortiléges. Jalouse de Scylla, jeune et jolie nymphe des côtes de Sicile, aimée de Glaucus, elle en fait un monstre épouvantable qui a douze têtes de chien toujours béantes, toujours hurlantes, toujours prêtes à happer ce qui passe à leur portée (1). Or, ce n'est là encore que la personnification d'un phénomène naturel : la côte de Messine est percée de petites grottes où la mer s'engouffre en imitant à s'y méprendre les aboiements d'une meute en colère, et en attirant dans son tourbillon, pour les briser contre les rochers, les barques, et même les vaisseaux qui rasent de trop près la terre. Voilà notre monstre expliqué. De l'autre côté est l'abîme de Charybde. Vous savez le proverbe. Évitons les deux extrêmes.

(1) *Odyss.*, XII.

Saturne, roi des Aborigènes, avait un fils nommé Picus dont la beauté faisait tourner la tête à toutes les naïades, dryades et hamadryades de la contrée : Janus, roi des Cimmériens, avait une fille nommée Canente, dont la voix, comme celle d'Orphée, attendrissait les forêts, amollissait les rochers, arrêtait les fleuves dans leur cours et les oiseaux dans leur vol. On se rencontra à la chasse, on s'aima, on se le dit, on s'épousa. Circé, qui avait les passions vives, et qui était faite pour en inspirer, si l'on en croit les deux portraits d'Homère et du Guerchin, s'éprit si violemment du beau Picus, qu'elle voulut le forcer à quitter sa femme afin de la suivre elle-même sur sa montagne. Pour toute réponse, le fidèle époux s'enfuit bride abattue à travers le bois. Indignée de ses dédains, la vindicative magicienne le changea aussitôt en oiseau, et ce nouvel hôte des bois garda le nom du beau chasseur (1). L'allégorie n'est-elle pas transparente? Cette prétendue métamorphose est une leçon ingénieuse donnée à ces femmes impérieuses, agressives, qui éloignent d'elles à

(1) *Picus* en latin veut dire *pivert*. (*Metam.*, XIV.)

force d'exigences, et qui donnent à l'amour des ailes, tant on est pressé de secouer leur joug.

La spécialité de Circé était donc de changer les hommes en animaux. Quand les compagnons d'Ulysse, prédestinés eux-mêmes à devenir... vous savez quoi, se présentèrent à son palais, ils le trouvèrent environné de loups, de tigres, de lions jadis hommes, dont l'humeur d'ailleurs était fort bénigne, car ils se dressaient sur leurs pieds de derrière, et venaient flatter de leur queue caressante les nouveaux débarqués (1). Vous avez vu, mon cher ami, que Virgile s'éloigne ici d'Homère, en laissant à chaque bête féroce le caractère qui lui est propre. Le trait de Virgile est plus profond : non seulement les passions dépouillent l'homme de sa raison; mais de plus elles développent les instincts de férocité qui sommeillent en lui.

Le pouvoir qu'avait Circé de faire des bêtes avec des hommes l'a fait confondre elle-même par quelques archéologues avec l'Isis égyptienne, dont l'Orus (l'image qui l'accompagnait), prenant chaque mois la forme d'un animal différent,

(1) *Odyss.*, x.

aurait donné lieu à la fable des hommes métamorphosés en brutes par la puissance des enchantements. Circé en égyptien signifierait *énigme*, et notre enchanteresse ne serait autre chose que le zodiaque. Voyez si cette explication vous sourit; moi je n'y souscris pas, et je vais au plus simple comme au plus vraisemblable.

Bacon a écrit sur la Sagesse des Anciens (*De Veterum Sapientiâ*) un charmant ouvrage où il découvre avec une rare sagacité le sens allégorique de quelques unes des fables les plus obscures de la mythologie grecque. Habile à percer les voiles plus ou moins épais derrière lesquels se cache la vérité, il fait un voyage de découverte à travers le mystérieux empire des fictions, et le fait avec un bonheur merveilleux. On ne saurait être à la fois plus ingénieux et plus profond. Sa plume a tracé dans ces ténèbres un sillon lumineux. Cassandre est le conseil intempestif, et partant inutile, Orphée la philosophie qui civilise la terre, Protée la matière qui prend toutes les formes, Tithon la satiété, Diomède le fanatisme religieux; Prométhée enfin, c'est la destinée humaine; et ainsi des autres personnifications du

polythéisme grec. Il n'est pas jusqu'au coucou mouillé sous la forme duquel Jupiter séduisit Junon qui n'ait là son interprétation ; et ce dernier chapitre, le plus court de tous, est un coup d'œil d'aigle jeté dans un des replis les plus secrets, les plus noirs du cœur humain (1).

Il est à regretter que Circé n'ait pas sa place

(1) Je ne résiste pas à la tentation de laisser parler Bacon lui-même : « Les poëtes, dit-il, ont feint que Jupiter, pour jouir plus » paisiblement de ses amours, prit une infinité de formes diffé- » rentes, comme celles de taureau, d'aigle, de cygne, de pluie » d'or; mais que, pour solliciter Junon, il prit une forme très » ignoble et très ridicule, savoir, celle d'un coucou mouillé par une » pluie d'orage, tout tremblant et tout morfondu.

» Cette fable, très ingénieuse, pénètre dans les replis les plus » profonds du cœur humain. En voici le sens : que les hommes ne se » flattent pas qu'après s'être distingués par mille preuves de talent et » de vertu, ils jouiront de la considération générale et gagneront » tous les cœurs; ils n'obtiendront ce double avantage qu'en raison » du caractère et du tour d'esprit des personnes dont ils recherchent » l'estime et l'affection. S'ils ont affaire à des personnes dépour- » vues de qualités estimables et qui n'aient que de l'orgueil joint » à beaucoup de malignité (caractère figuré par Junon), qu'ils se » persuadent bien qu'ils doivent commencer par se dépouiller de » tout ce qui peut leur faire honneur et leur donner du relief; au- » trement ils échoueront. Et ce n'est pas assez d'une complaisance » outrée, ce qu'il faut en pareil cas, c'est de la bassesse et de l'ab- » jection. » (De Vet. Sap., xiv, *l'Amant de Junon ou la Bassesse d'âme.*)

dans cette galerie philosophique. Ici, du reste, l'allégorie est si diaphane, que, sans être Bacon, tout le monde peut la pénétrer, et nous n'aurions au besoin, mon cher ami, qu'à jeter les yeux autour de nous pour en avoir une complète révélation. Comme les compagnons d'Ulysse, les hommes de notre temps semblent avoir bu la coupe empoisonnée, c'est-à-dire qu'absorbés dans la poursuite effrénée, furieuse, des choses matérielles, ils se dégradent par là même, et laissent périr en eux le principe humain. Le monde aujourd'hui est la cour de Circé; les Ulysses qui luttent contre les effets du philtre abrutissant deviennent de plus en plus rares, et ils n'ont pas assez de tous leurs efforts pour résister à l'abdication universelle; semblables à ces chênes robustes restés seuls debout, lorsque autour d'eux l'orage a tout abattu, ils sont isolés, et leur isolement fait paraître encore plus profond, plus vaste, le vide affreux qui les environne. Il en est du monde moral comme du monde physique; on descend plus vite qu'on ne monte : une fois sur la pente de la dégradation, on arrive au fond du précipice avec une rapidité effrayante,

et sans presque avoir eu le temps de se reconnaître; il n'est même plus besoin du coup de baguette de la magicienne. Voyez quel progrès ce mal étrange a fait sous nos yeux; la contagion gagne à la fois en étendue et en profondeur; toutes les couches de la société sont atteintes successivement : distillé en haut, le venin coule en bas. Bien loin d'être assouvis par les pâtures qu'ils dévorent, les appétits grossiers du monde inférieur ne font que redoubler de voracité. Tout leur est bon; la métamorphose est consommée; elle est complète.... Circé leur jette des glands qu'ils se disputent, puis on les enferme dans une étable où ils s'endorment.

Nos pères nous ont parlé d'un peuple qui croyait à la gloire, à la patrie, à la vertu, qui croyait en Dieu, qui croyait en lui. La fleur immaculée de l'honneur avait jeté dans son sein des racines profondes; nul n'y touchait impunément; aussi portait-il la tête haute; son nom était grand et respecté. Comme tout ce qui est puissant sur terre, il avait beaucoup d'ennemis, mais il avait la sécurité de la force; et il ne demandait pas, lui non plus : combien sont-ils? il di-

sait : où sont-ils? et il marchait devant lui comme le chevalier sans peur et sans reproche. Ce peuple exerçait la suzeraineté de l'intelligence, parce qu'il avait foi dans la pensée ; qu'on le voulût ou non, on subissait son initiative, et l'on tombait nécessairement, fatalement, dans son irrésistible tourbillon. Un mot de sa bouche éveillait les échos du monde, un geste de son bras faisait palpiter tous les cœurs, ceux-ci de crainte, ceux-là d'espoir, parce qu'il portait en lui le destin des nations. Ce peuple, que ses détracteurs accusaient de légèreté et d'impuissance, les avait forcés eux-mêmes à l'admiration par des prodiges d'audace et de volonté. Quand tout était perdu chez lui, il avait tout sauvé par sa seule énergie, et, tandis qu'il faisait tête à l'Europe en masse, il renversait du même effort la vieille société vermolue, il en tirait une nouvelle du sein des ruines. Son vol triomphant avait pris dès lors un essor immense. Qui peut dire où il se serait arrêté?

Ce peuple dont nous parlaient nos pères existe-t-il encore? et s'il existe, à quels signes le reconnaître? Ah! certes, c'est le cas de s'écrier avec le prophète qui pleurait sur la décadence,

sur la ruine de Jérusalem : Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aurore?

Le mal est grand sans doute, il est profond, mais il n'est pas incurable; on revenait des métamorphoses de Circé : un coup de baguette faisait un animal, un coup de baguette refaisait un homme. Le miracle qu'Ulysse opéra en rendant à ses compagnons la figure humaine, on peut l'accomplir aujourd'hui pour ce peuple oublieux de lui-même et plongé dans les muettes torpeurs d'un sommeil sans nom, mais non pas sans exemple. Car enfin ce peuple a passé déjà par bien des phases; il a connu la mauvaise comme la bonne fortune; il est revenu de plus loin, et puis il n'a pas dit son dernier mot. Le sommeil n'est pas la mort, c'est un repos; et un temps d'arrêt n'est point une solution. Il y a des haltes dans les voyages; les unes sont courtes, les autres longues; toutes ne sont pas également heureuses. Or, la vie des nations est un voyage à travers le temps : Dieu voit le but; l'homme le cherche, parce qu'il est libre; et si parfois les peuples s'arrêtent, s'ils paraissent découragés, c'est qu'ils hésitent : plusieurs chemins s'ouvrent à la fois devant eux; quel est le meil-

leur? Ils l'ignorent; les lumières leur manquent encore pour fixer leur choix; mais dès qu'ils ont choisi, dès que le but, un instant voilé à leurs yeux, leur apparaît clair et splendide à l'horizon, alors, n'en doutez pas, ils secouent cette léthargie qui vous alarme, ils se remettent en route, ils marchent résolument à l'accomplissement de leurs destinées.

Adieu, mon cher ami; Dieu vous garde, et gardez Dieu en vous!

V.



V.

A M. Béranger.

Vous m'avez dit souvent, mon cher Béranger, que les spectacles de la nature vous touchaient moins que ceux de l'humanité. Toutes vos sympathies sont pour l'homme; c'est lui que vous cherchez, que vous voyez partout; et la demeure qu'il habite, ce camp volant qu'on appelle la terre, n'a qu'un intérêt secondaire à vos yeux. Je n'aurai donc garde de venir, à propos de la

Campagne de Rome, vous parler des bois, des mers et des montagnes; et d'ailleurs je craindrais trop de tomber dans les redites de l'école descriptive, la plus puérile, entre nous, de toutes les écoles. Je n'ai pas même avec vous la ressource de l'antiquité; vous n'aimez pas, je le sais, mes vieux Romains; leurs rudes mœurs vous blessent; leurs appétits guerriers vous révoltent; c'est à peine si vous faites grâce à leurs historiens, que dis-je? à leurs poëtes! Le génie artiste de la Grèce a tout votre amour.

Je devrais peut-être, pour vous punir de votre partialité, vous la faire expier au berceau des Gracques, au tombeau des Scipions, et vous conduire de la fontaine où le sage Numa allait puiser ses oracles à l'amphithéâtre où les empereurs faisaient déchirer les premiers chrétiens; nous heurterions du pied en passant le soc des charrues consulaires, et nous nous donnerions l'amer et cruel plaisir de fouler la poussière des héros et même des dieux; mais il est douteux que vous me suivissiez dans mes pérégrinations rétrospectives, et j'en serais pour mes frais d'érudition. Que faire dans cette extrémité? Me taire, m'allez-

vous peut-être répondre Le moyen qu'un voyageur se taise!

A m'entendre, seigneur, il faut vous résigner.

Du moment que je n'ose vous parler ni de la nature ni de l'antiquité, laissez-moi du moins me rabattre sur l'histoire, et puisque la coupole du Vatican, ce centre imposant de la papauté, est là qui se dresse devant nous, souffrez que je vous entretienne de cette même papauté, qui a rempli jadis sur la terre une si haute mission, et dont votre génie, éminemment gaulois, a flétri les abus avec une gaieté si profonde. A ne l'envisager même (et je me borne ici à ce seul point de vue) que dans ses rapports politiques avec la Péninsule, l'institution papale est féconde en grands enseignements, et il se passe à cet égard en Italie un phénomène historique qui prouve à quel point le temps modifie les positions; ce phénomène, digne à plus d'un titre de fixer l'attention des publicistes, et encore plus celle des philosophes qui, comme vous, s'intéressent à l'esprit des faits plus qu'aux faits eux-mêmes, est l'étroite alliance des deux vieux principes guelfe

et gibelin, je veux dire de l'Autriche et du Pape.

L'alliance est loin sans doute d'être équilibrée: les rapports entre Vienne et Rome sont ceux de client à patron, non d'égal à égal. Un intérêt commun, actuel, les rapproche et les lie; mais depuis long-temps César a le pas sur saint Pierre.

Dans l'état général de l'Europe, et vu la position particulière des provinces de l'Église, elles ne peuvent plus échapper par elles-mêmes à l'intervention gibeline; leur situation géographique suffirait seule pour la rendre inévitable. Et d'ailleurs les invasions autrichiennes en Italie ne sont que l'application d'un principe que les papes eux-mêmes ont mille fois mis en pratique dans le passé: seulement le nom de l'Autriche imprime à ce fait un caractère nouveau.

Rome temporelle et spirituelle fit toujours la guerre avec le bras d'autrui. Que pouvait une puissance sans ressources matérielles, sans institutions militaires? Quand les foudres spirituelles demeuraient impuissantes, et que force était de recourir aux armes temporelles, Rome imposait sa querelle aux princes, et les princes s'armaient pour elle en vassaux obéissants. Ses récompenses,

il est vrai, étaient magnifiques; pour salaire elle donnait des trônes. Ainsi fit Grégoire VII avec les Normands, Clément IV avec les Angevins.

Chose étrange! Rome aspirait à l'empire universel, elle y parvint, et elle n'avait pas en elle les moyens de résister au plus faible de ses voisins ni la force de contenir ses propres provinces. Semblable au Jupiter des anciens, elle tenait dans chacune de ses mains un monde, et pour trône elle avait un nuage, c'est-à-dire une opinion; et telle est la puissance, la durée des opinions, qu'après tant d'orages, tant de siècles, et quoique percée à jour par le soleil ardent des idées nouvelles, la nuée miraculeuse soutient encore à nos yeux le colosse expirant.

Au moyen-âge, les princes séculiers étaient vassaux du Saint-Siége, et reconnaissaient tous sa suzeraineté suprême. Non certes que beaucoup n'en souffrissent dans leur dignité et n'aspirassent à s'émanciper; mais ils se résignaient, ou du moins ils se taisaient; leur trône était à ce prix.

Pourquoi cela? Parce que le pape était dans l'opinion le vicaire du Christ; parce que l'institution catholique était une force sociale active,

qu'elle était vivante dans les masses — *mens agitat molem* —, que les masses y tenaient comme à une institution fondée par elles et pour elles, comme à une sauve-garde, à une garantie surhumaine.

Au milieu des violences de ces siècles terribles, quelle voix consolait, sinon la voix du prêtre? Quelle main nourrissait le pauvre, sinon la sienne? Qui bandait les plaies de la société féodale, qui foudroyait les princes, leur commandait la justice et la clémence, les appelait au tribunal de la confession, qui humiliait leur orgueil, qui flétrissait leurs iniquités, qui leur imposait les disciplines de la pénitence, qui enfin, s'élevant par-dessus toutes les dominations mondaines, foulant aux pieds les hiérarchies insultantes de la féodalité, proclamait l'égalité des hommes devant Dieu? Le prêtre, toujours le prêtre.

Et au nom de qui exerçait-il cette haute mission de censure et d'égalité? Au nom d'un plébéien, du fils d'un charpentier, né dans les ignominies d'une étable, mort sur une croix pour avoir frondé les puissances et plaidé pour les opprimés.

Représentée par un prêtre élu, qui n'était lui-même que le représentant du plébéien de Naza-

reth et qui régnait en son nom, la papauté était donc la réhabilitation du peuple ; la chaire chrétienne était la tribune du peuple ; le temple, la maison du peuple, le sanctuaire de l'égalité ; le pauvre et le riche, le serf et l'empereur y baisaient la poussière des mêmes autels, s'y agenouillaient aux pieds du même maître ; le malheureux poursuivi par les lois humaines y trouvait contre elles une égide, il y dormait en paix à la vue des bourreaux. Telle était l'institution papale. Comment le peuple n'y aurait-il pas tenu ? Son Dieu s'était fait peuple pour le sauver, lui se faisait Dieu en l'adorant.

Il y a peu de dangers à opérer aux surfaces de la société ; on peut long-temps manier et remanier impunément les institutions purement politiques ; mais un sceptre n'a jamais touché aux profondeurs sociales sans que les trônes n'aient aussitôt tremblé, et l'édifice craqué tout entier. Or, rien n'est plus profondément social que les convictions populaires ; on ne les violente pas sans provoquer des réactions redoutables, et les dominations humaines n'ont de durée qu'autant qu'elles s'y conforment ; ce qui revient à ce principe au-

jourd'hui réduit en axiome, que toute puissance émane des entrailles du peuple. L'histoire des siècles est là pour le prouver.

Pourquoi l'empereur Henri IV excommunié se trouva-t-il, tout d'un coup et comme par enchantement, seul dans son empire, sans armée, sans amis, sans trône, aux pieds de Grégoire VII? Pourquoi Frédéric II de Souabe mit-il un si grand empressement à se justifier aux yeux des peuples, dans les cours et dans les conciles, des accusations d'hérésie fulminées contre lui par trois papes? Henri et Frédéric, pour être, l'un sous l'interdit du Vatican, l'autre suspect d'hérésie, en étaient-ils moins empereurs d'Allemagne? Pourquoi donc cet abandon, cette humiliation, ces apologies, ces terreurs? C'est que la cause du Vatican était la cause des peuples. Or, en alarmant leurs consciences, Rome ébranlait leur foi politique, elle sapait les trônes, et les souverains ne l'ignoraient pas. Là est tout le secret de la papauté politique.

Et si de siècle en siècle Rome a perdu de son empire, si les royaumes lui ont échappé un à un, c'est qu'elle a été infidèle à son mandat comme à

ses traditions; c'est qu'elle a déserté la cause des peuples pour embrasser celle des princes, se faisant prince à leur manière; c'est qu'en reniant, en brisant ses appuis naturels, elle a détruit du même coup les conditions de son existence; c'est qu'enfin elle a refusé de marcher lorsque tout marchait autour d'elle, et s'est pétrifiée dans l'immobilité.

En abdiquant sa haute mission populaire, elle devait perdre la sympathie des peuples; elle la perdit; ils la tinrent dès lors pour transfuge, et n'eurent plus foi en elle. S'emparant habilement de ce qu'elle rejetait, et flattant les vanités nationales, les princes ont pris peu à peu la place laissée vacante par son incurie et son imprudence.

De ce temps date l'émancipation des trônes. L'établissement de nouveaux rapports sociaux, la découverte de nouveaux continents, les conquêtes successives de la science sur l'antiquité, l'esprit d'examen qui en naquit, toutes les modifications subies à la fois et par le monde physique et par le monde intellectuel, réagirent fortement sur les croyances religieuses déjà ébranlées par la marche des siècles, par les excès des

hommes, par les abus du système; et l'imprimerie, ce levier tout-puissant de la pensée, vint donner la vie et l'action à tous ces éléments épars, elle les rapprocha, les réunit, les vulgarisa, elle frappa au cœur la société théocratique.

L'absolutisme spirituel est mort ou achève de mourir; l'absolutisme temporel, qui lui a porté les premiers coups, reste seul à combattre. Tête à tête avec un siècle qui n'en veut pas, il a pris peur; effrayé d'un isolement que lui-même s'était préparé, il s'est repenti de son propre ouvrage, et, tout pâle d'effroi, il a été frapper aux portes de Saint-Pierre. « Réveille-toi! a-t-il crié à l'antique esprit du Vatican, oublions nos vieilles » querelles dans un danger commun; marchons » ensemble sous ma bannière. »

C'est ainsi que la papauté a été ramenée dans l'arène; mais le monde a vu du premier coup d'œil qu'on n'avait traîné au combat qu'un cadavre; comme Volta, on lui a rendu le mouvement sans lui rendre la vie. Il en est des institutions comme des hommes; les morts ne reviennent pas. La papauté a fait son temps comme institution temporelle; son rôle a été long et glorieux :

elle a rapproché les nations isolées, et fondé, la première, entre les peuples, cette solidarité fraternelle qui est la base de toute religion et désormais le but logique, nécessaire, de la politique internationale.

Ne vous alarmez point, âmes pieuses et croyantes, la philosophie nouvelle ne vient pas pour vous être en scandale, ce n'est point à vos dieux qu'elle en veut; elle abat les idoles, non les dieux. Suivez en paix le culte que votre foi vous commande, baisez la poudre de vos sanctuaires, elle n'ira pas, missionnaire farouche, vous arracher du pied des autels, ni porter un œil inquisitorial dans l'intimité de vos consciences, un bras furieux dans la sainteté de vos temples.

La philosophie du XVIIIe siècle fut intolérante, parce qu'elle était militante et destructrice; la philosophie du XIXe est tolérante, parce qu'elle est victorieuse et fondatrice. Son œuvre est de lier, non de délier. Assez de haines déchirent le monde; il a soif de paix et d'amour. Assez de ruines sont entassées; c'est à reconstruire sur toutes ces ruines que le siècle est appelé, et il convie à son œuvre les peuples de toutes croyan-

ces, de toutes contrées; il n'en veut au bonheur d'aucun; il veut le bonheur de tous. Une ère nouvelle est ouverte; à quoi bon se détremper dans les vains regrets du passé? Ce passé, après tout, est-il si regrettable? Oublions ses crimes, profitons de ses leçons pour éviter les fautes. Le présent nous indigne? nous révolte? travaillons à défricher les terres vierges de l'avenir, sans nous laisser décourager par les obstacles ni effrayer par les dangers.

Mais je reviens à mon Italie.

Siége et centre de la papauté, l'Italie fut le champ de bataille des deux principes guelfe et gibelin. Partagée entre eux, elle eut à souffrir de leur querelle, qui au fond était la sienne; mais on ne peut, sans démentir l'histoire, dire que sa liberté y ait perdu, puisque sa liberté est morte le jour où la lutte a cessé par la défaite du principe guelfe (1).

(1) Voltaire, qu'on ne saurait accuser de partialité en faveur de la papauté, a écrit ces paroles bien remarquables sous sa plume : « Les Guelfes, ces partisans de la papauté, *et encore plus* » *de la liberté*, balancèrent toujours le pouvoir des Gibelins, par- » tisans de l'empire. » (*Essai sur l'hist. génér.*, ch. LII.) Et il ajoute plus bas que le but de l'Empereur était l'asservissement de la Pé-

Le Saint-Siége exerçait sur le midi de la Péninsule une suzeraineté immédiate et sans contrôle; il avait dans sa main le royaume des Deux-Siciles, et le donnait en fief aux dynasties de son choix. C'était comme une prime offerte à la soumission des princes, et le prix de leur fidélité. Un mot du pape fondait un droit, et, en vertu du principe posé, le peuple ne protestait point alors contre ce droit; il l'acceptait dans toutes ses conséquences; il voyait sans s'émouvoir les dynasties succéder aux dynasties, et, de son côté, le Vatican ne porta jamais atteinte ni aux parlements de Sicile ni aux institutions communales du continent napolitain.

L'influence gibeline, c'est-à-dire impériale, au contraire, dominait au nord de la Péninsule, et les cités lombardes recevaient de la main de César des podestats qui exécutaient en son nom les lois nationales. Mais c'était une influence brutale, celle du plus fort sur le plus faible; la proximité de l'Empire mettait les Lombards dans sa dépendance; à la moindre démonstration d'affranchis-

ninsule : « Il est bien sûr au moins qu'il voulait régner sur l'Italie » sans bornes et sans partage... » (*Idem*, ch. LXVI.)

sement, les armées gibelines paraissaient sur les Alpes et se ruaient aux plaines de Lombardie. Si l'Empereur n'abusa pas plus souvent du droit de la force, s'il ne traita pas plus tôt la Lombardie en province conquise, c'est qu'il fut retenu dans les limites de la modération par l'influence de l'Église et par la crainte d'appeler sur lui quelque terrible tempête. Les Lombards, de leur côté, épiaient et saisissaient toutes les occasions d'échapper au joug gibelin; ils avaient l'œil sur Rome comme sur une protectrice, et plus d'une fois la voix d'un prêtre les appela à la liberté.

Pour ne parler ici que de la ligue lombarde, le plus grand événement de l'Italie au XII[e] siècle, quel moment les Lombards choisirent-ils pour recouvrer leur liberté? Celui où Barberousse excommunié voyait ses barons et ses peuples chanceler dans leur foi. Où la ligue fut-elle conclue, jurée et signée par les députés des villes? Dans un monastère; et pour honorer le Pape, qu'elles reconnaissaient toutes pour leur chef suprême, dont elles entendaient soutenir les droits, et dont la cause était la leur, elles nommèrent de son nom la ville d'Alexandrie, fondée alors par les

républiques confédérées. Et lorsque Barberousse, battu à Laguano par la valeur italique, fut contraint à la paix, avec qui se réconcilia-t-il d'abord? Avec le Pape. Il déposa devant lui le manteau impérial, il se prosterna dans la poussière, il lui baisa les pieds, il reçut sa bénédiction; et malgré la tiédeur avec laquelle ensuite le Pape sembla plaider la cause des cités lombardes, l'autorité de sa parole suffit pour leur assurer l'indépendance: César fut humilié.

Quant à la république de Venise, elle se tint long-temps en dehors des affaires du continent italien. Les Vénitiens regardaient l'Orient comme leur patrie, et c'est au Bosphore qu'ils combattaient. Moins excentrique, et tantôt guelfe, tantôt gibeline, suivant l'intérêt de son commerce, mais au fond toujours guelfe de cœur, Gênes, comme Venise, s'intéressait plus aux affaires du Levant qu'à celles de la Péninsule.

Le centre de l'Italie était, vis-à-vis de la cour de Rome, dans une position particulière. Comme héritier de la comtesse Mathilde, le Saint-Siége se considérait comme le propriétaire-né, le souverain immédiat de la plupart des terres situées

entre Rome et le Pô. Les limites ne furent jamais bien tracées, et la cause fut long-temps pendante. Le fer de la conquête coupa le nœud gordien en Romagne comme dans les Marches. Ici donc le conflit des prétentions temporelles et spirituelles complique les rapports, et en fait une question à part.

Quoique comprise dans l'héritage de la comtesse Mathilde, la Toscane ne fut point conquise; mais Florence républicaine fut toujours guelfe; et si Pise resta gibeline, ce fut moins par opposition au Saint-Siége que par esprit d'hostilité contre ses deux rivales de terre et de mer, Gênes et Florence.

Dans une vue d'ensemble, les détails disparaissent; j'ai dû passer sous silence toutes les circonstances accessoires et les exceptions particulières qui modifient les faits généraux.

Ce que j'ai voulu montrer seulement, et ce qui ressort clairement de cet aperçu, si incomplet qu'il soit d'ailleurs, ce sont les deux tendances rivales du moyen-âge en Italie. Durant ce long période d'années, la Péninsule gravita autour de ces deux centres; mais l'équilibre n'est qu'appa-

rent, et le centre guelfe l'emporta de beaucoup en force et en action sur le centre gibelin.

Le XVI[e] siècle amena des modifications considérables dans tout l'édifice social; le droit public des nations fut entièrement bouleversé, et avec lui la politique de l'Italie. Tout se complique; le tête-à-tête de l'empire et de la papauté cesse; de nouvelles puissances interviennent, il naît de nouveaux rapports, et l'équilibre européen se fonde sur des bases nouvelles.

La première application des nouvelles doctrines fut la ligue de Cambrai. Il y eut alors, mais pour un jour, alliance des deux principes guelfe et gibelin. Jules II, qui avait prêché la croisade contre Venise, y entra le premier, et y entraîna Maximilien, alors roi des Romains. Mais le pontife n'avait dans l'entreprise qu'un intérêt secondaire et entièrement temporel: aussi à peine fut-il rentré en possession des villes romagnoles revendiquées par lui qu'il rompit l'alliance et se replaça au centre de la politique guelfe.

Uni à Venise et à l'Espagne, maîtresse alors des Deux-Siciles, il prêcha une nouvelle croisade, mais cette fois contre l'Empereur et contre la

France alliée de l'Empereur; il lança contre celle-ci le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui ne s'était pas encore proclamé pape de son royaume; il la déposséda du Milanais; il y régna à sa place sous le nom de Sforza et sous l'égide des Suisses; il étendit le domaine ecclésiastique : Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance reconnurent sa souveraineté temporelle; il dicta la loi à Florence, et ne laissa à l'Empereur que quelques villes limitrophes sans influence sur la Péninsule.

Ce fut là un des plus beaux moments du Saint-Siége. Jamais, même au temps des Clément et des Innocent IV, sa prépondérance n'avait été plus grande dans les affaires d'Italie; mais ce fut un court triomphe; Rome ne fit plus que déchoir.

De cette époque date sa décadence. L'élément catholique soumis au grand creuset de la Réforme perdit sa force, son prestige, et fut peu à peu éliminé du corps politique; il ne fit plus peur aux princes, qui commencèrent dès lors à s'émanciper, et l'élément populaire cessa pour un temps d'avoir un organe constitué. Mais en proclamant le principe de l'indépendance individuelle, Luther lui préparait une revanche éclatante.

Jules II avait flatté les croyances italiennes, il avait prêché l'expulsion des étrangers, qu'il appelait des barbares, et les cœurs italiens avaient frémi d'orgueil et d'espérance; il avait ainsi isolé sa cause de celle des princes; et cherchant sa force dans les convictions populaires, c'est là qu'il l'avait trouvée, comme ses prédécesseurs y avaient puisé la leur.

Le théâtre s'était, il est vrai, beaucoup rapetissé; ce n'était plus le monde qu'il dominait, mais la seule Italie; il ne s'appuyait plus sur des convictions universelles, mais sur des convictions nationales : c'est que les temps étaient changés; et c'était encore, ô Jules! un beau rôle que le tien; il fait honneur à ton génie.

Léon X, qui vint après, n'était qu'un grand seigneur féodal, bien qu'il fût issu d'une famille d'origine plébéienne; il se fit prince de la terre, et la terre lui échappa tout-à-fait. Il traita d'égal à égal avec les monarques, mais non plus en suzerain. La tiare s'amollit sur son front mondain, tandis que le glaive impérial se retrempait aux fortes mains de Charles-Quint, qui ne tarda pas à venger sur Rome même les affronts de Maximilien.

Charles-Quint porta le coup mortel à Rome temporelle, en même temps que Luther battait en brèche Rome spirituelle. La défaite du principe guelfe fut complète, le triomphe du principe gibelin décisif.

Dès lors, et pendant près de trois siècles, Rome s'épuisera en vains efforts pour ressaisir ses dépouilles; elle n'y réussira pas, et sera confinée dans son désert. Plus de domination sur les trônes, plus de rois à ses pieds. Elle entrait jadis dans les cours le front haut, la parole superbe; elle s'y glissera désormais sous le manteau de Loyola; le jour même viendra où elle devra licencier sa noire milice, et la livrer aux flétrissures du monde. Après avoir essayé de la terreur et des bûchers, elle en sera réduite à d'impuissantes menaces, à des colères ridicules.

C'est ainsi que Rome s'est traînée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, époque mémorable dont les phases se déroulent sous nos yeux, avec des alternatives de force et de faiblesse, de misère et de grandeur. L'absolutisme politique avait cru rester seul; il s'était trompé. Il avait détruit la représentation de l'élément populaire, non l'élé-

ment populaire lui-même. Toujours vivant au sein du corps social, celui-ci n'avait fait que changer de forme : il se développa, il grandit en silence, et quand il se sentit fort, il fit explosion. Ce fut en 89. Alors il s'incarna dans une nation, et fit avec elle le tour de la civilisation européenne.

L'alarme se répandit sur les trônes, et c'est alors qu'arrachée de son cercueil par ceux-là mêmes qui l'y avaient couchée, la papauté fut ramenée par les princes sur le champ de bataille. Mais cet épouvantail ne fit peur à personne; l'Italie la première le méprisa, et la France le plia comme un roseau sous sa main puissante.

Représenté d'abord par le Pape, puis par la Révolution française et par Napoléon, le principe populaire fut comprimé un instant par la Sainte-Alliance, dernière forme qu'ait revêtue l'absolutisme politique; mais, fortifié par ses conquêtes successives, il ne fit que gagner dans la lutte en énergie et en indépendance. Pendant cette courte période, l'absolutisme catholique essaya de renaître de sa cendre, et se lia plus étroitement que jamais à son antique rival; mais

il acheva de s'épuiser par ce dernier effort, et mit à nu son impuissance. En France, il s'est évanoui au premier souffle, comme un squelette de Pompéi que le soleil a touché. Le tocsin de 1830 a été le dernier glas de ses funérailles.

Avant d'aborder cette dernière phase, arrêtons-nous quelques instants à l'Italie de la Restauration, et voyons dans quels rapports s'y trouvaient entre eux et s'y trouvent encore Vienne et Rome, l'Empire et le Vatican.

Héritière des droits, des inimitiés, des vues, des prétentions et de la politique de l'empire gibelin, l'Autriche a fait pencher de son côté la balance italienne, et l'équilibre est rompu depuis long-temps.

Maîtresse médiate ou immédiate de la Lombardie, de la Toscane, des duchés de Parme et de Modène; alliée adroite et protectrice intéressée du royaume sarde; créancière et conseillère exclusive et despotique du roi des Deux-Siciles, elle a acquis en Italie une force matérielle que n'eut jamais Rome. Elle traite du reste assez rudement le clergé de ses États; elle lui a ôté toute voix au chapitre des affaires publiques, et le laisse

même impunément attaquer sur les questions de la discipline ecclésiastique, se réservant d'exploiter à son profit ses doctrines d'obéissance passive et d'autorité absolue. Comme ces doctrines sont dans sa main un puissant moyen gouvernemental, elle leur livre avec empressement la chaire chrétienne. C'est là le seul office politique du clergé lombard; mais cela même constitue une alliance de principe.

Voilà donc l'Église devenue l'alliée de l'Empire, lui prêtant l'appui de ses doctrines, et recevant en échange l'appui de ses armées. Et cependant leurs intérêts se croisent en Italie, et il règne entre eux une sourde rivalité; car l'un et l'autre aspirent à dominer la Péninsule. Mais avant la question politique il y a une question d'existence, et c'est là l'intérêt commun qui les lie.

Il est bien établi que le Vatican n'a temporellement aucune force propre. Du jour où, renégat impolitique, il déserta la cause du peuple, qui était la sienne, et dont il fut tant de siècles l'avocat éloquent et fidèle, il se trouva isolé, sans appui; il dut alors, pour ne pas périr, chercher

d'autres soutiens, et il se fit gibelin et champion des princes. Cette position nouvelle l'a jeté dans des alliances toutes nouvelles aussi. Mais au fond il n'a abdiqué ni sa vieille rancune guelfe ni ses prétentions à la suprématie universelle. Il les dissimule à peine; elles percent dans tous ses actes; et quant à l'Italie en particulier, il travaille sourdement à y contre-balancer par ses influences morales l'autorité matérielle de l'Autriche, voulant au moins partager avec elle un trône dont il ne peut l'exclure.

Tel est l'esprit du concordat de Terracine, conclu en 1818 avec la cour des Deux-Siciles, et qui a rendu à Rome la nomination exclusive des hauts fonctionnaires ecclésiastiques. Ce concordat a fondé l'indépendance politique du clergé, c'est-à-dire qu'il a créé un gouvernement dans le gouvernement. Mais ces deux pouvoirs ne sont point rivaux; ils marchent parallèlement vers un but commun : la proscription de toute idée d'indépendance, de tout esprit d'examen. Le clergé napolitain a accepté une haute mission de police, et il porte dans cet apostolat politique une intolérance, un fanatisme, qui renchérissent encore

sur les rigueurs du pouvoir temporel. De tribune populaire, la chaire évangélique est convertie en tribune absolutiste. Elle n'a plus d'anathème que pour le peuple souffrant et opprimé; l'espérance y est à l'index, le progrès flétri comme impie, et des puissances constituées par la violence, maintenues par elle, reçoivent l'apothéose du Vatican.

Même politique dans les états sardes. Mais là l'œuvre est plus difficile, la soumission étant d'une part moins servile, et, de l'autre, l'opinion publique plus rebelle. L'isolement du royaume de Naples, séquestré du monde par les domaines de Saint-Pierre, est favorable au Saint-Siége; l'enclavement des états sardes lui est contraire, car ils reçoivent de leur triple voisinage des influences hostiles à ses vues. D'un côté, l'Autriche tient le pouvoir enchaîné dans les liens d'une étroite alliance, elle le suit incessamment de l'œil; elle épie, elle contrôle tous ses mouvements, et cet espionnage en grand tue jusqu'à l'indépendance royale. La Suisse et la France exercent de leur côté sur le peuple d'heureuses influences, et rendent la tâche du clergé plus laborieuse. Toutefois il s'est emparé de l'éducation, et il cor-

rompt ainsi à sa source la sève de l'intelligence humaine.

Telle est la double lutte dont l'Italie est le théâtre depuis 1815; telle est la complication politique, le croisement d'intérêts qui lient à la fois et divisent deux puissances rivales. L'une et l'autre ont un intérêt commun, actuel, l'existence, une existence désormais fondée sur les mêmes principes; l'une et l'autre ont un intérêt individuel, exclusif, la domination éventuelle de l'Italie. La position de l'une vis-à-vis de l'autre est donc complexe et fausse, car toutes deux ont des arrière-pensées qu'elles dissimulent.

Si maintenant on applique ces principes aux récentes interventions de l'Autriche en Romagne, on aura la mesure et des modifications profondes subies par la politique européenne et de la débilité où est tombée la papauté. L'Autriche convoite les Légations, et c'est l'Autriche que le Vatican appelle ou souffre pour lui en garantir, à lui, la possession. Quelle étrange contradiction!

Et voyez avec quelle habileté l'Autriche joue son double rôle. La manifestation de l'élément

démocratique à sa porte l'épouvante, elle en redoute l'invasion chez elle, elle s'arme pour l'étouffer ou du moins pour le réduire au silence; d'un autre côté, elle ne veut pas s'aliéner des populations qu'elle songe à s'approprier; alors que fait-elle? Elle se fait appeler par le Saint-Siége lui-même, elle le laisse se compromettre, et par de fausses démarches, révélations imprudentes de sa peur, de son impuissance, et par l'indiscipline aussi impolitique que barbare de ses troupes; puis elle se présente, non plus en ennemie, mais en libératrice. En présence des massacres et des excès de l'armée pontificale, la sienne redouble de subordination; elle tue la liberté avec égards et politesse.

Se constituer protecteur d'un rival tout en le déconsidérant, on ne peut certes agir avec plus d'adresse. C'est le comble du jésuitisme politique (1).

(1) Ce n'est point ici le lieu de considérer en soi la dernière insurrection romagnole, celle de 1831; comme celles de Naples et du Piémont, elle a échoué par l'inertie des masses, parce qu'elle ne sut pas plus qu'elles les intéresser. Elle en diffère en ce sens pourtant que les mouvements de 1820 étaient purement constitutionnels, et s'associèrent même les gouvernements sarde et napolitain;

Telles sont les circonstances qui impriment à l'intervention de l'Autriche en Italie un caractère nouveau; c'est dans cette transformation des rapports anciens que réside tout l'intérêt philosophique qui s'attache à la question politique. Quelque route qu'on prenne, on est inévitablement ramené à cette conclusion: que les nations en ont fini, irrévocablement fini avec le principe guelfe; son règne n'est plus de ce monde.

Pour son salut il n'aurait jamais dû l'être; le jour où Rome échangea la crosse pastorale contre un sceptre mondain, on put prédire sa chute. Elle a péri par où elle a péché, par son pouvoir temporel. La mission de la papauté était comme celle du maître, une mission d'esprit et d'intelligence; devenue matérielle, elle perdit ce caractère auguste qui l'isolait de toutes les dominations

celui de Romagne était radical; car son premier acte fut de proclamer la déchéance temporelle du gouvernement romain : les autorités pontificales furent écartées sans résistance; pas un bras ne s'arma, pas une voix ne s'éleva pour elles, et le pape dut recruter son armée jusque dans les prisons et les bagnes. Cette unanimité n'est-elle pas une nouvelle preuve, une preuve flagrante, que l'heure de la papauté a sonné? Ce qui est vrai pour les États de Saint-Pierre l'est bien plus encore pour l'Europe.

terrestres, ce prestige de divinité qui en imposait au monde, et qui faisait sa force et sa grandeur. Institution miraculeuse, et pourtant rationnelle, la papauté personnifiée dans un homme devait vivre toujours d'une vie supérieure, non se rapetisser dans les formes mesquines et périssables.

Avec la pourpre temporelle, Rome revêtit toutes les passions des princes, et elle devait les dominer pour les contenir et pour les flétrir; de pauvre elle se fit opulente; d'opulente, cupide et vénale. Elle voulut des villes et des provinces oubliant que Grégoire VII n'en avait pas lorsqu'il essuya sa sandale au front couronné de César.

Elle eut des sujets qu'elle opprima, et sa mission était de plaider la cause des sujets contre les rois; de pacifique elle se fit guerrière; de guer rière violente et persécutrice, oubliant que Jésus avait remis au fourreau l'épée de saint Pierre dans le jardin des Oliviers.

Elle compromit sa dignité suprême dans mille intérêts misérables, dans mille détails trop bas pour elle; elle se déconsidéra par son incapacité administrative, engagea de petites luttes de terri-

toire et de voisinage, fulmina pour un village ou pour un ruisseau; la vanité tua chez elle la grandeur; pour quelques pouces de terre elle abdiqua le ciel et perdit le trône invisible des esprits.

Est-ce à dire que l'institution papale était et devait rester une spéculation métaphysique, une abstraction vaporeuse et insaisissable? Non; pour frapper les hommes et pour agir sur eux, il faut des formes matérielles. Mais ces formes n'existaient-elles pas indépendantes du pouvoir temporel? La papauté n'était-elle pas suffisamment formulée dans cette longue hiérarchie sacerdotale qui, semblable à la chaîne électrique, mettait en communication le chef de la chrétienté avec le dernier serf du dernier seigneur; dans ces magnifiques cathédrales où l'art humain épuisait ses miracles; dans ces statues, dans ces tableaux, dans ces chants qui les animaient; dans ces cloches aériennes qui y conviaient les fidèles comme des voix du ciel; dans ces cérémonies pompeuses qui parlaient aux yeux des hameaux comme à l'esprit des capitales?

Telles étaient les véritables formes de la pa-

pauté, les seules comprises des multitudes. Était-ce comme prince de Romagne ou des Marches que le Pape régnait sur les peuples? C'était comme prince de l'Église invisible, comme successeur et vicaire du pauvre charpentier de Bethléem.

Et s'il fallait à l'Église des terres, n'était-elle pas la plus grande propriétaire du monde? Les corporations monacales possédaient en son nom la moitié des fiefs de l'Europe.

Il lui fallait des armées, dites-vous? Eh! ne tenait-elle pas garnison dans tous les États? Depuis le nonce superbe qui s'asseyait à la table des princes, jusqu'à l'humble franciscain qui quêtait sous le chaume, cette innombrable milice de moines et de prêtres qui couvrait le monde, qu'était-elle, sinon une armée organisée dont le général et la pensée étaient à Rome?

Reine déjà du monde antique, la ville de Rome suffisait à l'indépendance du chef de l'Église, et il possédait partout sans posséder nulle part.

Certes sa couronne était assez belle et son rôle ici-bas assez magnifique. Pauvre et nue dans son désert, Rome jetait ses oracles aux nations, et à sa voix les nations s'agenouillaient et

tremblaient; sa parole tombait comme d'en-haut sur les trônes, et les rois en descendaient pour se prosterner dans la poussière; ils se couvraient du cilice, ils pleuraient leurs fautes dans le recueillement des cloîtres, ils allaient les expier au sépulcre de Jérusalem.

Pour conserver son rang sur la terre, Rome devait se constituer apôtre du progrès, missionnaire de la civilisation; elle devait marcher surtout, et se teindre en passant de la couleur des siècles, non s'emprisonner dans un cercle étroit, inflexible ni charger de chaînes l'intelligence humaine. Pauvre et progressive, Rome vivrait encore peut-être, s'il est permis de dire que ce qui a été pouvait ne pas être.

Séduits par la grandeur de l'institution papale, effrayés peut-être du vide que sa chute laisse dans la monde, des esprits supérieurs ont nié sa mort; ils ne voient dans son agonie qu'une crise, une transformation, et placent en elle encore l'avenir de la société. Pour nous, mon cher Béranger, nous ne croyons pas aux résurrections. Toute institution vient à son temps et fait son œuvre; puis, usée par les combats, minée par les siècles, elle

se couche dans sa tombe et cède la place à des institutions nouvelles. Telles sont les phases providentielles de l'humanité; toujours marcher et changer toujours, telle est sa loi suprême. Il faut bien l'accepter, puisqu'il faut la subir.

La papauté se traîne et chancelle à travers les ruines d'une civilisation grande en son temps comme elle fut grande elle-même, mais éteinte comme elle s'éteint; elle remue la poussière d'une république de géants qui sont morts; elle heurte du pied des temples dont les dieux sont morts aussi : et c'est en face de tant de ruines qui nous instruisent, de tant de leçons qui nous éclairent, qu'on nie la loi du changement et du progrès! et c'est à ce fantôme, réclamé du sépulcre, qu'on veut lier les destinées de l'avenir! Non; la route de l'avenir est longue, les sentiers sont difficiles; loin de nous y guider, Rome ne pourrait nous y suivre. Qu'elle se résigne donc et meure en paix, nous n'irons point troubler sa cendre; nous ne nous souviendrons que de ses bienfaits; nous oublierons et les bûchers allumés par elle et le sang que verse encore sous nos yeux sa colère impuissante.

Convaincus, comme nous, de la mort de la papauté, mais la jugeant moins prochaine, d'autres ont cru possible de rassembler, de concentrer dans un dernier effort ce qui lui reste de chaleur et de vie, pour accomplir, non plus une œuvre religieuse ou sociale, mais une œuvre politique, l'unité, ou du moins la nationalité de l'Italie. Ils ont cru qu'en s'emparant dans ce but des croyances italiennes, réchauffant les tièdes, gagnant les incrédules, elle pourrait tous encore les entraîner dans une croisade nationale, et qu'il lui serait donné à sa dernière heure de racheter ses fautes par un grand bienfait.

Rêve brillant, mais chimérique! Tout le génie réuni des papes s'y briserait aujourd'hui. Les temps changent, et avec eux les moyens. Ce qui agit dans un siècle n'agit plus dans l'autre; ce qui se pouvait hier, aujourd'hui n'est plus possible.

Admettant même (ce que je nie) que Rome trouvât en elle la volonté et l'énergie de réengager la lutte, de quel œil l'Europe verrait-elle cette résurrection de la papauté? Les deux principes qui se partagent le monde s'élèveraient à la fois contre elle pour la refouler dans le dé-

sert, pour la rejeter dans son tombeau : le principe absolutiste, parce qu'il ne veut ni l'unité ni la nationalité italiennes, à moins qu'elles ne s'opèrent par lui et pour lui; le principe démocratique, parce qu'il ne veut plus de la papauté, même pour auxiliaire; il se sent assez fort pour marcher seul et pour faire son œuvre sans son appui : il eut besoin d'elle jadis pour le représenter dans le monde et pour plaider sa cause, aujourd'hui il se représente lui-même et plaide sa cause en personne : il est émancipé. Trahi par Rome, il se souvient de son apostasie et lui garde une rancune profonde.

Il est douteux que l'Italie elle-même répondît à l'appel et crût à l'unité papale. Je dis plus, il est douteux qu'elle en voulût. Siége de Rome spirituelle, elle est le siége aussi de Rome temporelle, et voit de près ses abus et ses excès : après tant de violences, de déceptions, de parjures, un pontife, fût-il Jules II, n'inspirerait plus de confiance. Une fois perdue, la foi des peuples ne se regagne plus.

Telle est même l'inadmissibilité de l'hypothèse, que pour lui donner une ombre de vrai-

semblance, il faut écarter les conditions matérielles de l'Italie; il faut oublier que le principe gibelin, toujours actif, toujours vigilant, l'inonde de soldats; et qu'a le principe guelfe à mettre en ligne contre les baïonnettes autrichiennes? De faibles prêtres, des doctrines surannées, des anathèmes dont on rit. Mais, je le répète, Rome eût-elle la force, la volonté lui manquerait; son alliance avec les trônes est définitive; son divorce avec les peuples éternel.

Cette puissance de l'élément gibelin en Italie a fait germer dans quelques âmes une autre pensée. « Pourquoi, disent-elles, ne pas se servir de lui dans des vues d'affranchissement en le propageant, en favorisant son entier développement, de manière à en faire l'élément unificateur de la Péninsule, sauf après à retourner contre lui, pour l'éliminer, la force qu'on lui aurait empruntée pour constituer *une* Italie? »

Cette vue politique est spécieuse; mais pour sembler au premier coup d'œil moins impraticable que l'unité papale, elle ne l'est pas moins au fond. Je conçois qu'en réunissant sous une domination étrangère immédiate un pays divisé on en réu-

nisse les partis divers dans un désir commun, un intérêt général d'indépendance, et qu'en faisant converger vers un point unique les volontés éparses on augmente d'autant leur puissance. Mais, d'autre part, je crois peu à cette politique qui fortifie un ennemi pour s'en défaire, immolant ainsi le présent, aliénant l'avenir dans un espoir lointain dont la réalisation est douteuse C'est comme si l'assiégeant crénelait lui-même la citadelle qu'il bat en brèche. C'est un jeu hasardeux, et l'on peut tout y perdre. La force naît de la force, la puissance engendre la puissance. Un pouvoir constitué a des chances incalculables de durée; il s'affermit des coups qu'on lui porte, et le trait dont vous avez cru l'abattre revient vous frapper au cœur.

D'ailleurs toute question politique est complexe, et veut être envisagée sous diverses faces. L'équilibre européen ne permet plus ces expérimentations partielles, ces tête-à-tête de peuple à peuple; en un mot il n'y a plus aujourd'hui de questions isolées. La solidarité des nations n'est pas seulement un principe, c'est un fait, et ce fait donne à chacune le droit de contrôle sur ses

voisines. L'Europe a un intérêt plus grand que l'unité italienne, et n'est pas disposée à lui sacrifier l'équilibre nécessaire à sa propre existence; or cet équilibre serait rompu si l'Autriche, s'adjugeant définitivement l'Italie, s'arrogeait ainsi le droit de s'agrandir sans mesure. Cela est impossible; à une première démonstration sérieuse de sa part, l'Europe en masse se lèverait et apposerait son véto.

Pour l'Italie même, il y a des impossibilités profondes, radicales. Les peuples ne sont pas des masses inertes qu'on place et déplace *à priori;* les hommes ne sont pas des chiffres qu'on dispose et qu'on groupe au gré d'un système : ils ont les uns et les autres des antécédents et des intérêts, des passions qui les subjuguent, des sympathies qui les entraînent. Il faut tenir compte de tout cela. Or la race germanique est antipathique à la race italienne; une révolution autrichienne, dans le but d'une indépendance éventuelle, y trouverait peu d'apôtres et point d'échos. On subit la domination étrangère quand elle est imposée par la force, mais on ne l'appelle jamais, même pour un jour et dans des vues d'avenir.

Que si la conquête avait rangé sous la main de fer de l'Autriche les Italiens du midi comme ceux du nord, on pourrait sans doute tirer parti de cette circonstance donnée au profit de l'émancipation générale; mais on ne peut la faire naître. Je vais plus loin, je dis qu'on ne le doit pas; car si on presse cette idée, si on la pousse à ses dernières conséquences, on la trouve fausse et vide.

Quel Italien intelligent s'abuse sur l'état de son pays? qui ne voit à Naples comme à Milan le doigt de l'Autriche? Est-il besoin que son influence se matérialise pour reconnaître dans le cabinet de Vienne le véritable ennemi de la nationalité italienne? tout le monde ne comprend-il pas que c'est à lui qu'il faut faire la guerre, non aux cours de Naples, de Florence et de Turin?

Les masses seules se font illusion. Voyant sur les trônes des princes italiens, elles peuvent croire à l'indépendance, à la spontanéité de leurs actes; l'avantage de la domination brutale et immédiate de l'Autriche serait donc de remuer les masses, de les passionner, de les soulever contre l'étranger, de les pousser sur les champs

de bataille en leur montrant un but présent, un but commun de haine et de délivrance.

Voilà pour la nationalité; voyons pour l'unité.

On suppose qu'un gouvernement conquérant et militaire nivellerait le pays, étoufferait d'une main forte l'esprit de municipe, neutraliserait les influences locales, déracinerait les rivalités de ville à ville, et, imprimant une marche uniforme à l'administration, donnerait au pays les habitudes d'ensemble et d'unité qui lui manquent encore.

Mais d'abord c'est là une pétition de principe; de plus c'est une erreur. Pour régner, pour vivre, il faut que l'Autriche divise, et elle attiserait les inimitiés municipales bien loin de les combattre. Telle fut toujours sa politique en Italie, et aucune puissance n'est plus conséquente avec elle-même, aucune n'est plus fidèle à ses traditions et à ses antécédents.

Si Napoléon suivit une marche contraire, c'est que sa position n'était pas la même. L'Autriche veut l'Italie faible, parce qu'elle la sait hostile et ne songe qu'à l'exploiter. Napoléon, qui la savait sympathique, la voulait forte, parce qu'il son-

geait, lui, à s'en faire au besoin un rempart contre l'Autriche: aussi ne craignit-il pas de donner de la vigueur au royaume d'Italie et de préparer l'unité politique de la Péninsule par l'unité administrative et judiciaire. Il semait dans l'avenir; Vienne, qui vit au jour le jour, moissonne sans semer. La mission de Napoléon était, même à son insu et malgré lui, une mission d'avenir; il importait au-delà des Alpes les levains démocratiques de 89. La mission de Vienne, au contraire, est rétrograde; elle veut les étouffer. Tout pesé, l'Italie n'aurait donc qu'à perdre en unité sous la domination gibeline.

Ainsi réduite, la question est en vérité bien pauvre, car tout se borne en dernière analyse à l'espérance vague et lointaine d'une nationalité sans base, en d'autres termes à la possibilité plus que douteuse, à peine vraisemblable de nouvelles vêpres siciliennes. Un tel plan est-il acceptable, et ne doit-on pas plutôt se féliciter, dans l'intérêt de l'Italie, que les conditions de la politique européenne en rendent l'exécution impossible?

Si je me suis arrêté si long-temps à des combinaisons chimériques au fond et surannées, c'est

pour en montrer l'inanité. La nationalité future de la Péninsule, pas plus que son unité, ne sont à Rome ou à Vienne : à Vienne comme à Rome manquent également et le pouvoir et la volonté.

Quant aux princes italiens, ils ne vivent pas d'une vie propre ; satellites d'une planète plus puissante qu'eux, ils obéissent à ses influences et roulent dans son orbite. De ce côté, il n'y a non plus aucun espoir.

Jamais donc, il faut le dire, plan ne fut mieux concerté, ligue mieux organisée, alliance plus étroite. Rien ne prouve plus éloquemment la puissance du principe démocratique que les immenses ressources déployées contre lui. On n'en fait pas tant pour un ennemi vulgaire, et il faut que celui-ci soit bien redoutable, bien redouté, pour qu'on lui suscite tant d'obstacles, tant d'adversaires Captive indignée, l'Italie se débat dans ses liens ; mais elle n'en rompt jamais un sans que mille autres plus pesants et plus forts ne le remplacent aussitôt. *Uno avulso, non deficit alter.*

Faut-il pour cela jeter sur l'Italie un regard de découragement et de désespoir? Faut-il renoncer a ces enivrantes pensées d'indépendance, de li-

berté dont se bercent tant d'âmes généreuses? Non sans doute; mais il faut s'éclairer du passé, il faut descendre des superficies dans les profondeurs de la société, car il n'y a plus aujourd'hui de questions exclusivement politiques, et en Italie comme ailleurs les masses ne s'ébranleront que le jour où les bannières sociales seront arborées.

Or, sans le concours du peuple, il n'y a pas de délivrance possible pour l'Italie; toutes les vicissitudes contemporaines de la Péninsule ne le prouvent que trop. Demandez aux Italiens les plus dévoués, les plus éclairés, pourquoi leurs tentatives ont constamment échoué, ils vous diront eux-mêmes que c'est par l'inertie des masses; il faut connaître ce pays malheureux pour savoir à quel point elles restent indifférentes aux spéculations gouvernementales, à quel point elles se tiennent en dehors de toute question politique; et vous allez leur parler de chartes équilibrées, de bascule représentative, de cens électoral, de fictions légales, toutes choses qu'elles n'entendent pas, et qui les touchent moins encore: car c'est là votre affaire, ce n'est pas la leur.

Quoi! c'est avec un levier si frêle que vous pré-

tendez les soulever! mais c'est impossible! Qu'ont-elles à gagner à tout cela? C'est donc un marche-pied que vous voulez! Vous demandez leur sang, et en échange que leur offrez-vous? Vous leur parlez de droits dont elles ne jouiront point; de lumières que leur ignorance les empêche d'apprécier; de dignité nationale, et elles ont perdu jusqu'au sentiment de leur dignité personnelle!

Mais, pour être déchues et bien ignorantes encore, ces multitudes ne sont ni aveugles ni insensées; dans la sphère accessible à leur intelligence, elles voient, elles jugent, elles comparent. Présentez-leur donc des idées qu'elles conçoivent, parlez-leur une langue qu'elles entendent. Elles ont des habitudes séculaires que l'on ne rompt point sans des motifs tout-puissants; des intérêts bornés sans doute, mais positifs. On doit le dire aussi, elles ont en quelques lieux pour leurs princes une déférence traditionnelle qui les rend patientes et résignées; un reste de croyances superstitieuses, que la voix du prêtre peut exalter encore et dont il s'armerait au besoin. Et puis elles sont sceptiques; elles ont vu tant de révolutions manquées, tant de réactions sanguinaires

qu'elles n'ont plus de foi qu'au présent, s'y casent de leur mieux, et laissent faire. Trop heureux encore lorsqu'elles ne sont pas hostiles aux réformes; dans les derniers mouvements insurrectionnels elles sont restées neutres, c'est plus qu'on n'en pouvait espérer d'elles, car elles savent que toute tentative échouée ne fait qu'aggraver leur sort.

C'est contre tous ces éléments contraires qu'il s'agit de lutter aujourd'hui; la tâche est immense: croyances, affections, intérêts, habitudes, tout est à modifier, à changer. D'hostile, il faut rendre le peuple ami; d'inerte et indifférent, actif et passionné; il faut lui inspirer la foi dans l'avenir, la foi en lui; il faut surtout et avant tout, pour vaincre sa torpeur, lui créer un intérêt direct, immédiat, où tous les autres se fondent, assez puissant pour rompre ses habitudes héréditaires, assez noble pour réformer ses croyances, assez clair pour être compris de tous. Quand Moïse entraînait sur ses pas les tribus d'Israël, il ne leur montrait pas seulement Jéhovah sur la montagne, mais le pays de Chanaan au bout du désert.

Il ne suffit pas d'ameuter le peuple sur la place publique, d'armer son cœur et son bras pour la mêlée, de lui crier : « Frappe et détruis! » Après la destruction vient la fondation. Or, si c'est le peuple croyant et passionné qui nivelle et qui triomphe, c'est le peuple éclairé qui édifie, le peuple possédant qui conserve.

Songez-y donc, vous tous qui invoquez de vos vœux et préparez par vos efforts l'indépendance et l'unité de l'Italie. Placez-vous au centre de la question; faites-vous prêtres de l'avenir, votre œuvre est un apostolat. La route à suivre est tracée; jadis le christianisme réhabilita le peuple, c'est à le réhabiliter encore qu'il faut travailler, car il est retombé. Telle est la source unique où l'Italie retrouvera sa force antique et sa grandeur, où elle se retrempera comme Achille aux eaux du Styx.

La tâche est longue sans doute, mais l'avenir est à vous, et les révolutions ne s'improvisent pas. Combattez en vous la fougue et l'impatience; la précipitation ne fonde rien; se hâter c'est s'exposer à tout perdre. N'imitez pas cet homme de l'Évangile qui avait bâti sa maison sur le sable,

car les torrents sont venus, les vents ont soufflé, et elle est tombée, et sa chute a été grande. Fondez votre œuvre sur le roc; or le roc c'est le peuple, mais le peuple régénéré.

Il Popolo! il Popolo! tel était le cri de guerre des républiques italiennes du moyen-âge; que ce soit le vôtre encore. Tout pour le peuple, tout par le peuple; c'est là qu'est toute force. Sans lui vous ne ferez que flotter de rêve en rêve, et l'Italie gémira sans espoir sous la verge de l'étranger. Vos conspirations s'agiteront comme des météores aux surfaces de la société, mais les bases ne s'ébranleront pas, et les millions de prolétaires italiens qui n'ont pas de place à leur soleil, vous laisseront sans s'émouvoir monter sur les échafauds; Curtius généreux mais inutiles, vous mourrez en vain.

Ne sacrifiez donc pas l'avenir au présent, et ne perdez jamais de vue la grandeur de l'ensemble; que chacun dans la sphère où Dieu l'a placé s'associe et concoure à la grande œuvre régénératrice, car chacun dans sa sphère peut agir beaucoup. Il faut apprendre au peuple à se respecter en le respectant; il faut le relever à ses

propres yeux, cultiver son intelligence en friche, rendre peu à peu la lumière à ses yeux voilés; semer en un mot et faire germer en son cœur des emences de moralité; c'est un terrain fidèle que le peuple, il rend au centuple ce qu'on lui confie. Et d'ailleurs les terres italiques ne sont pas vierges; la charrue de 89 les a sillonnées dans tous les sens; la Révolution française y a jeté les semences nouvelles. En quelques lieux déjà elles ont germé, elles germeront partout, le sang les a fécondées. Épiant la moisson pour la détruire, les deux principes rivaux se sont en vain ligués pour l'arracher épi par épi. Ils périront à l'œuvre, et toute chose aura son cours.

Le principe démocratique est déplacé; il a subi une métamorphose totale. Quand il eut dépouillé la pourpre et la tiare, il mina pendant trois siècles, sous le nom de Réforme, la société théocratique. Devenu fort, il s'émancipa, il s'appela Constituante, puis Convention; Napoléon, pape militaire et plébéien, le promena en triomphe par toute l'Europe, et le jeta çà et là sur les trônes; dominé, opprimé par la Restauration, il a repris sa revanche en 1830. Depuis il a fait un

temps d'arrêt, et semble chercher sa forme définitive.

De destructeur devenu fondateur, il aspire à la stabilité. Il n'y a de salut pour lui que dans une vaste solidarité européenne, fortement organisée; or, cette solidarité nécessaire n'est que l'association universelle des peuples, seul but raisonnable de la politique internationale. De même qu'il n'y a pas de questions isolées, il n'y a pas non plus de fondations partielles. Cette unité et cette nationalité si ardemment invoquées par les Italiens ne sont par conséquent que des points secondaires et comme des corollaires de la proposition générale; elles naîtront de la force même des choses.

Et qu'on ne s'y trompe pas, cette notion de solidarité et d'association universelle a déjà quitté le domaine de la spéculation pour descendre sur le terrain solide des faits : la diplomatie, toujours la dernière à accepter les idées générales, l'a proclamée depuis long-temps, et la met tous les jours en pratique. Qu'est-ce autre chose en effet que la ligue de Brunswick et la Sainte-Alliance? Qu'est-ce que cette intervention

internationale érigée désormais en principe et qui constitue aujourd'hui le droit public de l'Europe?

Seulement la solidarité des trônes est seule consacrée, leurs droits seuls garantis. Quant aux droits et à la solidarité des nations, on les conteste encore, on les combat, on les nie. Le devoir de la France est de les faire reconnaître après les avoir proclamés; c'est même pour elle plus qu'un devoir, c'est une condition de vie. Son avenir et son existence sont liés étroitement à l'existence et à l'avenir du principe démocratique qu'elle est appelée désormais à représenter, et qui s'est incarné en elle depuis 89. L'initiative lui appartient; les nations, et l'Italie à leur tête, en ont la conscience, elles espèrent en elle, et leur espoir ne sera pas trompé; car la France est fidèle, elle ne punira pas par un éternel abandon ceux dont tout le crime est d'avoir cru en elle.

Si j'avais à résumer les considérations qui précèdent, je les formulerais ainsi :

A l'origine de la société moderne, l'élément démocratique encore en germe fut dominé par l'élément monarchique : ce fut sa première phase.

La papauté vint, qui s'empara de lui, qui le modifia, le représenta, et le fit dominer à son tour, mais d'une manière médiate, indirecte : c'est sa seconde phase. La présence d'un troisième agent, en compliquant les mouvements du corps social, produisit des phénomènes nouveaux : il y eut rapprochement entre les deux éléments théocratique et monarchique ; ils se combinèrent, et l'élément démocratique, se dégageant tout-à-fait, eut à lutter à la fois contre l'un et l'autre : c'est sa troisième phase. Sa quatrième a commencé en 89. Le moment est venu où il doit les dominer tous les deux, mais seul, directement, et en vertu de sa propre puissance.

Le Nord fut le berceau de la société monarchique pure ; Rome fut et est encore le siége du pouvoir théocratique. Centre de la démocratie nouvelle, la France est destinée à sacrer les peuples comme Rome jadis sacra les rois. Foyer de chaleur et de vie, c'est à elle à réchauffer, à vivifier les cœurs autour d'elle, à inspirer la force et la foi à la grande famille opprimée des nations. Sa mission est le progrès, non la conquête.

L'Italie la première reçut l'impulsion. Violen

tée, déchirée, sanglante sous la main de ses oppresseurs, elle suivit de loin le mouvement; mais ses tentatives ne furent que des conspirations que l'inertie du peuple a toutes déjouées les unes après les autres. La question est de rallier les masses au progrès en les y intéressant d'une manière directe, positive, et ce problème n'est pas seulement celui de l'Italie, c'est le problème de l'Europe entière.

Jamais question plus vaste, plus profonde, plus redoutable, ne fut livrée aux méditations des penseurs, et il n'est pas étonnant que bien des esprits honnêtes, mais timides, se refusent à en sonder les profondeurs. Mais qu'on veuille ou non le voir, le mal n'en existe pas moins; le nier n'est pas le guérir. Des levains inquiétants fermentent dans les entrailles de la société; l'ignorance et la misère des masses les rendent crédules, et les livrent sans défense aux séductions de l'erreur, de l'impossible. Offrez un appât quelconque à l'imagination d'hommes qui manquent de tout, fallût-il pour l'atteindre traverser d'infranchissables abîmes, ils essaieront de les franchir. La souffrance ne calcule pas; elle espère,

et la souffrance du peuple est telle, qu'elle légitime toute espèce d'espérance, d'illusion, même la plus insensée. Il y a là un danger, et quoique nous ne l'ayons pas créé, c'est à nous à le conjurer. Nos pères ont commis des fautes dont nous portons la peine. L'égoïsme et l'incurie des générations qui nous ont précédés sur la terre nous ont légué et nous imposent des devoirs difficiles; mais si difficiles qu'ils soient, ce sont des devoirs; il faut les remplir.

Si l'on avait songé plus tôt à donner aux masses une instruction positive unie à une éducation morale, si l'on avait dégagé leur intelligence inculte des ténèbres où depuis des siècles elle est plongée, et imprimé dans leur âme ce haut sentiment de soi-même, cette fierté individuelle qui fait la grandeur des États; si de plus on avait organisé le travail de manière à donner de la dignité au travailleur en rendant l'homme libre de l'homme et en prévenant l'exploitation qui dévore et qui avilit toutes les industries; si l'on avait, je ne dis pas réalisé, mais seulement tenté quelques unes de ces choses, la société ne se trouverait pas, à l'heure où nous sommes, en

présence des formidables problèmes qui l'effraient et la paralysent.

Au reste, ici les regrets sont bien superflus, et de plus ils sont puérils. A quoi bon récriminer avec les faits? Les questions sont posées, il s'agit de les résoudre. Donnons-y tous nos soins, tous nos jours, toutes nos veilles, car si nous persistions à suivre les errements du passé, si seulement nous venions à nous tromper de route, prenons-y garde, le sphynx est là qui pourrait bien finir par nous dévorer.

Mais, je me hâte de le dire, ce n'est pas dans les inspirations de l'égoïsme ou de la peur que nous devons puiser les motifs de notre sollicitude, sous peine de tomber dans les banalités d'une philanthropie froide et stérile; non, un sentiment supérieur de justice, d'humanité, de fraternité, je dirais un sentiment religieux si l'on avait moins abusé du mot, doit présider à l'œuvre de réhabilitation et d'émancipation véritable que réclame l'immense majorité de la famille humaine.

Il est triste de penser qu'après tant de siècles, ce principe sacré de l'égalité, proclamé, formulé

par le christianisme, et auquel les nations ont fait tant et de si grands sacrifices, n'en est presque encore qu'à l'état de dogme, et qu'il a fait si peu de chemin dans les institutions et dans les mœurs. Et cependant le monde chrétien n'a jamais quitté ce terrain, il s'y est maintenu toujours et malgré tout, il s'y est attaché, cramponné, si j'ose dire; c'est le champ de bataille sur lequel il a fait ses premières et ses dernières armes, sans jamais lâcher pied malgré bien des défaites. Si la longueur de la lutte peut être un sujet de découragement, sa persistance même est un sujet d'espérance, car elle prouve que l'on est bien là sur la grande route de la tradition, et que le principe est doué d'une immortelle vitalité.

Je ne sais, mon cher Béranger, comment je me suis laissé entraîner à vous exposer hors de place des doctrines qui sont pour vous des lieux communs, ou tout au moins des redites, tant elles sont profondément gravées dans votre âme. Personne n'a plus à cœur que vous les intérêts du peuple, et ce n'est pas une médiocre consolation pour lui que de vous trouver au premier rang de ses défenseurs, vous dont la muse est si

nationale, si éminemment populaire, l'esprit si pratique et si juste. Ceux qui ne connaissent de vous que le poëte l'aiment et l'admirent; ceux qui connaissent l'homme, l'admirent plus encore en l'aimant davantage. Je suis heureux et fier de me ranger parmi ces derniers.

APPENDICE.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

CAMPAGNE DE ROME.

On a publié en Italie un recueil de chants populaires de la Campagne de Rome (1). Nous avons pensé qu'une traduction telle quelle de ces chants intéresserait le public et rendrait moins incomplètes les études précédentes; nous avons eu soin toutefois de placer le texte en regard pour les lecteurs curieux d'étudier dans l'original les monuments de la poésie populaire. Voici d'a-

(1) *Saggio de' Canti popolari della provincia di Marittima e Campagna*. Roma, 1830.

bord quelques réflexions dont l'éditeur, M. Visconti, a fait précéder le recueil dont nous parlons. Ces observations préliminaires nous dispenseront de rien ajouter nous-même, le nom de M. Visconti est un brevet d'authenticité. Nous traduisons littéralement.

« Étroitement liés au caractère national, aux conditions de lieux, à l'état des mœurs, au degré de civilisation, les chants populaires méritent l'attention du philosophe; en eux résident les vieux secrets du cœur humain. Remarquables par la spontanéité de l'impression, née toujours d'une émotion vraie, ils offrent un mélange intéressant de choses communes et originales, vulgaires et nouvelles. Inspirées par le cœur, elles en révèlent les deux passions tyranniques, l'amour et la colère; et elles les révèlent avec cette énergie qui confond dans une étroite unité le sentiment et l'expression.

» Sous un ciel clément, en présence des spectacles variés d'une nature belle et bienfaisante, doués d'une langue toute poétique, et portés naturellement à l'enthousiasme, les Italiens sont riches en chansons populaires; les unes emprun-

tées aux bons écrivains, les autres dictées par quelque barde obscur, ou produites par un élan de verve native, elles sont toutes d'une manière ou de l'autre, soit par création, soit par adoption, l'apanage du peuple. Ce serait un travail utile que de rassembler la totalité de ces chants nés quelques uns avec notre langue, et féconds en tours piquants et agréables, en vers heureux, en locutions et en mots d'une pureté primitive.

» Ces considérations, je l'espère, donneront quelque prix aux strophes que je publie, et qui sont chantées par le peuple de la Campagne de Rome. Je les ai réunies en parcourant récemment l'ancien pays des Volsques, lieux autrefois pleins de terreurs et d'atrocités, rendus maintenant à la sécurité et au calme. La mélodie de ces chants est mélancolique et plaintive; répétée d'une montagne à l'autre, quelquefois par un écho lointain, plus souvent par d'autres voix correspondantes, ou qui semblent l'être, elle a je ne sais quoi de grave et de solennel qui pénètre doucement dans l'âme.

» Lorsque je priais les campagnards et leurs femmes de me dicter les vers qu'ils chantaient,

les uns s'y refusaient positivement, les autres cédaient avec peine, même en vue d'une récompense; et si enfin, après une longue résistance, ils se décidaient à me satisfaire, ce n'était que par l'ordre exprès de personnes qui avaient sur eux de l'autorité. Ces poésies expriment si fidèlement le sentiment interne de leur cœur que ma demande ne leur paraissait pas seulement étrange et insolite, mais indiscrète et choquante; c'est comme si on leur eût demandé leur secret. Il y avait sur les visages une rougeur, et dans les manières une contrainte, un trouble, une mauvaise humeur qui passait toute expression. Je vis là cette pudeur rustique dont parle le grand Tullius (1), et je ne pus obtenir d'eux qu'un nombre bien limité de strophes, et encore avec la condition à chacune que ce serait la dernière; recueillies par moi tantôt d'une bouche, tantôt de l'autre, et transcrites littéralement, quelques unes me furent répétées jusqu'à six fois et toujours de la même manière.

» Le mètre est le même dans toutes, comme

(1) Pudor quidam pœnè subrusticus. (Cic., *Ep.* C. Lucceio.)

devant être en rapport avec la musique qui les accompagne; le vers est de onze syllabes; les stances sont composées de huit vers liés entre eux par la rime croisée, entrelacement qu'on ne retrouve pas dans la poésie régulière. Les deux premiers vers, qui renferment presque toujours un sens complet, reviennent à la fin de chaque stance et en forment la conclusion; d'autres fois j'ai entendu finir la strophe par une espèce de licence en deux vers rimés applicable et appliquée à beaucoup d'entre eux:

Questo lo dico a te, bel verde alloro,
Giacchè la dea non vedo, il tempio adoro.

« Cela, je te le dis à toi, beau laurier vert, puis» que je ne vois pas la déesse, j'adore le temple. »

Ou encore:

Questo l'ho detto a voi, bel lauro verde,
Chi v'ama più di me, suo tempo perde.

« Cela, je vous l'ai dit à vous, beau laurier vert, » qui vous aime plus que moi perd son temps. »

» Un des caractères particuliers à ces chants, c'est que le poëte éclate sans aucun préambule, et cette effusion violente du sentiment prouve à

mon gré la force et la vérité de la passion qui pousse l'imagination et la gouverne; cela prouve encore qu'ils ont été faits pour la satisfaction personnelle de celui qui les composa bien plus que pour celle d'autrui. L'auteur s'épanche sans chercher autre chose: aussi l'allure en est-elle hardie, pleine de nerf et de vie. C'est là surtout ce qui les distingue d'une manière notable de la poésie calculée pour l'effet, et dont le mouvement, les couleurs, inspirés par l'esprit bien plus que par le cœur, n'ont d'autre but que de provoquer les applaudissements.

» Pour ce qui est de la langue, quelques unes de ces stances sont de la plus grande pureté; on trouve dans d'autres des mots et des formes qui ont vieilli et qui sentent le terroir. Purifiées de ces taches peu nombreuses, elles pourraient se présenter avec avantage aux yeux des plus difficiles; mais j'ai voulu leur conserver leur caractère dans son intégrité, et je m'en suis fait un devoir que j'ai rempli jusqu'au scrupule. Bien plus, ou je me trompe fort, ou, tels qu'ils sont, ces chants expriment merveilleusement la véhémence d'une imagination vive et ardente, et les

pensées poétiques y sont exprimées poétiquement; ils ont même, ainsi faits, je ne sais quoi de grave et de doux, de chaste et d'amoureux, et ils brillent de certaines lumières qui, pour n'avoir pas la splendeur de nos meilleurs vers, n'en méritent pas moins de fixer l'attention. Ils ne décèlent d'ailleurs ni grossièreté de mœurs, ni barbarie, ni cruauté. »

N. B. On a placé à la fin des notes, dont deux ou trois seulement appartiennent à M. Visconti. Les autres sont puisées, soit dans l'*Anthologie* de Florence, soit dans nos propres souvenirs.

I.

Bella che ci sei nata tra li fiori
A noi discesa dai superni Dei,
La rosa ti donò li suoi colori
E la palma d'Amor l'archi e i trofei :
Lo tuo padre non fù qualche pittori,
Che ti dipinse quanto bella sei ?
Bella di nobiltà porti il valori;
Gioia quanto piacesti a l' occhi miei!
Bella che ci sei nata tra li fiori
A noi discesa dai superni Dei.

II.

Rosa gentil che nel giardin d'Amore
Vaga comparsa fai tra verdi foglie
Il tuo purpureo e candido colore
Luce da l'occhi e pace a l'alma toglie;
Intorno spandi sì soave odore
Ch' ogni maggior piacere in se raccoglie,
Punto da le tue spine questo core
Di dolor morirà se non ti coglie.
Rosa gentil che nel giardin d'Amore
Vaga comparsa fai tra verdi foglie!

I.

Belle tu es née au milieu des fleurs et descendue parmi nous du séjour des dieux; la rose te donna ses couleurs, et la palme d'amour les arcs de triomphe et les trophées : ton pére ne fut-il pas quelque peintre qui te peignit, tant tu es belle? Belle, tu enlèves le prix d'élégance. O bijou! combien tu plus à mes yeux! Belle tu es née au milieu des fleurs et descendue parmi nous du séjour des dieux.

II.

Charmante rose, qui, dans le jardin d'amour, apparais si belle au milieu des feuilles vertes, ta couleur blanche et purpurine enlève au yeux la lumière et le repos à l'âme; tu répauds un parfum si suave qu'il concentre en lui les plaisirs les plus vifs; piqué par tes épines, ce cœur mourra de douleur s'il ne te cueille. Charmante rose, qui dans le jardin d'amour apparais si belle au milieu des feuilles vertes.

III.

La vaga rosa a l'amanti gradita
   Vagheggia sua bellezza innamorata,
Quando si vede a porpora vestita
   E di foglie e di spine circondata;
Ma quando è colta poi, tra belle dita
   Perde l'odore, e al fine vien buttata;
Così è la donna in amorosa vita
   Da tutti amanti alfine abbandonata.
Questo lo dico a voi bel verde alloro
   Giacchè la dea non vedo il tempio adoro.

IV.

Augelletto diventar vorrei,
   Venirti a ritrovar dovunque stai;
De le tue stanze non mi partirei
   Per veder con chi parli e cosa fai:
Tutte le pene mie dir ti vorrei,
   Quanti soffro per te tormenti e guai.
L'ultimo canto mio dir ti vorrei,
   Cara se mi vuoi ben mi seguirai!
Augelletto diventar vorrei,
   Venirti a ritrovar dovunque stai!

III.

La jolie rose, chère aux amants, se complaît dans son amoureuse beauté, quand elle se voit vêtue de pourpre, environnée de feuilles et d'épines ; mais lorsqu'elle est cueillie elle perd son parfum entre de beaux doigts, et on la jette enfin ; ainsi la femme d'amoureuse vie est abandonnée à la fin par tous ses amants. Cela, je vous le dis à vous, beau laurier vert, puisque je ne vois pas la déesse, j'adore le temple.

IV.

Je voudrais devenir petit oiseau pour te venir retrouver partout où tu es ; je ne quitterais pas ta demeure pour voir avec qui tu parles et ce que tu fais ; je voudrais te dire toutes mes peines, combien pour toi je souffre de tourments et de maux ; je voudrais te dire mon dernier chant ; ô chère, si tu m'aimes tu me suivras ! Je voudrais devenir petit oiseau pour te venir retrouver partout où tu es.

V.

Lucentissima stella mattutina,
Vaga ninfa d'Amore, dea serena,
Non ci passa nè sera nè mattina,
Che non rimiri la bellezza tena;
Chi la rimira sà faccia divina
L'aria se ce và nuvola serena;
Quando esce lo sole a lei s'inchina
Credendo che ce sia la Maddalena.
Lucentissima stella mattutina,
Vaga ninfa d'Amore dea serena.

VI.

Stella non vidi mai sì rilucente,
Che simigliante fosse al tuo sembiante:
La Luna stessa se riduce a niente
Che non appare bella in ogn'istante:
Splende negli occhi tuoi na fiamma ardente,
Che porge lume al tuo fedele amante:
La notte oscura ancor mi sei presente
Tanto la tua bellezza è penetrante!
Stella non vidi mai sì rilucente,
Che simigliante fosse al tuo sembiante.

V.

Resplendissante étoile du matin, belle nymphe d'amour, divinité sereine, il ne se passe ni soir ni matin que je ne contemple ta beauté. Qui la contemple, cette figure divine, voit l'air se rasséréner, s'il est nébuleux; le soleil, quand il se lève, s'incline devant elle, croyant que c'est la Madeleine. Resplendissante étoile du matin, belle nymphe d'amour, divinité sereine.

VI.

Je ne vis jamais d'étoile assez brillante pour ressembler à ton visage : la lune elle-même se réduit à rien, car elle ne paraît pas belle à tous les instants; dans tes yeux resplendit une flamme ardente qui envoie la lumière à ton fidèle amant; pendant la nuit obscure tu m'es encore présente, tant ta beauté est pénétrante! Je ne vis jamais d'étoile assez brillante pour ressembler à ton visage.

VII.

Se io ti miro mi rattristo assai,
Se non ti miro ho nel mio cor le pene:
Se volgi ad altri i dubïosi rai
Sempre legato a te Amor mi tiene;
Più premura di me sò che non hai,
E sospirar per te pur mi conviene,
Se com' t'amo ad amarmi tornerai
Più mai non cesso di volerti bene.
Se io ti rimiro mi rattristo assai,
Se non ti miro ho nel mio cor le pene

VIII.

Angelica beltade, alma divina,
Calamita attrattiva d'ogni core;
Ogni anima ogni core a te s' inchina,
Ogni bellezza cede al tuo splendore;
Che delle belle sei l' alta regina,
L'Empireo sei tu del ciel d'Amore;
Chi t'ama e non t'adora e non t' inchina
O è uomo di sasso, o non ha core.
Angelica beltade, alma divina,
Calamita attrattiva d' ogni core.

VII.

Si je te vois, je m'attriste; si je ne te vois pas, j'ai le cœur plein de peine; si tu tournes vers d'autres tes rayons douteux, Amour me tient lié toujours à toi. Je sais que tu n'as plus de moi aucun souci, et moi je ne puis m'empêcher de soupirer pour toi. Si tu reviens à m'aimer comme je t'aime, je ne cesserai plus jamais de t'aimer. Si je te vois, je m'attriste; si je ne te vois pas, j'ai le cœur plein de peines.

VIII.

Angélique beauté, âme divine, attractif aimant de tous les cœurs; tous les cœurs, toutes les âmes s'inclinent devant toi; toute beauté cède à ta splendeur; car tu es la reine suprême des belles, tu es l'empirée du ciel d'amour; celui qui t'aime et ne t'adore pas, et ne s'incline pas devant toi, est un homme de pierre ou n'a pas de cœur. Angélique beauté, âme divine, attractif aimant de tous les cœurs.

IX.

Vorrei fare un bel cambio d'Amore,
 Donami lo tuo core, eccote 'l mio;
Sarai tu del mio cor cura maggiore,
 Cura maggior del tuo sarò ancor io.
Oh che dolce parlar de core a core,
 Intendere ogni speme ogni desio!
Semo due cori ristretti in un core,
 Quel che lo vuoi tu lo voglio anch' io.
Vorrei fare un bel cambio d'Amore,
 Donami lo tuo core, eccoti il mio.

X.

Palomba che per l'aria vai a volare
 Ferma che voglio dirte due parole:
Voglio cavà una penna a le tue ale,
 Voglio scrive una lettra a lo mio amore;
Tutta de sangue la voglio stampare,
 Per sigillo ce metto lo mio core.
E finita de scrive et sigillare
 Palomba portacella a lo mio amore.
E se lo trovi in letto a riposare,
 O palomba riposati tu ancora.

IX.

Je voudrais faire un bel échange d'amour; donne-moi ton cœur, voilà le mien, tu seras de mon cœur la sollicitude la plus grande, et moi je serai du tien la plus grande sollicitude. Oh! quelle douce causerie de cœur à cœur : entendre chaque espérance, chaque désir! Nous sommes deux cœurs confondus en un cœur; ce que tu veux, toi, moi je le veux aussi. Je voudrais faire un bel échange d'amour; donne-moi ton cœur, voilà le mien.

X.

Palombe qui vas volant par les airs, arrête, je veux te dire deux paroles: je veux tirer une plume de tes ailes, je veux écrire une lettre à mon amour, je veux l'imprégner de sang tout entière; pour cachet j'y mets mon cœur, et une fois écrite et cachetée, palombe, porte-la à mon amour, et si tu le trouves reposant dans son lit, ô palombe! repose-toi aussi.

XI.

Discaccialo idol mio se mi vuoi bene
  Chi presume rubarme 'l tuo bel core,
Non gli mostrar le tue luci serene,
  Digli che ad altro cor giurasti amore,
Digli ch' hai troppo strette le catene,
  E conservi per me un fido amore :
Alfine gli dirai che non conviene
  Lasciare chi per te si strugge e more.
Discaccialo idol mio se mi vuoi bene
  Chi presume rubarme 'l tuo bel core.

XII.

Son sforzato a cantar non da l'Amore,
  Solo per tua bellezza raccontare;
Risiede nel tuo volto un gran splendore,
  Che fa qualunque vista innamorare.
Gli Dei s'uniron tutti a tuo favore,
  E per volerti di bellezza ornare.
Ah chi non t' ama non conosce Amore,
  O non intende lo modo d' amare!
Sono sforzato a cantar non da l' Amore
  Solo per tua bellezza raccontare.

XI.

Chasse, ô mon idole! si tu m'aimes, celui qui prétend me voler ton beau cœur; ne lui montre pas tes prunelles sereines; dis-lui que tu juras amour à un autre cœur; dis-lui que tu as trop serré les chaines, et conserve pour moi un fidèle amour; enfin tu lui diras que tu ne dois pas abandonner celui qui pour toi se consume et meurt. Chasse, ô mon idole! si tu m'aimes, celui qui prétend me voler ton beau cœur.

XII.

Je suis forcé à chanter, non par l'amour, mais pour raconter ta beauté. Sur ton visage brille une grande splendeur qui rend amoureux tous les yeux. Les dieux s'unirent tous en ta faveur, et pour t'orner de beauté Oh! qui ne t'aime pas ne connait pas l'amour, ou n'entend pas la manière d'aimer! Je suis forcé à chanter, non pour l'amour, mais pour raconter ta beauté.

XIII.

Cupido fece nn'arco sopra un monte,
E d'oro 'l ricoperse et d'adamante,
E ritta in mezzo ce piantò na fonte
Per rinfrescare ogni felice amante.
Ma niun se bebbe l'acqua d'esto fonte
E de l'età ne son passate tante!
Chi passa in mezzo al mare senza ponte
Quello se può chiamar felice amante.
Questo lo dico a voi bel lauro verde:
Chi v'ama più di me suo tempo perde.

XIV.

Dimmi che cosa mai farà 'l mio core
Dovendosi da te allontanare:
Dimmi se deve conservarti amore,
Oppur per sempre ti deve scordare;
Un cor ch'avvisa non è traditore,
Tu presto pensa la risposta dare.
Dimmi di sì di nò senza rossore,
Se mi vuoi morto o mi vuoi consolare.
Dimmi che cosa mai farà 'l mio core
Dovendosi da te allontanare.

XIII.

Cupidon fit une arche sur une montagne; il la recouvrit d'or et de diamants. Droit au milieu, il planta une fontaine pour rafraîchir tous les amants heureux ; mais personne n'a bu l'eau de cette fontaine, et que de siècles se sont écoulés! Qui passe sans pont au milieu de la mer, celui-là peut s'appeler amant heureux. Cela, je le dis à vous, beau laurier vert, qui vous aime plus que moi perd son temps.

XIV.

Dis-moi ce que fera mon cœur, s'il doit jamais s'éloigner de toi. Dis-moi s'il doit te garder son amour, ou s'il doit pour toujours t'oublier. Un cœur qui prévient n'est pas trompeur; songe à me donner promptement la réponse : veux-tu ma mort ou me veux-tu consoler? dis-moi oui ou non sans rougir. Dis-moi ce que fera mon cœur s'il doit jamais s'éloigner de toi.

XV.

Ardo per te d'amor, m' abbruccio e pato;
Mi consuma l'amore in fiamma e foco;
Misero son ridotto in tale stato
Che mancare mi sento a poco a poco!
Vorrei da te saper se sono amato,
Parlare ti vorrei, ma non ho loco:
Vorrei mostrarti come sò impiagato,
Refrigerio non ho non trovo loco.
Ardo per te d'amor, m' abbruccio e pato;
Mi consuma l'amore da fiamma e foco.

XVI.

Sarebbe tempo omai pupille care
D'aver qualche pietà del mio dolore,
Sarebbe tempo omai di consolare
L'ardente brama de l'afflitto core.
Che ti giova di farmi più penare?
Smorzalo per pietà l'acceso ardore;
E se poi vuoi 'l mio petto anche svenare
Son contento morì per lo tuo amore.
Sarebbe tempo omai pupille care
D'aver qualche pietà del mio dolore!

XV.

Je brûle pour toi d'amour, je me dévore et je souffre; l'amour me consume en flamme et en feu. Je suis réduit à un tel état de misère, que je me sens peu à peu mourir! Je voudrais savoir de toi si je suis aimé, je voudrais te parler, mais il n'y a pas moyen; je voudrais te montrer comme je suis blessé; je n'ai pas de soulagement, je ne suis bon à rien. Je brûle pour toi d'amour, je me dévore et je souffre; l'amour me consume en flamme et en feu.

XVI.

Il serait temps maintenant, ô prunelles chéries! d'avoir quelque pitié de ma douleur; il serait temps maintenant de consoler l'ardent désir de mon cœur affligé. A quoi bon me faire tant souffrir? Éteins par pitié l'ardeur allumée; et puis, si tu veux encore me percer la poitrine, je suis content de mourir par ton amour. Il serait temps maintenant, ô prunelles chéries! d'avoir quelque pitié de ma douleur.

XVII.

Cara dimmi qual dubio hai tu nel core,
  Forse credi fallaci i detti miei !
Dissi d' amarti , e non son traditore,
  Se delitto è l'amor siam tutti rei.
Finchè di gioventù m' assiste il fiore
  Sarò costante se fedel mi sei ;
Commetter non saprò alcun' errore,
  Ma un pegno solo di tuo amor vorrei.
Cara dimmi qual dubio hai tu nel core,
  Forse credi fallaci i detti miei !

XVIII.

Prima ch' io lasci te gentil signora
  I duri sassi si faranno cera,
Madre dell' ombre diverrà l'aurora,
  Il mezzo giorno sonerà la sera ;
Saranno il foco e l'acqua uniti ancora,
  Eterna durerà la primavera ;
I nostri amori finiranno allora
  Quando 'l mondo ritorni a quel che era.
Prima ch' io lasci te gentil signora
  I duri sassi si faranno cera.

XVII.

Chère, dis-moi quel doute tu as dans le cœur. Peut-être crois-tu mes paroles fallacieuses? J'ai dit que je t'aimais, et je ne suis pas trompeur. Si l'amour est un crime, nous sommes tous coupables. Tant qu'en moi fleurira la fleur de jeunesse, je serai constant si tu m'es fidèle. Je ne saurais commettre aucune faute, mais je voudrais seulement un gage de ton amour. Chère, dis-moi quel doute tu as dans le cœur. Peut-être crois-tu mes paroles fallacieuses?

XVIII.

Avant que je te quitte, maîtresse charmante, les durs rochers se changeront en cire, et l'Aurore deviendra la mère des ombres; midi sonnera le soir; le feu et l'eau seront unis; le printemps durera éternellement; nos amours finiront alors que le monde retournera à ce qu'il était. Avant que je te quitte, charmante dame, les durs rochers se changeront en cire.

XIX.

Lungi da l' occhi tuoi caro mio bene
 Passai fra mille guai li giorni e l'ore,
Qual di prigion fra ceppi e fra catene
 Corse la vita mia sempre in dolore.
Lo mio spirto e'l mio sangue entro le vene
 Non avevan più forza e più vigore,
Fra fiorite campagne, in culte arene
 Se non morii mio ben mi resse Amore.
Lungi dagl' occhi tuoi caro mio bene
 Passai fra mille guai li giorni e l'ore.

XX.

Si dice che l'amore non sia nienti!
 Provar lo possan l'infideli amanti;
Andai a l'inferno per patir tormenti,
 E quelli mi parevan suoni e canti:
Mi disse la fortuna inmantinenti
 Queste non son le pene de l'amanti,
Se t'insegno quai sono lor tormenti
 Quando una donna sola n'ama tanti!
Si dice che l'amore non sia nienti;
 Provar lo possan gl' infedeli amanti.

XIX.

Loin de tes yeux, ô mon bien chéri! je passai à travers mille maux les jours et les heures; comme le prisonnier dans les fers et dans les chaînes, ma vie coulait dans les douleurs. Mon esprit et le sang de mes veines n'avaient plus ni force ni vigueur. Si je ne mourus pas au milieu des campagnes fleuries et des terres cultivées, ô mon bien! c'est que l'amour m'a soutenu. Loin de tes yeux, ô mon bien chéri! je passai à travers mille maux les jours et les heures.

XX.

On dit que l'amour n'est rien! Les amants infidèles peuvent prouver cela; j'allai à l'enfer pour en souffrir les tourments, et ils me paraissaient de la musique et des chansons; la Fortune me dit aussitôt: Tu verras bien que ce ne sont pas là les peines des amants, si je te montre quels sont leurs tourments quand une seule femme en aime plusieurs. On dit que l'amour n'est rien! Les amants infidèles peuvent prouver cela.

XXI.

Pietà, pietà ti chiedo e non rispondi,
Più ti chiedo pietà meno mi senti,
Mi pari un duro scoglio in mezzo ai monti
Per esser così ingrata ai miei tormenti.
Ti prego anima mia parla rispondi,
Abbi pietà di questi miei lamenti:
Come scende la pioggia giù dai monti,
Così son le mie lagrime cadenti.
Pietà, pietà ti chiedo e non rispondi,
Più ti chiedo pietà meno mi senti.

XXII.

O cielo, o terra, o mar meco piangete;
Fonti, fiumi, ruscelli lagrimate;
Piangete se di me pietade avete
Augelli che per l'aere volate.
Amai del fido amore che sapete
Colei che mi lasciò senza pietate.
O cielo, o terra, o mar poiché piangete;
Del tradito amor mio vendetta fate.
O cielo, o terra, o mar meco piangete;
Fonti, fiumi, ruscelli lagrimate.

XXI.

Je te demande pitié, pitié, et tu ne me réponds pas; plus je te demande pitié, moins tu m'entends : tu me parais un dur rocher au milieu des montagnes, tant tu es insensible à mes tourments. Je t'en supplie, ô mon âme! parle, réponds-moi, aie pitié de mes lamentations. Comme la pluie descend du haut des monts, ainsi tombent mes larmes. Je te demande pitié, pitié, et tu ne me réponds pas; plus je te demande pitié, moins tu m'entends.

XXII.

O ciel! ô terre! ô mer! pleurez avec moi; fontaines, fleuves, ruisseaux, pleurez; pleurez si vous avez pitié de moi, oiseaux qui volez dans l'air. J'aimai du fidèle amour que vous savez celle qui sans pitié m'abandonna. O ciel! ô terre! ô mer! puisque vous pleurez, vengez mon amour trahi. O ciel! ô terre! ô mer! pleurez avec moi; fleuves, fontaines, ruisseaux pleurez.

XXIII.

Misero chi confida a la Fortuna,
Pazzo chi crede in amicizia umana!
Nel mondo non si dà fede veruna
L'amante più fedele s'allontana.
Le donne sono simili a la Luna
Fanno li quarti ad ogni settimana;
Meglio è lasciarle andare a una a una,
E vivere con tutte a la lontana.
Misero chi confida a la Fortuna,
Pazzo chi crede in amicizia umana!

XXIV.

Fra l'affanni e l'angustie ognor mi sento
Misero me stupisco come campo!
Contro di me congiura ogni elemento
Da un laccio fuggo ed in un altro inciampo.
Passeggiero provai qualche contento,
Fuggì qual spuma in mar ne l'aria un lampo;
Se l'amor non mi serve d'alimento
Non trovo al mio penar rimedio o scampo.
Fra gl'affanni e l'angustie ognor mi sento,
Misero me stupisco come campo!

XXIII.

Malheureux qui se confie à la fortune, fou qui croit en l'amitié humaine! Il n'y a aucune foi dans le monde: l'amante la plus fidèle s'éloigne; les femmes sont semblables à la lune, elles changent de quartier chaque semaine; le mieux est de les laisser aller une à une, et de vivre avec toutes à distance. Malheureux qui se confie à la fortune, fou qui croit à l'amitié humaine!

XXIV.

Je me sens toujours au milieu des tourments et des angoisses; malheureux! je m'étonne de vivre encore! Tous les éléments sont conjurés contre moi; je fuis un lien pour tomber dans un autre. Éprouvé-je quelque joie passagère, elle fuit comme l'écume en mer et l'éclair au ciel. Si l'amour ne me sert pas d'aliment, je ne trouve à ma peine ni remède ni salut. Je me sens toujours au milieu des tourments et des angoisses; malheureux! je m'étonne de vivre encore!

XXV.

Copriti ciel di tenebroso manto,
Apriti terra all' aspro mio tormento.
Cessa pur Sole di rilucer tanto
Eclissati tu Luna al mio lamento;
E voi pianeti in questo amaro pianto
Convertitevi in acqua, foco, e vento,
Giacché il mio bene che m'amava tanto
Misero m'ha lasciato in un momento!
Copriti ciel di tenebroso manto,
Apriti terra all' aspro mio tormento.

XXVI.

Già che non m'ami più, lasciami almeno,
Lascia ch'io sfoghi in pianto il mio dolore!
Già che morto mi voi eccoti il seno,
Eccoti il ferro ancor, passami 'l core.
Il mio morir sarà dolce sereno,
Vittima io sarò del dio d'Amore;
Ma prima del morir parlami almeno,
Dimmi se fui fedele o traditore.
Già che non m'ami più, lasciami almeno,
Lascia ch'io sfoghi in pianto il mio dolore!

XXV.

Ciel, couvre-toi d'un ténébreux manteau; terre, ouvre-toi à mon âpre tourment, et toi, soleil, cesse aussi de tant briller. O lune, éclipse-toi à mes lamentations, et vous, planètes, dans ce pleur amer, convertissez-vous en eau, en feu, en vent, puisque mon bien, qui m'aimait tant, malheureux! m'a abandonné en un instant. Ciel, couvre-toi d'un ténébreux manteau; terre, ouvre-toi à mon âpre tourment!

XXVI.

Puisque tu ne m'aimes plus, laisse-moi du moins, laisse-moi épancher ma douleur en larmes! Puisque tu veux ma mort, voilà mon sein; voilà aussi le fer, passe-le-moi dans le cœur. Ma mort sera douce et sereine, je serai victime du dieu d'Amour. Mais avant de mourir, parle-moi du moins; dis-moi si je te fus traître ou fidèle. Puisque tu ne m'aimes plus, laisse-moi du moins épancher ma douleur en larmes!

XXVII.

Amate pure chi vi pare e piace,
Io senza di voi vivo felice,
La lontananza nostra assai mi piace,
Or non ci amiamo più, già ognun lo dice.
Giorno verrà che vorrai far la pace,
Pace far non vorrò, guerra infelice.
Giorno verrà che nel tuo duol vorace,
Ma tardi tu dirai: ohimè che fice!
Amate pure chi vi pare e piace,
Io senza di voi vivo felice!

XXVIII.

Giacchè vuoi far da me dura partenza,
Facciasi ingrata pur; ma in che peccai?
Eri dell'amor mio la ricompenza;
Forse mi lasci perchè io t'amai?
Il misero mio cor di pace senza,
Griderà guerra sempre e pace mai!
E quando vorrai far la penitenza,
Crudele io ti dirò già ti lasciai.
Giacchè vuoi far da me dura partenza,
Facciasi ingrata pur; ma in che peccai?

XXVII.

Aimez qui bon vous semble et qui vous plaît, moi je vis heureux sans vous ; notre éloignement me plaît fort ; maintenant nous ne nous aimons plus, chacun le dit. Un jour viendra que tu voudras faire la paix ; la paix, je ne voudrai pas la faire, guerre infortunée ! Un jour viendra que dans ta douleur dévorante, tu diras, mais trop tard : « Hélas ! qu'ai-je fait ? » Aimez qui bon vous semble et qui vous plaît, moi je vis heureux sans vous.

XXVIII.

Puisque tu veux t'éloigner de moi, pars, ingrate ; mais en quoi ai-je péché ? Tu étais la récompense de mon amour. Peut-être m'abandonnes-tu parce que je t'aimai ? Mon malheureux cœur, privé de repos, criera guerre toujours, et paix jamais ! Et quand tu voudras faire pénitence, cruel à mon tour, je te dirai : « Je t'ai quittée. » Puisque tu veux t'éloigner de moi, pars, ingrate ; mais en quoi ai-je péché ?

XXIX.

Ascolta la mia voce e insiem, tiranna,
  La sentenza fatal de l'amor mio.
Il tuo finto parlar più non m'inganna,
  Ora non sei più l' idolo mio.
Eri di questo cor la gioia e l' alma,
  Vanne lungi da me vanne in obblio,
E questa per tuo duol sia la condanna
  Addio per sempre ingannatrice addio.
Ascolta la mia voce, e insiem, tiranna,
  La sentenza fatal de l'amor mio.

XXX.

Care luci dal sonno addormentate
  Fedel v'adoro ancor così sopite;
Se a lo lamento mio ve risvegliate
  L'eco del mio dolor deh! compatite:
Amor me spigne, e voi quà me tirate
  Come del ferro fan le calamite.
Chiudetevi begl' occhi e riposate,
  Che le dolenti voci ho già finite.
Care luci dal sonno addormentate
  Fedel v'adoro ancor così sopite.

XXIX.

Écoute ma voix, et en même temps, barbare, la sentence fatale de mon amour : ton langage feint ne me trompe plus, tu n'es plus maintenant mon idole. Tu étais la joie et l'âme de ce cœur; va-t'en loin de moi, va-t'en dans l'oubli, et que cette condamnation soit ton désespoir. Adieu, pour toujours, trompeuse, adieu! Ecoute ma voix, et en même temps, barbare, la sentence fatale de mon amour.

XXX.

Yeux chéris, fermés par le sommeil, fidèle, je vous adore, même ainsi endormis. Si vous vous réveillez à ma plainte, compatissez à l'écho de ma douleur : l'amour me pousse, et vous ici vous m'attirez comme l'aimant attire le fer. Fermez-vous, beaux yeux, et reposez, j'ai déjà fini ma douloureuse plainte. Yeux chéris, fermés par le sommeil, fidèle, je vous adore même ainsi endormis.



XXXI.

Ricordate che sei cosa mortale
Tu che vai tanto di bellezza altera!
Fra le stagioni è ver sola prevale,
Ma più breve di tutte è Primavera,
Bella è la rosa, e non ha fiore eguale,
Ma in un girar di sol convien che pera:
Precipita chi troppo in alto sale,
Lo più splendido giorno se fà sera.
Ricordate che sei cosa mortale
Tu che vai tanto di bellezza altera!

XXXII.

Mando a l' idolo mio da questo petto
Cinque mesti sospir figli d' amore:
Gli parla il primo de l' antico affetto,
E l' altro li racconta il mio dolore,
Il terzo l'offerisce questo petto,
Il quarto cerca aiuto a tanto ardore,
Il quinto genuflesso al caro oggetto
Pietà ne cerca e l' offerisce il core.
Mando a l' idolo mio da questo petto
Cinque mesti sospir figli d'amore.

XXXI.

Rappelle-toi que tu es chose mortelle, toi qui marches si fière de ta beauté! Le printemps seul, il est vrai, l'emporte sur les saisons, mais il est plus court que toutes les autres; la rose est belle, sa fleur n'a pas d'égale, mais elle périt en un tour de soleil; qui trop haut s'élève se précipite; le jour le plus splendide devient le soir. Rappelle-toi que tu es chose mortelle, toi qui marches si fière de ta beauté!

XXXII.

J'envoie à mon idole, du fond de ma poitrine, cinq tristes soupirs, fils d'amour : le premier lui parle de l'ancienne affection, et l'autre lui raconte ma douleur; le troisième lui offre ma poitrine; le quatrième cherche assistance à tant d'ardeur; le cinquième à genoux devant l'objet chéri lui demande pitié et lui offre mon cœur. J'envoie à mon idole, du fond de ma poitrine, cinq tristes soupirs, fils d'amour.

NOTES.

1. *Lo tuo patre non fù qualche pittori?* — On trouve la même idée dans une autre chanson romaine :

> Calaro due pittori dallo cielo;
> Et tutti e due co li penelli in mano
> Pinser tuo volto.....

« Deux peintres descendirent du ciel, et tous les deux, le pinceau à la main, peignirent ton visage... »

Il ne faut pas trop s'étonner de trouver des peintres dans ces chants populaires; le peuple de la Campagne de Rome en voit tant, que leur présence est devenue pour lui un événement tout-à-fait ordinaire.

Remarquons en passant que *pittori* est pour *pittore*, comme on écrit *cavalieri* pour *cavaliere*, *leggieri* pour *leggiere*.

II. *Rosa gentil...* — La rose joue un grand rôle dans ces chansons. En voici une qui se chante en Toscane, et où l'on retrouve les mêmes images autrement exprimées :

O Rosa che di Napoli venisti;
Roma facesti la prima posata.
Tutta Livorno di rose copristi :
D'oro e d'argento è la tua bella casa.
Oh ! quante ne portasti al paradiso,
Le bianche al cuore e le vermiglie al viso !

« O Rose qui vins de Naples, tu fis à Rome ta première pause, et tu couvris de roses Livourne tout entier : ta belle maison est d'or et d'argent. Oh ! combien (de roses) tu portas au paradis, les blanches au cœur et les vermeilles au visage ! »

Cette chanson paraît avoir été composée en l'honneur d'une belle qui s'appelait Rose; de là le jeu de mots perpétuel.

III. *La vaga rosa...* — L'idée de cette strophe est dans Catulle, imité déjà par l'Arioste dans la fameuse octave XLII du chant Ier :

La verginella è simile alla rosa....

IV. — *Augeletto diventar vorrei...* Cette chanson,

qu'on attribue à un *fuoruscito*, à un banni mis hors de la loi, a sa sœur en Toscane :

Avessi l'ale, e potessi volare!
Vorrei volar su quel quel finestrino,
Dove sta lo mi' amore a lavorare.....

« Que n'ai-je des ailes et que ne puis-je voler! Je voudrais voler sur la fenêtre où mon amour est à travailler..... »

Il y a peut-être plus d'élan et de spontanéité dans la chanson toscane. Dans une strophe analogue de la Campagne de Rome, les aspirations de l'absence sont exprimées avec un bonheur singulier :

Al caro bene col pensiero arrivo.....
.... Di fedele amante
Dove l'occhio non può giunge la mente.....

« A mon bien chéri j'arrive par la pensée..... L'esprit de l'amant fidèle va où son œil ne peut atteindre..... »

VIII. *Calamita attrativa d'ogni core..* — On trouve la même image dans une autre stance :

Nò simigliante a tè non si può dare
Calamita attrativa in tutte l'ore,
Colomba che risplendi in mezzo al mare,
Bocca che quando parli cacci un fiore.

« Non, on ne saurait rien trouver de semblable à toi, aimant attractif à toutes les heures, colombe qui

resplendis au milieu de la mer, bouche qui en parlant jette une fleur. »

Le dernier vers se trouve presque littéralement dans Ovide :

> Dum loquitur, vernas efflat ab ore rosas.

X. *Palomba*... — Cette strophe, toute pleine d'assonances, à l'espagnole, et de mots tronqués, se rencontre encore en Toscane presque dans les mêmes termes, quoique plus correcte :

> O rondinina che ten vai per mare,
> Passa di qua, ti dica due parole :
> Vo' che ti cavi una penna d'all' ale?
> Vò scrivere una lettera al mi' amore.
> Quando l'averò scritta e sigillata,
> (Quando l'averò sigillata e scritta)
> Tu glie ne porterai, rosa incarnata.

« O hirondelle qui t'en vas par la mer, passe ici que je te dise deux paroles. Veux-tu que je te tire une plume des ailes? Je veux écrire une lettre à mon amour. Quand je l'aurai écrite et cachetée (quand je l'aurai cachetée et écrite), tu la lui porteras, à cette rose incarnate. »

Cette même invocation se retrouve par deux fois dans Anacréon, qui l'adresse une fois à la colombe, et l'autre à l'hirondelle. Sous le rapport de la philologie, il y aurait beaucoup à dire sur ces deux chansons. Remarquons d'abord que dans la chanson romaine, le

poëte joue sur les deux rimes *are* et *ore*. Ce jeu de rimes est fréquent, comme on a pu le voir, et il plaît au peuple. Ici c'est *are* et *ore;* ailleurs c'est *ora* et *era*, ou bien encore *ente* et *ante*, *onti-enti*, *ate-ete*, etc., etc. M. Visconti a écrit *portacella* et *ancora*; un philologue florentin préfère *portacela* et *ancore*, comme plus conformes, celui-ci à la rime, l'autre à la prosodie. Dans le chant toscan, *gliene* est pour *gliela*, forme plus vive et commune chez les trécentistes. Remarquons enfin que les chanteurs prononcent *averò* comme *avéro*, de la même manière que dans les anciens manuscrits on trouve quelquefois certains mots coupés en deux pour marquer la place de l'accent; par exemple : *Quivi soave—mente spose il carco.*

XX. *Si dice che l'amor...* — L'enfer revient aussi et à plusieurs reprises dans les chants du peuple toscan, non moins superstitieux que le peuple romain. En voici un qui rappelle le Dante à certains égards.

Sono stato all inferno, e son tornato.
Misericordia! quanta gente e' ene!
E' v'era Giuda tutto incatenato.
Quando mi vedde, scosse le catene.
E mi risposse : Vattene co' santi.
A quel che ci son io, ce ne son tanti!

« Je suis allé en enfer et j'en suis revenu. Miséricorde! que de monde il y a! Et il y avait Judas tout enchaîné. Quand il me vit, il secoua ses chaînes et

me répondit : Va-t'en avec les saints ; la cause qui m'a mis ici y en a conduit bien d'autres.

Le quatrième vers fait penser à quelques passages du Dante :

> Quando mi vide, tutto si distorse. (*Inf.*, XXIII.)
> . . . .
> . . . . . Fialte a scuotersi fu presto. (*Inf.*, XXXI.)

Malgré la superstition universelle, les troubadours populaires ont leurs esprits forts : témoin cette facétie sur l'enfer lui-même, ce roi des épouvantements :

> State allegri, contadini.
> All' inferno non si ci cape (*sic*).
> L'altro ier v' andiede un frate :
> Ce lo spinson cogli uncini.

« Soyez joyeux, bons villageois, il n'y a plus de place en enfer (tant il y a foule). Avant-hier un moine y alla, il fallut le tirer avec des crochets. »

Voltaire n'aurait pas mieux dit.

XXI. *Come scende la pioggia...* — On trouve dans une autre strophe deux vers analogues, mais bien plus beaux :

> Se senti il vento, è certo il mio sospiro.
> L'acqua che pioverà sono i miei pianti.

« Si tu entends le vent, ce sont certainement mes soupirs ; l'eau de la pluie, ce sont mes larmes. »

Ceci rappelle un peu le dernier vers de la char-

mante chanson napolitaine du marchand d'eau :

> Son lagrime d'amor non è acqua.

Puisque nous avons fait tant de rapprochements, qu'on nous en permette encore quelques uns. Voici des fragments de chansons toscanes qu'on pourra comparer à nos chants romains :

> Lo mio amore è corrucciato meco.
> Cari compagni, fate lo far pace.
> Menatelo una sera a veglia meco,
> Chè de novelle lo farò capace.
> Tante novelle e tante novelette
> Dov'è la guerra la pace mette.

« Mon amour est courroucé contre moi; chers compagnons, faites-lui faire la paix. Amenez-le-moi un soir à la veillée; je l'amuserai par mille histoires; à force d'histoires et d'historiettes on met la paix où est la guerre. »

> Oh! quante volte mi ci fai venire
> Sotto le tue finestre a sospirare!
> Piglia un coltello, e fammici morire.

« Oh! que de fois tu me fais venir soupirer sous tes fenêtres! Prends un couteau, et fais m'y mourir. »

> Io me ne voglio andare e tu mi tieni :
> E m' hai legato con tre fila d'oro;
> E sciogliermi non mi posso in nessun modo.

« Je veux m'en aller, et tu me tiens; tu m'as attaché avec trois fils d'or, et je ne puis d'aucune manière me délier. »

Virgile avait dit avant notre barde inconnu :

> Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores :
> Necte, Amarylli, modo ; et Veneris, dic, vincula necto

Revenons à nos chansons.

> Se vuoi t' insegni amor, lavati il viso.
> Levati la mattina di buon' ora ;
> E va nell' orto e cogli il fioraliso ;
> Mettilo al fuoco, e fa che bolla un' ora.
> Quando ha bollito un' ora il fioraliso,
> Con le tue bianche man lavati il viso.

« Si tu veux que je t'enseigne l'amour, lave-toi le visage ; lève-toi le matin de bonne heure ; va dans le jardin et cueille le bluet ; mets-le au feu et fais-le bouillir une heure ; quand le bluet aura bouilli une heure, lave-toi le visage avec tes blanches mains. »

Ce dernier trait est un rappel indirect à la candeur et à la sincérité. Mais il est à remarquer que la plupart de ces poésies sont si anciennes que ceux-là mêmes qui les chantent aujourd'hui n'en comprennent pas toujours le sens caché ni la secrète malice ; il leur arrive même souvent de chanter des paroles mélancoliques sur un air joyeux, et *vice versâ*. Il est probable que tous ces chants populaires finiront par tomber peu à peu dans un complet oubli. Ce sera grand dommage ; car, n'eussent-ils aucun mérite littéraire, ils sont précieux comme monuments vivants du caractère national, ainsi que des préjugés, des sentiments, des passions d'une époque. Ils marquent

aussi les rapports de peuple à peuple. Ainsi, par exemple, on retrouve encore à Venise des lambeaux de chansons florentines dont les vers, tronqués et séparés les uns des autres, n'ont aucun sens; mais les mots sont restés. La même chose s'observe en Dalmatie, où des mots et des tours toscans, tombés en désuétude dans la Toscane même, se rencontrent encore mêlés à l'illyrien. Bien plus, on a retrouvé dans le midi de la France le chant que l'auteur de *Faust* a mis dans la bouche de ses campagnards. Puisque nous venons de nommer Goëthe, relevons, pour terminer, une singulière coïncidence : tout le monde connaît celle de ses ballades où une épouse morte donne la mort à son époux dans un baiser. La même ballade est populaire en Toscane; la voici telle qu'elle fut dictée par une jeune paysanne d'Empoli :

Sono stato all' inferno, e son tornato.
Misericordia! la gente che c'era!
V'era una stanza tutta illuminata,
E dentro v'era la speranza mia.
Quando mi vedde, gran festa mi fece,
E poi mi disse : Dolce anima mia,
Non ti arricordi del tempo passato,
Quando tu mi dicevi : Anima mia!
Ora, mio caro ben, baciami in bocca,
Baciami tanto ch'io contenta sia.
È tanto saporita la tua bocca!
Di grazia saporisci anco la mia.

Ora, mio caro ben, che m'hai baciato,
Di qui non isperar d'andarne via.

« J'ai été en enfer, et j'en suis revenu. Miséricorde! que de monde il y avait! Il y avait une chambre tout illuminée, et dedans il y avait mon espérance. Quand elle me vit, elle me fit grande fête; puis elle me dit : O ma douce âme! ne te rappelles-tu pas le temps passé, quand tu me disais : Mon âme! Maintenant, mon bien chéri, baise-moi sur la bouche; baise-moi tant que je sois contente. Ta bouche est si parfumée! de grâce, parfume aussi la mienne. Maintenant, mon bien chéri, que tu m'as embrassée, n'espère plus sortir d'ici. »

POST-SCRIPTUM.

Indépendamment des stances recueillies par M. Visconti, et que nous venons de traduire et d'annoter, le peuple romain chante des ballades héroïques et lyriques tirées, les unes de la légende, les autres des aventures de bandits fameux, et d'autres sujets tout aussi profanes. Mais ces ballades, ainsi que les poëmes burlesques et satiriques dont nous avons parlé ailleurs (1), se chantent plutôt dans la ville; le

(1) *Rome Souterraine.*

paysan n'en fait guère usage. Un assez grand nombre de ces petits poëmes populaires ayant été recueillis et traduits par fragments dans un livre plein d'intérêt, nous y renvoyons les curieux (1); mais nous ne pouvons passer sous silence les ritournelles, *ritornelli*, sorte de chansons très courtes pour lesquelles le campagnard romain a une prédilection toute particulière. Quelques unes ont trois vers, dont le premier rime avec le dernier; le second est jeté entre deux sans rime, sinon sans raison :

Sino a Cupido innamorar fareste,
Di angeliche bellezze pure e caste
Siete più bella del' splendor celeste.

« Vous rendriez amoureux jusqu'à Cupidon; vous êtes belle d'angéliques beautés pures et chastes, plus belle que la splendeur céleste. »

Dimmi pastor novello e non t'irascere (2)
Questa tua greggia ch'è cotanto strania
Chi te la diè si follemente a pascere?

« Dis-moi, berger novice, et ne te fâche pas : Ce troupeau qui est si extravagant, qui te l'a donné si follement à paître?

Dove camini nasce un gensumino,
Quando miro ne lo tuo volto ameno,
Mi par d'ammirare un vago giardino.

(1) *Voyage dans les montagnes de Rome*, par Marie Graham; trad. de l'anglais Paris, 1829.

(2) *Irascere* pour *irare*. On reconnaitrait à ce seul mot que Sannazar est l'auteur de cette terzine, qui a passé dans le peuple.

« Où tu marches naît un jasmin. Quand je contemple ton visage aimable, il me semble admirer un jardin charmant. »

Chi spiegherà l'acerbo mio martire?
Vicino a te mi sento il cor straziare,
Da te lontano mi sento morire.

« Qui expliquera mon âpre martyre? Près de toi je me sens déchirer le cœur; loin de toi je me sens mourir. »

Mais plus ordinairement la ritournelle n'a que deux vers, précédés du nom d'une fleur qui a quelque rapport caché avec la pensée qui préoccupe le chanteur, et dont le nom rime avec le second vers. En voici quelques unes :

Fiore di zucca!
Avete nel parlare il miele in bocca,
E i vostri sdegni sono oglio di Lucca.

« Fleur de citrouille! vous avez en parlant le miel à la bouche, et vos colères sont de l'huile de Lucques. »

Fiore d'ornello!
Mettete la gallina accanto il gallo
E poi vedrete che bel giocarello!

« Fleur d'orne! mettez la poule à côté du coq, et puis vous verrez quel joli petit jeu! »

Fiore d'aneto!
Quando moro se vado in paradiso,
Se non ti trovo me riterno indieto.

« Fleur d'aneth! quand je mourrai, si je vais au paradis et que je ne t'y trouve pas, je m'en reviens en arrière. »

> Fiore d'abete!
> Prima di farvi dar la regalata
> Dite ci un poco quanti sciocchi siete?

« Fleur de sapin! avant de vous faire donner la bonne-main, dites-nous un peu combien vous êtes d'imbéciles? »

> Fior di cipresso!
> Accendi questo lume in su quel sasso,
> Chè l'alma del mio bene passa adesso.

« Fleur de cyprès! allume ce cierge sur cette pierre; l'âme de mon bien passe en ce moment à l'autre vie. »

> Fiore di viola!
> Quando sarà quel dì, brunetta cara,
> Chè ti potrò parlar da solo a sola?

« Fleur de violette! quand viendra ce jour, chère brunette, où je te pourrai parler seul à seule? »

Ces chansonnettes le plus souvent sont improvisées; cependant, sans reparler de celle de Sanuazar, on y trouve des vers de l'*Aminta* et du *Pastor fido*, ces deux types bucoliques de l'Italie moderne. Elles se chantent ordinairement à deux, un homme et une femme, qui se mettent vis-à-vis l'un de l'autre, comme dans les tensons du moyen-âge, et même avant, puis-

que Virgile nous dit la même chose des bergers de son temps : *Arcades ambo..... Ambo cantare parati.* Il n'est pas rare d'entendre de belles voix dans ces concerts rustiques, qui ont lieu en général à l'heure des repas. Le soir il est assez d'usage qu'un couple amoureux se détache de la bande, et s'en aille, les bras entrelacés, jusqu'à la lisière du champ; là il se met à chanter à pleine voix, à l'étendue, ainsi qu'ils disent, *alla stesa*, comme s'ils prenaient la nature entière à témoin de leur bonheur. A chaque pause, la bande répond par des cris de joie et des coups de fusil.

Les chanteurs s'accompagnent sur des guitares bombées, dont les cordes d'acier ou de laiton sont fouettés à pleine main, et sur des mandolines qui chantent dans le cercle étroit de la cadence fondamentale du ton. Les airs sont dans le mode mineur ; ils ne sont point rhythmés, et semblent par conséquent antérieurs au XVIe siècle. Qui sait même s'ils ne seraient pas un reste et comme un écho lointain de ces cantilènes grecques importées à Rome sous les premiers empereurs, et qui se seraient transmises de bouche en bouche jusqu'à nos jours? D'autres sont plus modernes, et on en attribue plusieurs à Salvator Rosa. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage du savant Bontempi (1). Ces accompagnements paraissent

(1) *Istoria della musica in Italia*, 1680.



d'abord monotones, quelquefois même discordants; mais on finit par les aimer, et de grands musiciens se sont pris pour eux d'une vive admiration. Kreutzer, par exemple, n'en parlait qu'avec ravissement, et tous les compositeurs qui en ont tiré parti ne sont pas venus nous le dire.

Un musicien distingué et Romain de naissance, M. Valentin Castelli, a bien voulu noter pour nous deux de ces chants : l'un est commun aux campagnards du Latium, de la Sabine, de l'Ombrie, de presque tout l'État romain; l'autre est une ritournelle pur sang que nous avons entendue nous-même bien des fois sous le soleil latin, et dont les mélodies nous reportent par enchantement aux beaux jours du voyage et de la liberté.


VIOLON,
ou
MANDOLINE
jouant
le SALTARELLO.
GUITARE
à 5 cordes
doubles.
Toujours le même comme SOPRA.


CANTO
à une
ou à deux voix,
MANDOLINE.
GUITARE.
Fior di vi-o - - - - - la! Quan-do sa - rà quel dì brunet-ta ca - ra Che ti po-trò par- lar da solo a so -
Accompagnement.
Simili


la
simili

Chi spie-ghe-rà l'a-

Accompagnement à volonté.

cer-bo mio mar-ti - re? Vi-cino a te mi

sento il cor strazia - re da-te lon-ta-no


mi sen-to mo - ri — — re.
simili

N. B. Les voix doivent exécuter largement, en prolongeant les repos et les cadences, sans s'inquiéter des accompagnements, et reprendre la série de *ritornelli* quand bon leur semble.

Le phrasaire du chant d'accompagnement varie (en gardant toujours cependant les mêmes proportions) selon le goût et l'habileté de l'instrumentiste qui le dirige ; lui seul prend soin des chanteurs, et évite la confusion, tandis que les guitares continuent régulièrement leurs accords monotones en dehors de toute combinaison harmonique, excepté dans la note finale.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 32, ligne 4 : sur la terre; *lisez* sur la terre nue.
— 53, ligne 22 : semblables; *lisez* pareilles.
— 54, ligne 12 : ni pain; *lisez* ni du pain.
— 75, ligne 14 : Je vois d'ici; *supprimez* d'ici.
— 84, ligne 4 : venu d'Asie; *lisez* venu d'Orient.
— 111, ligne 20 : c'est un Grec; *lisez* c'était un Grec.
— 138, ligne 18 : comme Gama; *lisez* pareil à Gama.
— 138, ligne 21 : comme les Pyramides; *lisez* ainsi que les Pyramides.
— 146, ligne 3 : vient; *lisez* dérive.
— 186, ligne 13 : mêmes; *lisez* même.
— 240, ligne 20 : sans qu'un; *lisez* sans qu'un seul.
— 245, ligne 11 : fier; *lisez* superbe.
— 275, ligne 14 : l'orgueil; *lisez* leur orgueil.
— 368, ligne 12 : impression; *lisez* expression.





